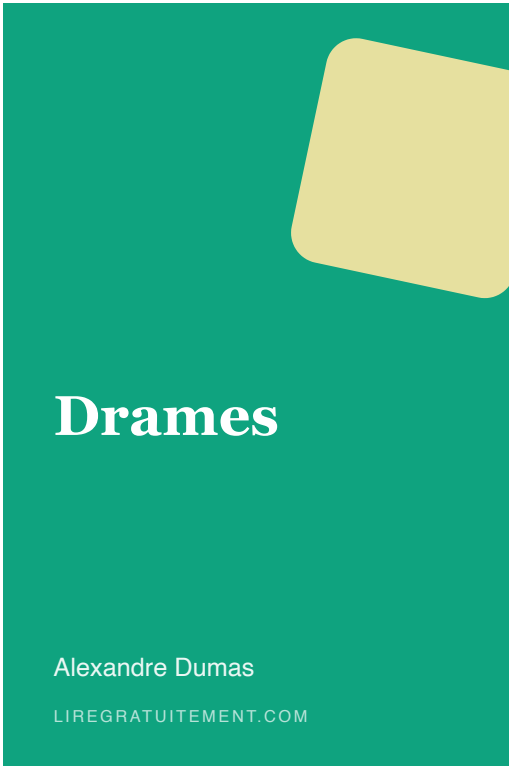

Drames

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ANTO.NT

Du feu des voluptés vainement tn m'enivres j Combien pour un beau jour de tristes lendemains!.. Ces charmes qu'à mes mains en palpitant tu livres, Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse, De l'infidélité te réserver ie prix î Quelques mots à l'autel t'ont faite '?ôn épouse , Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses , L'amour ne les doit plus donner ni recevoir j L'usage des époux a réglé les tendresses , Et leurs baisers sont un devoir!...

Malheur ! malheur a moi que le ciel en ce monde A jeté comme un hôte à ses lois étranger ! A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde. Souffrir longtemps sans me venger.

Malheur!... car une voix, qui n'a rien de la terre. M'a tlit : Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut. Et cette voix m'a fait comprendre le mystère Et du meurtre et de l'échafaud.

Viens donc, ange du mal , dont la voix me convie ! Car il est des instants où , si je te voyais , Je pourrais pour son sang t' abandonner ma vie, Et mon âme... si j'y croyais !...

ANTON Y

Us out dit que Cliilde-Harold c'était moi... peu m'importe.

PERSOIVNAGES.

SCENE PREMIERE

ADÈLE, CLARA, biadame la vicomtesse DE LANCY, debout et prenant congé de ces dames.

LA VICOMTESSE, à Adèle.

Adieu, chère amie, soignez bien votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour cela il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE

Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela; adieu. Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de madame la vicomtesse.

1 1 ANTO^Y

Paris ; et puis madame de Camps est venue hier pendant que lu n'y étais pas, elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADELE.

Oh ! que je suis aise de ne pas m'être trouvée chez moi ! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies,

CLARA, à un domestique qui entre.

Qu'ya-t-il?

LE DOMESTIQL'E.

Une lettre.

CLARA, la prenant.

Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE

Pour madame la baronne.

ADÈLE

Donne... C'est sans doute de mon mari.

{Le domestique sort.) CLARA, la lui remettant.

Ce n'est point son écriture ; d'ailleurs elle est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg. ADÈLE, regardant le cachet, puis récriture. Dieu!

CLARA

Ou'as-tu donc ?

ADÈLE

J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

{Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.)

ACTE I, SCÈNE II

CLARA

Adèle... calme-toi... Tu es toute tremblante!... Et de qui est donc cette lettre?

ADÈLE

Oh ! c'est de lui... c'est de lui...

CLARA, cherchant.

De lui...

ADÈLE

Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour la mienne... Adesso e sempre... u Maintenant et toujours. »

Antony !

ADÈLE

Oui, Antony de retour... et qui m'écrit... qui ose m'écrire...

CLARA

Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être?

ADÈLE

Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

CLARA

Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti tout à coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage , lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père qui lui rendait justice... jeune, paraissant riche... aimé de toi... car tu l'aimais... il pouvait espérer d'obtenir la préférence... mais point du tout, il part, te de-

mandant quinze jours seulement... le délai expire... on n'entend plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en

quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈtE.

Antony n'était ni léger ni indifférent... il m'ainiaitautant qu'un cœur profond et fier peut aimer ; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine

ne pouvait surmonter Oh! si tu l'avais suivi

comme moi au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui était supérieur, si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces jeunes fous, élégants et nuls... si, au milieu de ces regards qui le soir nous entourent, joyeux et pétillants... tu avais vu ses yeux constamment arrêtés sur toi , fixes et sombres, tu aurais deviné que l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés... et, lorsqu'il serait parti... tu te serais dit la première : C'est qu'il était impossible qu'il restât.

CLARA

iMais peut-élre que cet amour, après trois ans d'absence....

ADÈLE

Regarde comme sa main tremblait en écrivant cette adresse...

CLARA

Oh ! moi, je suis sure que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué... bien sincère...

ACTE I, SCÈ-VE II

ADÈLE

Eh bien! ouvre donc cette lettre, alors car

i)ioi, je ne l'ose pas....

CLARA, lisant, ic Madame... » tu vois, madame...

ADÈLE, vivement.

Il n'a jamais eu le droit de me donner un autre

nom.

CLARA, lisant.

<i Madame , sera-t-il permis à un ancien ami , » dont vous avez peut-être oublié jusqu'au nom , » de déposer à vos pieds ses hommages respec-)> tueux-, de retour à Paris, et devant repartir i> bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une an- » cienne connaissance, il se présente chez vous ce)• malin.

■)> Daignez , etc.

ANTON Y

ADELE.

Ce matin... Il est onze heures.,., il va venir....

^ CLARA

Eh bien ! je ne vois là qu'une lettre très-froide , très-mesurée....

ADÈLE

Et celte devise...

CLARA

C'était la sienne avant qu'il ne te connût, peutêtre; il l'a conservée.... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre car, qui te dit qu'il

t'aime encore?

ADÈLE, mettant la main sur son cœur.

Je le sens là...

Il annonce son départ...

ADÈLE

Si nous nous revoyons, il restera... Écoute, je ne veux pas le revoir, je ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, ma sœur, mon amie... à toi, qui sais que je l'ai aimé... que j'essaierai de cacher un seul sentiment de mon cœur... Oh! non, je crois bien que je ne l'aime plus... D'Hervey est si bon, si digne d'être aimé, que je n'ai conservé aucun regret d'un autre temps... Mais il ne faut pas que je le revoie... Si je le revois... s'il me parle, s'il me regarde... Oh !

c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme... Oh! non, non. Tu allais sortir, c'est moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara ; tu lui diras que j'ai conservé pour lui tous les sentiments d'une amie... Que si le colonel d'Hervey était ici, il se ferait comme moi un vrai plaisir de le recevoir; mais qu'en l'absence de mon mari... pour moi, ou plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me revoir... qu'il parte... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte, ou, s'il reste, c'est moi qui partirai... Monlre-lui ma fllle ; dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie... mon bonheur... ma vie. Il te demandera si parfois j'ai parlé de lui avec toi.

ACTE 1 , SCÈMi II

CLARA

Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE

Au contraire, dis-lui : Oui, quelquefois... Si tu lui disais non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à son souvenir.

CLARA

Sois tranquille... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, à Clara.

La voiture de madame est prête.

ADÈLE

C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony ; adoucis par des paroles d'amitié ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à mon retour... Adieu.

CLARA

Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE

C'est juste! n'oublie rien de ce que je t'ai dit. {Elle sort.)

CLARA

Oh! non. Pauvre Adèle! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse... Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète. Enfin , mieux vaut qu'elle l'évite. — {Elle va au balcon et parle à sa sœur.) Prends bien garde, Adèle, ces chevaux m'épouvantent... A quelle heure rentreras-tu?

ADÈLE, de la rue.

Mais peuf-èlrc pas avant le soir.

CLA.HA

Bien, adieu. — {Appelant un domestique.)Renri, défendez la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, M. Antony ; allez... Quel est ce bruit? — {Dans la rue.) Arrêtez ! arrêtez ! CLARA, allant à la fenêtre.

La voiture... ma sœur... mon Dieu! Oh! oui, arrêtez, arrêtez ! Oh ! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez ! c'est ma sœur, ma sœur ! — {Bruit et cris dans la nie. Clara jette un cri et rient retomber sur un fauteuil.) Ohl grâce, grâce, mon Dieu! HE?iRi, rentrant.

Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux.... il n'y a plus de danger.

CLARA

Oh ! merci, mon Dieu ! — {Bruit dans la rue.)

{ Plusieurs voix.) Il est tué, non, si, blessé. Où le transporter?

ADÈLE, dans la rue.

Chez moi ! chez moi !

CLARA

C'est la voix de ma sœur!... il ne lui est rien arrivé... Mon Dieu!... Mes genoux tremblent, je ne puis marcher... Adèle!...

{Elle sonne.)

CN DOMESTIQUE

Ou'v a-t-il. madame?

ACTE I, SCÈ>E II

CL\RA

C'est ma sœur, ma sœur ! une voiture ? Ah ! c'est toi!

ADÈLE, entrant, pâle.

Clara... ma sœur... sois tranquille... je ne suis pas blessée. — (Ju domestique.) Courez chercher un médecin.... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt passez d'abord chez la vicomtesse de Lancy, il y sera peut-être... Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule : allez. — (Il sor#.) Clara ! Clara!... sais-tu que c'est lui... lui... Antony!

CLARA

Antony!... Dieu !...

ADÈLE

Et quel autre que lui aurait osé se jeter audevant de deux chevaux emportés?

CLARA

Et comment !

ADÈLE

Ne comprends-tu pas? Il venait ici... le malheureux ! il aura eu le front brisé.

CLARA

Mais es-tu sûre que ce soit lui ?

ADÈLE

Oh ! si j'en suis sûre ! et n'ai-je pas eu le temps de le voir tandis qu'ils l'entraînaient? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds ?

A^TOST

Oh!...

ADÈLE

Écoute , va près de lui , ou plutôt envoie quelqu'un ; et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qu'il a sur lui, afin que je sache qui il est; car il est évanoui, vois-tu, évanoui, peut-être mort ! Mais va donc! va donc ! et fais-moi donner de ses nouvelles. — {Clara sort.)DQ ses nouvelles ! oh! c'est moi qui devrais en aller chercher!... c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux du médecin sa mort ou sa vie ! Son cœur devrait recommencer à battre sous ma main , mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi?... n'est-ce pas en me sauvant la vie!.... Oh! mon Dieu!... il y aurait là des étrangers, des indifférents, des gens au cœur froid qui épieraient ! Oh !

pour Dieu! ne viendra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant? — {A un domestique qui entre.) Eh bien?

LE DOMESTIQUE, remettant un portefeuille et un petit poignard.

Pour madame.

ADÈLE

Donnez. Comment va-l-il? a-t-il ouvert les yeux?

LE DOMESTIQUE

Pas encore; mais M. Delaunay vient d'arriver, il est près de lui.

ADÈLE

Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de

ACTE I, SCÈNE II. 2ô

lui-même... Allez. Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... — (Ouvrant le portefeuille.) Dieu! que j'ai bien fait... mon portrait! Si un autre que moi avait ouvert ce portefeuille, mon portrait qu'il a fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que cela, va!... Dans ta pensée j'étais J)elle... j'étais heureuse... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert.— (Con^mj^an^ ses recherches.) Une lettre de moi!... la seule que je lui aie écrite.— (Lisant.) ic lui disais que je l'aimais... Le malheureux. . . l'imprudent. . . Si je la reprenais. . . c'est le seul témoignage... il n'a qu'elle; sans doute il l'a relue mille fois... c'est

son bien, sa consolalion... et je le lui ravirais! Et quand, les yeux à peine rouverts... mourant pour moi... il portera la main à sa poitrine... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre... il ne la trouvera plus... et c'est moi qui la lui aurai soustraite! oh! ce serait affreux!., qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les siennes, moi!... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours... j'ignorais que ce fût son pommeau qui lui servît de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'amour et de mort constamment mêlées... Antony!... Je n'y puis résister... il faut que j'aille... que je voie moi-même.... Ah! monsieur Olivier, venez, venez! Eh bien?

SCÈNE III

ADÈLE, OLIVIER DELAUNAY, puis AiNTOxNY.

OLIVIER

Rassurez-vous, madame; l'accident, quoique grave, n'est point dangereux.

ADÈLE

Dites-vous vrai ?

OLmER.

Je réponds du blessé... Vous en rapportez-vous à ma parole?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement...

ADÈLE

Est-il revenu à lui?

OLIVIER

Pas encore. Mais votre pâleur?...

ADELE.

Pourquoi donc l'avez-vous quitté?

OLIVIER

Un de mes amis est près de lui. .. On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sures... Puis j'ai pensé que vous aviez' peut-être besoin...

ADELE.

Moi!... moi!... il s'agit bien de moi... Mais qu'at-il enfin?... Qu'avez-vous fait?

OLIVIER

Les termes scientifiques vous eflfraieront peutêtre?

ACTE r , SCÈ5E iir

A DÈtE .

Oh! non, non, pourvu que je sache!... Vous comprenez; il m'a sauvé la vie... c'est tout simple...

OLIVIER, avec quelque étonnement.

Oui, sans doute, madame... Eh bien, le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement : j'ai opéré à l'instant une saignée abondante... et maintenant du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait rester dans le vestibule, entouré de domestiques, de curieux; j'ai donné en votre nom l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈIE.

Ici !... Était-il donc trop faible pour être conduit chez lui?...

OLIVIER

Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moins que l'appareil ne se dérangeât ; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE

Oui, certes. — (Bas.) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... — {Haut.) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas... tout à fait seul quand il ouvrira les yeux? Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER

Mais cependant...

ADÈLE

Ah ! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... vous l'avez dit, ou du moins je le crois, n'est-ce pas?

OLIVIER, la regardant.

Oui, madame... je l'ai dit... c'est nécessaire... mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi médecin.

ADÈLE

Le voilà... Écoutez, je vous prie... dites qu'il a besoin d'être seul... que c'est vous qui ordonnez que personne ne reste près de lui. — (Clara entre avec des domestiques portant Antony.) Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, lu tiendras compagnie à M. Olivier ; moi je vais donner quelques ordres... Clara. — {Adèle sort,)

OLIVIER, à Clara.

Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre;... me voici. — {Ils sortent.)

{Antony reste seul un instant, puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.)

ADÈLE

11 est seul enfin... Antony... Voilà donc comme je devais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... il était aussi près de moi... plein

ACTE r, SCÈNE III

d'existence, calculant pour tous deux un même avenir... Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle... et en partant il pressait ma main sur son cœur... Vois comme il bat, disait-il; eh bien! c'est de joie, c'est d'espérance. Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulent lentement séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors... c'est bien lui... c'est bien moi... rien n'est changé en apparence, seulement son cœur bat à peine, et notre amour est un crime, Antony !... (Elle laisse tomber sa tête entre ses mains : Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement, et rassemble ses idées.)

ANTON V

Adèle!...

ADÈLE, laissant tomber ses mains.

Ah!

ANTONY

Adèle.

(// fait un mouvement pour se lever.)

ABÈLE.

Oh ! restez, restez... vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY

Ah ! oui, je le sens : en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'îmi. Qu'ai je donc fait des trois ans qui se sont passés? trois ans, et pas un souvenir !

28 A!\TonY.

ADÈLE

Oh ! ne parlez pas.

AKTONY.

Je me rappelle maintenant, je vous ai revue pâle, eflFrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... je me sais jeté au-devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang, et j'ai espéré être tué...

ADÈLE

Vous n'êtes que peu dangereusement blessé , monsieur, et bientôt, j'espère...

ANTONY

Monsieur... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... monsieur... eh bien, moi aussi, je dirai madame ; je désapprendrai le nom d'Adèle pour celui de d'Hervey... madame d'Hervey, et que le malheur d'une vie tout entière soit dans ces deux mots...

ADÈLE

Vous avez besoin de soins, Antony , et je vais appeler.

ANTOÎSY.

Antony, c'est mon nom à moi... toujours le même... Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais madame d'Hervey!...

ADÈLE

Antony...

ATÏTONY.

Oh ! redis mon nom ainsi, encore... etj'oublierai tout... Oh ! ne t'éloigne pas, mon Dieu !... reviens,

ACTE I , SCÈ^E m

reviens, que je te revoie... Je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai madame... Venez, venez, je vous supplie ; oui, c'est bien vous, toujours belle... calme... comme si pour vous seule la vie n'avait pas de souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, madame!...

ADÈLE

Oui, heureuse...

Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE

Vous !,,.

AÎ^TONY

Pourquoi pas?... douter, voilà le malheur ; mais lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné... le cœur cesse de saigner... il s'engourdit dans sa douleur... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur.., bonheur... désespoir, ne sont-ce pas de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs... que le temps détruit et recompose pour en former d'autres... Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, oserait dire : Anlony n'est pas heureux!...

ADÈLE

Laissez-moi...

AIVTO^Y, poursuivant son idée.

C.ir, voilà les hommes... que j'aille au milieu

d'eux, qu'écrasé de douleurs je tombe sur une place publique, que je découvre à leurs yeux béants et avides la blessure de ma poitrine et les cicatrices démon bras, ils diront: Oh ! le malheureux, il souffre: carlà, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessure... etils s'approcheront... et par pitié pour une souffrance qui, demain, peut être la leur, ils me secourront... mais que, trahi dans mes espérances les plus divines... blasphémant

Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aille me rouler au milieu de leur foule, en leur disant : Oh ! mes amis, pitié pour moi, pitié ! je souffre bien... je suis bien malheureux!... ils diront: C'est un fou, un insensé; et ils passeront en riant...

ADÈLE, essayant de dégager sa main.

Permellez...

AIVTOIVY.

Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements, mais a permis qu'il cachât les blessures de son âme sous un sourire. — (Lui écartant tes mains.) Regarde-moi en face. Adèle... Nous sommes heureux, n'esl-cc^pas?...

ADÈLE

Oh ! calmez-vous ; agité comme vous l'êtes, comment vous transporter chez vous?...

AINTONY.

Chez moi me transporter!... vous allez donc... Ah! oui, je comprends...

ACTE I, SCÈ^E

ADÈLE

Vous ne pouvez rester ici dès lorsque votre état n'offre plus aucune inquiétude ; tous mes amis, qui vous connaissent , savent

que vous m'avez aimée... et pour moi-même...

AÎVTOIVY.

Oh! dites pour le monde... madame!... Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici... ce serait dans les convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer la vôtre. Ah! mon Dieu ! Adèle ! Adèle !

Oh! non; si le moindre danger existait, si le médecin n'avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui n'est plus à moi, pour vous garder.... j'aurais une excuse aux yeux de ce monde... mais...

AJiTONY, déchirant rappareil de sa blessure et de sa saignée.

Une excuse, ne faut-il que cela?

ADÈLE

Dieu ! oh ! le malheureux il a déchiré l'appareil... Du sang ! mon Dieu ! du sang ! {Elle sonne.) Au secours!.... Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas !... il pâlit... ses yeux se ferment...

APiTONY, retombant presque évanoui sur le sofa.

Et maintenant je resterai, n'est-ce pas?...

SCENE PREMIERE

ADÈLE, la tête appuyée sur ses deux mains ^ CLARA, entrant.

CLABA.

Adèle!...

ADÈLE

Eh bien ?

CLARA

Je quitte Antony.

ADÈLE

Antony! toujours Antony!,.. Eh bien! que me veut-il?

CLARA

Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE

Il est tout à fait rétabli?

CLARA

Oui; mais il est si triste...

ADÈLE

3Ion Dieu !

Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier... Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère... Mais, Adèle, ce malheureux souffre tant... il a droit dese plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins... Ne crains-tu pas que tant de réserve ne

lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir?

ADÈLE

Le revoir ! oh ! mon Dieu ! où est donc la nécessité de le revoir? Oh! vous me perdrez tous deux; et alors , toi aussi, tu me diras comme les autres : Pourquoi l'as-tu revu?... Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour les venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées... Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs, parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être pas à l'homme qu'on

ACTE n, SCÈ!1E I

aimait! Je le retrouve partout au milieu du

monde... Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne... c'est la sienne. Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille

mon cœur bondit et se serre... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à nie reprocher que ce souvenir... Eh bien ! il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... je le redoutais absent : maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai.., que ce sera sa voix que j'entendrai... oh ! Clara, sauve-moi;

dans les bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA

Ecoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète , il veut te revoir auparavant, te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur... puis il s'éloignera pour toujours... il l'a juré sur sa parole...

ADÈLE

Eh bien ! non ! non ! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi. est près de mon mari... c'est lui qui est mon défenseur et mon maitre... il me protégera, même contre moi ; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai: Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi... Il me poursuit... je ne m'appartiens plus, je suis ton

bien ; je ne suis qu'une femme ; peut-être seule n'aurais-jepaseude force contre la séduction... me voilà, ami, défends-moi ! défends-moi !

CLARA

Adèle, réQéchis. Que dira ton mari? comprendra-t-il ces craintes exagérées? Que risques-tu de rester encore quelque temps?.,. Eh bien! alors...

ADÈLE

Et si alors le courage de partir me manque ; si, quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis... Oh ! non, ma résolution est prise... c'est la seule qui puisse me sauver... Clara, prépare tout pour ce départ.

Eh bien! alors laisse-moi t'accompagner, je ne veux pas que tu partes seule.

ADÈLE

Non, non, je te laisse ma fllle; la route estlongue et fatigante : je ne dois pas exposer cette enfant; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie... qu'à onze ma voiture soit prèle : surtout le plus grand secret... Oui, je le recevrai... maintenant je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à loi ; tu auras aidé à me sauver... Oh! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA

Je ferai ce que tu voudras.

ACTE II, SCÈNE I

ADÈLE

Bien... laisse-moi seule à présent... rentre à onze heures... je saurai en le voyant que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un signe, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh! tu ne le connais pas !

CLARA

Tout sera prêt.

ADÈLE

A onze heures.

CLARA

A onze heures.

Je ne te demande plus maintenant que le temps d'écrire quelques lignes.

SCENE IL

ADÈLE, seule, écrivant.

»(Monsieur, Topiniâtrelé que vous mettez à me poursuivre, quand tout me fait un devoir de vous éviter, me force à quitter Paris... Je m'éloigne , emportant pour vous les seuls sentiments que le temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une véritable amitié.

)> Adèle d'Hervey. »

Oh ! mon Dieu ! que ce soit le dernier sacrifice ; ai encore assez de force... mais, qui sait...

l!V DOMESTIQUE.

Monsieur Antony.

ADÈLE, cachetant la lettre. \

Un instant... bien... faites entrer...

ADÈLE, ANTON Y

ADÈLE

Vous avez désiré me voir avant de nous quitter ; malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque temps à recevoir monsieur Anlony... Vous avez insisté, cl je n'ai pas cru devoir refuser une si légère laveur à l'iiomme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY

Oui , madame , je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée.... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez, dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait en mérite-l-il la peine? un autre, le premier venu, l'eût fait à ma place... et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eut arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eut donné dans un mur tout aussi bien que dans ma poitrine, et le même effet était produit.... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard , le hasard seul dont vous devez vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE

Le hasard ! et pourquoi vouloir m'ôtcr le seul

sentiment que je puisse avoir pour vous! Est-ce généreux?... Je vous le demande!

AXT07ÎY.

Ah! c'est que le hasard semble jusqu'à présent avoir seul régi ma destinée... Si vous saviez combien les événements les plus importants de ma vie ont eu des causes futiles !... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis peut-être, me

conduisit chez votre père J'y allai, je ne sais

pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne ; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien! cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, et je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événements qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie faisaient place à d'autres : je ne venais pas il y a cinq jours pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et dans ce moment, ne m'ayant jamais connu, vous ne seriez pas même obligée d'avoir pour moi un seul sentiment, celui de la reconnaissance; si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appelleroz-vous celte suite d'infiniment petits événements qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isoles, ne valent ni une larme ni un sourire?

ADÈLE

Mais n'admettez -vous pas, Antony, qu'il existe des prévisions de rànie, des prossenlinionls ?

ACTE II, SCE?(E II!. 4-j

ANTON Y

Des pressentiments!... et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout à coup la mort d'une personne aimée , et de vous dire : Que faisais-je au moment où cette partie de mon ànic est morle?... Ah! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fêle.

ADÈLE

Oui, c'est affreux à penser... aussi l'homme n'a- 1-il pas eu le sentinienl de cette faiblesse, lorsqu'on prenant congé d'un ami , il créa pour la première fois le mot adieu? N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée, je ne suis plus là pour veiller sur toi; mais je te recommande à Dieu, qui veiile sur tous : voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami : voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Direz-vous aussi qu'il a été créé par le hasard?

ANTOXY.

Eh bien ! puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes... lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony

mon nom au milieu des noms nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'évcil!ait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous étes-vous pas dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? N'avez - vous pas désiré savoir quelle était ma famille, quel était mon père?

ADÈLE

Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de voire famille que vous; toute votre famille pour moi était donc en vous... vous étiez là... Je vous appelais Antony , vous me répondiez; qu'avais -je besoin de vous chercher d'autres noms ?

Et, lorsqu'cn jetant les yeux sur la société vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes -vous demandé pourquoi, seul , au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE

Jamais: vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états; je n'osais rien spécialiser à l'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

a:sto?îy.

Eh bien! madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je pusse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que cela fût ; et , depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eut été jwur un autre positif et réalité, n'a été pour moi que rêve et déception...]N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un : il me faut à moi d'autres émotions, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes !

ACTE H, SCEtE III. 4.i

ADÈLE

Et pourquoi donc? pourquoi cela?

AÎVTONY. •

Pourquoi?... vous voulez le savoir?... Et si ensuite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non ! vous êtes bonne... Adèle, oh !

ADÈLE

On sonne.... silence... une visite... Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTON Y

Oh ! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

tN DOMESTiQi'E, entrant.

Madame la vicomtesse de Lancy M. Olivier

Delaunay.

ADÈLE

Oh! calmez-vous, par grâce... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTON Y

3Ie calmer... je suis calme. Ah ! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh ! de quoi voulez-vous que je leur parle? des modes nou-

velles, de la pièce qui (ait fureur? Eh bien, mais tout cela m'intéresse beaucoup.

4C Ar(TO"<v.

SCÈNE VI

Les précédents; LA VICOMTESSE, OLIVIER.

LA VICOMTESSE

IJonjour, chèreamie... j'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez.^ et j'accours... Mais savez-vous que j'en frémis encore... vous avez couru un véritable danger...

ADÈIE.

Oh ! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE

Ah ! voilà votre sauveur... Vous vous rappelez, monsieur, que nous sommes d'anciennes connaissances... J'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage; ainsi, à ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. — (Elle tend la main à Atitony.) Voyez donc, docleur, monsieur est tout à fait bien, un peu pâle encore; mais le mouvement du pouls est bon. Savezvous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse ?

ADÈLE

Aussi monsieur me faisait-il sa visite d'adieu.

LA VICOMTESSE

Vous continuez vos voyages?

AHTOÎiY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE

Kl OÙ allez-vous?...

AÎSTO>Y.

Oh! je n'en sais encore rien nioi-mcnie... Dieu nie garde d'avoir une idée arrêtée ! J'aime trop, quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi; une futilité me décide, un caprice me conduit, et pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER

Mais que dit votre famille de ces courses continuelles?

ANTONY

Ma famille... Ah! c'est vrai... elle s'y est habituée. — (^ Adèle.) N'est-ce pas, madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, il lleVli VOIX.

Mais vraiment, Adèle j'espère bien que. ce

n'est pas vous qui exigez qu'il parte; les traitements pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce serait l'exposer beaucoup. Oh ! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... on m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir

pcrulaiit toul le temps de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE

Oh! silence.

LA VICOMTESSE

Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature : moi je déteste la littérature.

ADÈLE , essayant de parler avec gaieté.

Mais que je vous gronde aussi... je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE

J'étais trop pressée; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfants-Trouvés... Oh ! mais au fait . j'aurais du vous prendre; cela vous aurait distraite un instant...

A?ÎTO:^T.

Et moi j'aurais demandé la permission de vous accompagner; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE

Oh! cela fait bien peine!... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux; ils sont traités comme d'autres enfants....

A?iTONY.

Oh ! c'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

Comment y a-t-il des mères qui peuvent...

A?STONY

Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, arec expression.

Oh! si je n'avais pas eu d'enfants... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ASTON Y

Orphelins... que vous êtes bonne!...

LA VICOMTESSE

Eh bien ! vous auriez eu tort : là ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE

Oh ! ne me parlez pas de ces malheureux , cela me fait mal...

Eh ! que vous importe, madame?... — (A la vicomtesse.) Parlez-en, au contraire. — {Changeant d'expression.) Vous disiez donc qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que madame aurait ou tort...

LA VICOMTESSE

Sans doute, l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance ; et , malgré l'éducation que

vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper?

AMOY.

En effet, à quoi peut parvenir?...

LA VICOMTESSE

Si c'est une femme, comment la marier!...

AMOY.

Sans doute... qui voudrait épouser une orpheline?... Moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, madame... Tanathème est prononcé... 11 faut que le malheureux reste malheureux : pour lui Dieu n'a pas de regard, et les hommes de pitié... Sans nom... Savezvous ce que c'est que d'être sans nom?... Vous lui auriez donné le vôtre? eh bien ! le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de celui de son père... et, en l'enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE

Oh ! si je connaissais un malheureux qui fut ainsi, je voudra^is, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a (le pénible!... car maintenant, oh! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE

Oh ! et moi aussi.

Vous aussi, madame ?... Et si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer ?...

I.A VICOMTESSE

Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

A\TO>Y

Mais, s'ill'oubliait enfin?...

LA VICOMTESSE

Quelle est la femme qui consentirait à aimer...

A?(TONy.

Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide.

LA VICOMTESSE

Mais, qu'avez-vous donc?... vous êtes tout bigarre.

A>TO>Y

Moi? rien... j'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE

Allons, allons, n'allez -vous pas retomber dans vos accès de misanthropie... Oh ! je n'ai pas oublié votre haine pour les hommes...

ANTONY

Eh bien ! madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous... je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser; et, pour me servir d'un terme familier à la profession que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE

Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc tii à rainitic, ni...

{Elle s'arrête.)

LA VICOMTESSE

Eh bien! ni à l'amour...

A^TO^Y, à la vicomtesse.

A l'amour! oui... à l'amilié, non..., c'est u;i sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'âme est constammeiit lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE

Oh ! vous croyez?

A?iTOTY.

Sans doute . l'ambition et l'amour sont des passions... l'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE

Et. avec ces principes-là. combien de fois avezvous aimé?...

A>TO>Y

Demandez à un cadavre combien Vie fois il a vécu...

LA VICOMTESSE

Allons, je vois bien que je suis indiscrète. . . Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences... Je donne de temps en temps quelques soirées... mes flatteurs les disent jolies... Si vous restez, le docteur vous amènera chez moi, ou

ACTE U, SCÈNE IV

plutôt présentez- VOUS vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que, si votre mère, votre sœur, sont à Paris, ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulezvous descendre, que je n'attende pas — (^

Adèle.) Eh bien ! il est mieux que lorsque je l'ai

connu... beaucoup plus gai!... 11 doit vous amuser

prodigieusement. Adieu, adieu.

(Elle fait un dernier signe de la main à Antony

et sort.)

ANTONY, le lui rendant.

Malheur!...

ADÈLE, rer:enant.

Antony !

ANTON Y

Voulez-vous que je vous dise mon secret, maintenant?...

ADÈLE

Oh ! je le sais, je le sais maintenant... Que cette femme m'a fait souffrir !

ANTONY

Souffrir, bah!.... c'est folie; tout cela n'est que préjugé; et puis je commence à me trouver bien ridicule.

ADÈLE

Vous?

ANTONY

Certes ! quand je pourrais vivre avec des gens de mon espèce, avoir eu l'impudence de croire qu'avec une âme qui sent, une tète

qui pense, un cœur qui bat... on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa

place d'homme dans la société son rang social

dans le monde.... Vanité!

ADÈLE

Oh ! je comprends maintenant tout ce qui m'était demeuré obscur.... votre caractère sombre que je croyais fantasque... tout, tout... jusqu'à votre départ, dont je ne me rendais pas compte! pauvre Antony !

A?iTO>Y, abattu.

Oui, pauvre Antony! car qui vous dira, qui pourra peindre ce que je souffris lorsque je fus obligé de vous quitter : j'avais perdu mon malheur dans votre amour : les jours, les mois s'envolaient comme des instants, comme des songes; j'oubliais tout près de vous. . , In homme vint, et me fit souvenir de tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le monde... et me rappela à moi que je n'avais ni rang, ni nom à offrira cellcà qui j'aurais offert mon sang...

ADÈLE

Et pourquoi... pourquoi alors ne dites- vous pas cela!... — (Elle regarde la pendule.) Dix heures et demie; le malheureux!... le malheureux!...

A?ÎTO>"Y.

Dire cela!.... oui, peut-être vous, qui, à cette époque, croyiez ni'aimer, auriez-vous oublié un instant qui j'étais pour vous en souvenir plus tard...

mais à vos parents il fallait un nom et quelle

probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey le pauvre Antony! C'est alors que je

ACTE H, SCÉ>E IV

VOUS demandai quinze jours ; un dernier espoir me restait... Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an ; je courus le trouver, je me jetai à ses pieds, des cris à la bouche, des larmes dans les yeux; je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son âme,

sa mère il avait une mère lui! de me dire ce

qu'étaient mes parents.... ce que je pouvais attendre ou espérer d'eux! Malédiction sur lui! et que sa mère meure! je n'en pus rien tirer.... Je le quittai, je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : IN 'êtes -vous pas ma mère?...

3Ion ami !

AMC^Y.

Les autres hommes, du moins, lorsqu'un événement brise leurs espérances, ils ont un frère, un père, une mère... des bras

qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y gémir. Moi ! moi ! je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer !

ADÈLE

Calmez-vous, au nom du ciel ! calmez-vous!

A?iTONY.

Les autres hommes ont une patrie, moi seul je n'en ai pas... car, qu'est-ce que la patrie? le lieuoù l'on est né, la famille qu'on y laisse, les amis qu'on y regrette... Moi, je ne sais pas même où j'ai ouvert les yeux... je n'ai point de famille, je n'ai point de

patrie , tout pour moi était dans un nom ; ce nom c'était le vôtre , et vous me défendez de le prononcer...

ADÈLE

Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences ; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, qu'il faudrait encore que je les acceptasse.

ANTOSY.

Et pourquoi les accepterais-je, moi... Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine... Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer... Ceux à qui j'ai confié mon secret ont reverse sur mon front la faute de ma mère... Pauvre mère!... ils ont dit : ftlalheur à toi, qui n'aspasde parents!... Ceuxauxquels je l'ai

caché ont calomnié ma vie... ils ont dit : Honte à toi, qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient fa fortune !... Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies... J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation... arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir put y tenir! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance ; les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant

ACTE II, SCÈNE IT

moi; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh! que ne suis-je né pauvre et resté ignorant, perdu dans le peuple ! je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés; plus ils se rapprochent de la terre plus ils diminuent, jusqu'à ce que trois pieds au-dessous ils disparaissent tout à fait.

ADÈLE

Oui, oui, je comprends Oh ! plaignez-vous!

plaignez-vous!... car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre !

ANTON Y

Je vous vis, jç vous aimai ; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science : je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé... Je fus heureux..;, quelques jours les seuls de ma vie....

merci, ange ! car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous... C'est alors que le colonel d'Hervé y . . . Malédiction! . . . Oh ! si vous saviez combien le malheur rend méchant! combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard!.... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud !

ADÈLE

Antony!... vous me faites frémir...

ANTONT.

Je partis, je revins ; il y a trois ans entre ces deux

mots ces trois ans se sont passés je ne sais ni

où ni comment; je ne serais pas même sur de les avoir vécus, si je n'avais le souvenir d'une douleur

o8 A'TTOrCY.

vague et continue... Je ne craignais plus ni les injures ni les injustices des hommes... je ne sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à vous... Je me disais : Je la reverrai... il est impossible qu'elle m'ait oubli£... je lui avouerai mon secret... et peut-être qu'alors elle me méprisera, me haïra.

ADÈLE

Antony, oh! comment l'avez-vous pu penser?

A?iTO>"Y.

Et moi, à mon tour, moi je la haïrai aussi comme les autres... ou. bien, lorsqu'elle saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre...

peut-être elle me permettra de rester près d'elle... de vivre dans la inème ville qu'elle!

ADÈLE

Impossible !

ANTOSY.

Oh! il me faut pourtant haine ou amour, Adèle! je veux l'un ou l'autre... J'ai cru un instant que je pourrais repartir; insensé!... je vous le dirais qu'il ne faudrait pas le croire ; Adèle , je vous aime , entendez-vous... Si vous vouliez un amour ordinaire , il fallait vous faire aimer par un homme

heureux!... Devoirs et vertu!.... vains mots

Un meurtre peut vous rendre veuve... je puis le prendre sur moi ce meurtre; que mon sang coule sousmamain ou sous celle du bourreau, peu m'importe il ne rejaillira sur personne et ne tachera

que le pavé... Ah ! vous avez cru que vous pouviez m'aimer, me le dire, me montrer le ciel... et puis

ACTE II, SCÈ^E IV

tout briser avec quelques paroles dites par un prêtre... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi , Adèle!... à moi, entendez-vous? je vous veux, je vous aurai... Il y a un crime entre vous et moi... soit, je le commettrai.... Adèle, Adèle! je le jure par ce Dieu que je blasphème ! par ma mère, que je ne connais pas!;..

ADÈLE

Calmez-vous, malheureux! vous me menacez !... vous menacez une femme...

ANTONY, se jetant à ses pieds.

Ah! ah!... grâce, grâce, pitié, secours!... Sais-je

ce que je dis, ma tète est perdue mes paroles

sont de vains mots qui n'ont pas de sens.... Oh! je suis si malheureux!... que je pleure... que je pleure comme une femme... Oh ! riez, riez... un homme qui pleure, n'est-ce pas?.... j'en ris moi-même.^ ah! ah!

ADÈLE

Vous êtes insensé et vous me rendez folle.

ANTONY

Adèle! Adèle !...

ADÈLE

Oh ! regarde cette pendule ; elle va sonner onze heures.

ANTON Y

Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous...

ADÈLE

Oh ! grâce! grâce! à mon tour, Antony... je n'ai plus de courage.

GO

AMONY.

Un mot, un mot, un seul!... et je serai votre esclave... j'obéirai à votre geste, dût-il me chasser pour toujours... un mot, Adèle; des années se sont passées dans l'espoir de ce mot !... si vous ne laissez pas en ce moment tomber de votre cœur cette parole d'amour... quand vous reverrai-je, quand serai-je aussi malheureux que je le suis?... Oh! si vous n'avez pas amour de moi, ayez pitié de moi !

ADÈLE

Antony ! Antony !

A!TTO.\Y.

Ferme les yeux... oublie les trois ans qui se sont passés : ne te souviens que de ces moments de bonheur où j'étais près de toi, où je te disais: Adèle!... mon ange!... ma vie! encore un mot d'amour... et où tu me répondais : Antony!... mon Antony!... oui, oui.

ADÈLE, égarée.

Antony! mon Antony! oui, oui, je t'aime...

ACTE H, SCÈ!tE IV

AMONY.

Oh ! dans ce moment j'aime mieux vous quitter que de vous voir devant quelqu'un.

ADÈLE

Sois la bienvenue, Clara.

ANTON Y

Oh! je m'en vais... merci... j'emporte là du bonheur pour une éternité... Adieu, Clara... ma bonne Clara!... Adieu, madame. — (Bas.) Quand vous reverrai-je?...

ADÈLE

Le sais-je!...

ANTON Y

Demain, n'est-ce pas?... Oh! que c'est loin demain...

ADÈLE

Oui, demain... bientôt... plus tard.

ANTON Y

Toujours... adieu...

(Antonf sort.) ADÈLE, le suivant des yeux et courant à la j^orte. Antony...

CLARA

Que fais-tu? du courage, du courage.

ADÈLE

Oh ! j'en ai, ou plutôt j'en ai eu ; car il s'est usé dans mes dernières paroles. Oh ! si lu savais comme il m'aime, l'insensé !

CLARA

As-tu préparé une lettre pour lui?

62 AKTO.W.

ADÈLE

Une lettre? oui, la voilà.

Donne.

ADÈLE

Qu'elle est froide cette lettre ! qu'elle est cruellement froide!.... Il m'accusera de fausseté. Eh! le monde ne veut-il pas que je sois fausse?... C'est ce que la société appelle devoir, vertu. Elle est parfaite, cette lettre. Tu la lui remettras...

CLARA

Viens, viens, tout est prêt; le domestique qui doit l'accompagner t'attend.

ADÈLE

Bien, Par où faut-il que j'aille?... Conduis-moi ; lu vois bien que je suis prête à tomber, que je n'ai pas de forces, que je n'y vois plus.

(Elle tombe sur une chaise.)

CLARA

Oh ! ma sœur ! songe à ton mari.

ADÈLE

Je ne puis songer qu'à lui.

CLARA

Songe à ta fille.

ADÈLE

Ah! oui, ma fille!

(Elle entre dans le cabinet.)

CLARA

Embrassc-la, pense à elle : et maintenant, maintenant, pars.

LOUIS, ANTONY, L'HOTESSE

{ Antony entre couvert de poussière et suivi de son domestique.)

ANTOTfY, appelant.

La maîtresse de l'auberge?

l'hôtesse, sortant de la pièce voisine.

Voilà, monsieur.

ANTONY

Vous êtes la maîtresse de cette auberge?

l'hôtesse.

Oui , monsieur.

ANTO>Y

Bien... Où sommes-nous?... le nom de ce village?

l'hôtesse.

Ittenheim.

A>TO?iY.

Combien de lieues d'ici à Strasbourg?

l'hôtesse.

Deux.

A!VTO:VT.

Il ne reste, par conséquent, qu'une poste d'ici à la ville?

l'hotesse.

Oui, monsieur.

a>to:sy, à paii.

11 était temps. — (Haut.) Combien de voitures ont relayé chez vous aujourd'hui?

l'hotesse.

Deux seulement.

A>'TO?iY.

Quels étaient les voyageurs ?

l'hotesse.

Dans la première, un homme âgé avec sa famille.

KSTOyW

Dans l'autre?

l'hotesse.

Un jeune homme avec sa femme ou sa sœur.

ANTo?iY.

C'est tout?

l'hotesse.

Oui, tout.

ACTE m, SCESE I

ANTONY, à lui-même.

Alors, c'est bien elle que j'ai rejointe et dépassée à deux lieues de ce village, en sortant de Vasse-

lonne Dans une demi-heure ou trois quarts

d'heure elle sera ici ; c'est bon.

l'hôtesse.

Monsieur repart-il?

ANTOÎÏY.

Non, je reste. Combien y a-t-il maintenant de chevaux de poste dans votre écurie?

l'hotesse.

Quatre.

AISTONY.

Et , quand vous en manquez , est-il possible de s'en procurer dans le village?

l'hotesse.

Non, monsieur.

J'ai aperçu sous la remise, en entrant, une vieille berline, est-elle à vous?

l'hotesse.

Un voyageur nous a chargés de la vendre.

ANTONY

Combien ?

l'hotesse.

Mais...

ANTON Y

Faites vite, je n'ai pas le temps.

l'hotesse.

Vingt louis.

70 A.'^TOsr.

ANTONT.

Les voilà; rien n'y manque?

l'hôtesse.

Non.

A?iTONY.

Combien de chambres vacantes dans votre auberge ?

l'hôtesse.

Deux, au premier étage.

ANTONT.

Celle-ci? l'hôtesse, ouvrant la porte de communication. Et celle-là.

A1VTo:VY

Je les retiens.

i'hotesse.

Toutes deux?

Oui. Si cependant un voyageur était obligé de rester ici cette nuit, vous me le diriez, et peut-être en céderais-je une.

i'hotesse.

Monsieur a-t-il autre chose à commander?

antony.

Qu'on mette à l'instant même, vous entendez, à l'instant , les quatre chevaux à la berline que je viens d'acheter, et que le postillon soit prêt dans cinq minutes.

l'hôtesse.

C'est tout ?

SCENE IL ANTONY, LOUIS

ANTON Y

lOtlS.

ANTONY

Tu me sers depuis dix ans ?

Loms.

Oui, monsieur.

ANTONY

As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LOUIS

Jamais.

ANTONY

Crois-tu que tu trouverais un meilleur maître ?

LOtlS.

Non, monsieur.

ANTONY

Alors tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

LOUIS

Autant qu'on peut l'être.

ANTONY

Tu vas monter dans la berline qu'on attelle, et tu partiras pour Strasbourg.

LOUIS

Seul?

ACTE III, SCÈ>E H

ANTONY

Seul... Tu connais le colonel d'Hcrvey ?

LOUIS

Oui.

ANTON Y

Tu prendras un habit bourgeois... tu te logeras en face de lui... tu te lieras avec ses domestiques... Si dans un mois, deux mois, trois mois, n'importe à quelle époque, tu apprends qu'il va revenir à Paris,

tu partiras à franc ctrier pour le dépasser Si tu

apprends qu'il est parti, rejoins-le, dépasse-le pour m'en avertir; tu auras cent francs pour chaque heure que tu l'auras devancé... Voilà ma bourse; quand tu n'auras plus d'argent, écris-moi.

LOUIS

Est-ce tout?

ANTON Y

Non...turetiendrasle postillon en le faisant boire de manière à ce qu'il ne revienne avec les chevaux que demain matin, ou du moins fort avant dans la nuit... et maintenant pas un instant de retard... sois vigilant, sois fidèle... Pars...

(Louis sort.)

SCENE III

ANTONY, sera.

Ah! me voilà seul enfin... Examinons... Cesdeux chambres communiquent entre elles... oui, maisde chaque côté la porte se

ferme en dehors... enfer!... Ce cabinet... aucune issue; si je démontais ces verrous... on pourrait le voir... Cette croisée... ah ! le balcon sert pour les deux fenêtres... une véritable terrasse. — {FI rit.) Ah!... c'est bien... je suis écrasé. — (// s'assied.) Oh ! comme elle m'a trompé ! ... je ne la croyais pas si fausse... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue , et qui un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour ! . . . Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée , afin qu'elle ne fût pas à un autre... — (// se lève.) Et si elle allait arriver avant que Louis , qu'elle connaît, ne fut parti avec les chevaux... malheur!... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voilure. — (// s'assied.) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme, et rampant ; elle lui dira qu'elle m'a repoussé, puis,

ACTE in, SCÈNE III

entre deux baisers , ils riront de l'insensé Antony . d'Antony le bâtard!... Eux rire... mille démons! — {Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparait presque entièrement... riant...) Elle est bonne la lame de ce poignard! — {Se levant et courant à la fenêtre.) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres... puis venez, l'âme torturée et les yeux en pleurs, vous agenouiller devant une femme, voilà tout ce que vous en obtiendrez... dérision et

mépris... Oh! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât!... mes pensées se heurtent, ma tête brûle.... où y a-t-il du marbre pour poser mon front... Et, quand je pense qu'il ne faudrait pour sortir de l'enfer de cette vie que la résolution d'un moment, qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas?... est-ce un mot qui m'arrête?... suicide!... Certes, quand Dieu a fait des hommes une loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la force de supporter une certaine quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau dépasserait ses forces... Et d'où vient que les malheureux ne pourraient pas rendre malheur pour malheur?... cela ne serait pas juste, et Dieu est juste!... Que cela

soit donc, qu'elle souffre et pleure comme j'ai pleuré et souffert !... Elle, pleurer!... elle, souffrir, o mon Dieu!... elle, ma vie, mon âme... c'est affreux... Oh! si elle pleure, que ce soit ma mort du moins... Antony pleuré par Adèle... Oui, mais aux larmes succéderont la tristesse, la mélancolie, l'indifférence... son cœur se serrera encore de temps en temps lorsque par hasard on prononcera mon nom devant elle... puis on ne le prononcera plus... l'oubli viendra... l'oubli, ce second linceul des morts!... Enfin, elle sera heureuse... mais pas seule... un autre partagera son bonheur... cet autre, dans deux heures elle sera près de lui... pour la vie entière... et moi, pour la vie entière, je serai loin... Ah! qu'il ne la revoie jamais!... N'ai-je pas entendu?... oui, oui... le roulement d'une voiture... La nuit vient... c'est heureux qu'il fasse nuit!... Cette voiture... c'est la sienne... oh! cette fois encore je me jetterai au-devant de toi. Adèle... mais ce ne sera pas pour te sau-

ver... Cinq jours sans me voir, et elle me quitte le jour où elle me voit... et si la voiture m'eut brisé le front contre la muraille, elle eût laissé le corps mutilé à la porte, de peur qu'en entrant chez el!e ce cadavre ne la compromit. Elle approche... viens, viens, Adèle... car on t'aime... et on t'attend ici... la voilà... De cette fenêtre je pourrais la voir... mais sais-je en la voyant ce que je ferais... oh! mon cœur, mon cœur... Elle descend.... c'est sa voix, sa voix si douce qui disait hier : A demain , de-

L'HOTESSE, ANTONY

l'hôtesse entre, deux flambeaux à la main; elle en pose un sur la table.

Monsieur, une dame , forcée de s'arrêter ici, a besoin d'une chambre ; vous avez eu la bonté de me dire que vous céderiez une de celles que vous avez retenues. Si monsieur est toujours dans les mêmes intentions, je le prierai de me dire de laquelle des deux il veut bien disposer en ma faveur... AMOY, iVun air d'indifférence.

Mais de celle-ci : c'est, je crois, la plus grande et la plus commode... je me contenterai de l'autre. l'hotesse.

Et quand, monsieur?

ANTONY

Tout de suite... — {L'hôtesse porte le second flambeau dans la pièce voisine et revient en scène tout de suite.) La porte ferme en dedans... cette dame sera chez elle.

l'hotesse.

Je vous en remercie, monsieur. — {Elle va à la porte de Vescalier.) Madame... madame... vous pouvez monter... Par ici... là...

L'HOTESSE, ADÈLE

ADÈLE

Et VOUS dites qu'il est impossible de se procurer des chevaux?

l'hôtesse.

Madame, les quatre derniers sont partis il n'y a pas un quart d'heure.

ADÈLE

Et quand reviendront-ils?

l'hotesse.

Cette nuit.

ADÈLE

Ah! mon Dieu! au moment d'arriver... quand il n'y a plus d'ici à Strasbourg que deux lieues. Ah! cherchez... cherchez s'il n'y a pas quelque moyen. l'hotesse.

Je n'en connais pas... Ah ! cependant, si le postillon qui a amené madame était encore en bas, peutêtre consentirait-il à doubler la poste.

Oui, oui, c'est un moyen... Courez, dites-lui que ce qu'il demandera jele lui donnerai... Allez, allez. — {L'hôtesse sort.) Oh! il y sera encore... il y consentira... et dans une heure je serai près de mon mari... Ah ! mon Dieu! je n'entends rien... ne vois

ACTE m, SCÈ.\£ V

rien... Ce postillon sera reparti, peut-être... — {A riwtesse qui rentre.) Eh bien?

l'hôtesse.

11 n'y est déjà plus. L'étranger qui vous a cédé cette chambre lui a dit quelques mots de sa fenêtre, et il est reparti à l'instant.

ADÈLE

Que je suis malheureuse!

l'hôtesse.

Madame paraît bien agitée?

ADÈLE

Oui. Encore une fois, il n'y a aucun moyen de partir avant le retour des chevaux?

l'hotesse.

Aucun, madame.

ADÈLE

Laissez-moi, alors, je vous prie.

l'hotesse.

Si madame a besoin de quelque chose, elle sonnera.

SCENE VI

ADÈLE, seule.

D'où vient que je suis presque contente de ce retard? Oh ! c'est qu'à mesure que je nie rapproche de mon mari il me semble entendre sa voix, voir sa figure sévère... Que lui dirai-je pour motiver ma fuite?.... Que je craignais d'en aimer un autre?... Cette crainte seule, aux yeux de la société, aux siens, est presque un crime... Si je lui disais

que le seul désir de le voir ah! ce serait le

tromper... Peut-être suis- je partie trop tôt, et le danger n'était-il pas aussi grand que je le croyais... Oh ! avant de le revoir, lui , je n'étais pas heureuse, mais du moins j'étais calme... chaque lendemain ressemblait à la veille.... Dieu! pourquoi cette agitation, ce trouble... quand je vois tant de femmes...? Oh ! c'est qu'elles ne sont point aimées jiar Antony... l'amour banal de tout autre homme m'eut fait sourire de pitié... mais son amour à lui...

son amour Ah! être aimée ainsi et pouvoir

l'avouer à Dieu et au monde.... être la religion, l'idole, la vie d'un homme comme lui... si supérieur aux autres hommes... lui rendre tout le bonheur queje lui devrais, et puis des jours nom-

breux qui passeraient comme des heures... ah! voilà pourtant ce qu'un préjugé m'a enlevé voilà

ACTE m, SCEÎIE VI

cette société juste qui punit en nous une faute que ni l'un ni l'autre de nous n'a commise... et en échange, que m'a-t-elle donné? ah! c'est à faire douter de la bonté céleste!... Dieu!.... qu'ai-je entendu?... dubruit dans cette chambre... c'est un étranger , un homme que je ne connais pas qui l'habite... cette chambre.... — {Elle se précipite vers la porte, qu'elle ferme au verrou.) et j'avais oublié... cette chambre est sombre.... Pourquoi donc tremblé -je comme cela?... — {Elle sonne.) Des chevaux ! des chevaux ! au nom du ciel !... je meurs ici ! . . — {A la porte de l'escalier.) Quelqu'un ! madame!...

L'HOTESSE, ADÈLE

l'hôtesse.

{En dehors.) — Voilà ! voilà ! — (Entrant.) Madame appelle?

ADÈLE

Je veux partir... les chevaux sont-ils revenus? l'hôtesse.

Ils partaient à peine quand madame est arrivée, et je ne les attends que dans deux ou trois heures... madame devrait se reposer.

ADÈLE

Où?

l'hôtesse.

Dans ce cabinet il y a un lit.

ADÈLE

Il ne ferme pas ce cabinet.

l'hôtesse.

Les deux portes de cette chambre ferment en dedans.

ADÈLE

C'est juste. Je puis être sans crainte ici... n'estce pas?

l'hotesse , portant le flambeau dans le cabinet. Que pourrait craindre madame?

ACTE III, SCÈNE VU

ADÈLE

Rien Je suis folle. — {L'hôtesse sort du cabinet.) Venez , au nom du ciel ! me prévenir

aussitôt que les chevaux seront de retour. l'hôtesse.

Aussitôt, madame.

ADÈLE , entrant dans le cabinet.

Jamais il n'est arrivé d'accident dans cet hôtel?

l'hotesse.

Jamais.... Si madame veut, je ferai veiller quelqu'un ?

ADÈLE , à Ventrée du cabinet.

Non, non... au fait... pardon... laissez-moi.... — {Elle rentre dans le cabinet et ferme la porte.) { Antony parait sur le balcon , derrière la fenêtre , casse un carreau , passe son bras, ouvre l'espagnolette, entre vivement, et va mettre le verrou à la porte par laquelle est sortie P hôtesse.)

ADÈLE , sortant du cabinet.

Du bruit... un homme... ah!...

ANTONY

Silence !.... — {La jnenant dans ses bras et lui mettant un tnouchoir sur la bouche.) C'est moi.... moi, Antony...

{Il V entraîne dans le cabinet.)

SCENE PREMIERE

LA VICOMTESSE, d'abord seule, ensuite EUGÈNE.

LA VICOMTESSE, à plusieufs domestiques.

Allez, et n'oubliez rien de ce que j'ai dit... L'ennuyeuse chose qu'une soirée pour une maîtresse de maison qui est seule ! A peine ai-je eu le temps d'achever ma toilette, et si cet excellent

Eugène ne m'avait aidée dans mes invitations et mes préparatifs, je ne sais comment je m'en serais tirée... mais il avait promis d'être ici le premier.

90 AMOSY.

IN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Eugène d'Hervilly.

lA VICOMTESSE, saluatit.

Monsieur...

EUGÈNE, lut rendant son salut.

Madame...

(Le domestique sort.) LA VICOMTESSE, Changeant de manières. |

Ah! VOUS voilà... — {Se coiffant d'une main et donnant l'autre à baiser.) Vous êtes charmant et d'une exactitude qui ferait honneur à un algébriste; c'est beau pour un poëte.

EtGÈNE.

Il y a des circonstances oîi l'exactitude n'est pas une vertu bien surprenante.

LA VICOMTESSE

Vrai?... tant mieux... Ma toilette est-elle de votre goût?

ECGÈNE.

Charmante !

LA VICOMTESSE

Flatteur!... Reconnaissez-vous cette robe?

EUGÈNE

Cette robe?...

LA ^7CoMTESSE.

Oublieux!... c'est celle que j'avais la première fois que je vous vis...

EUGÈNE

Ah ! oui, chez...

(// cherche.)

ACTE IV, SCÈJiE

LA VICOMTESSE, ttvec impatience.

Chez madame Amédée de Vais... il n'y a que les femmes pour avoir ce genre de mémoire... ce devrait être le beau jour, le grand jour de votre existence... Vous rappelez-vous cette dame qui ne nous a pas quittés des yeux?

EUGÈNE

Oui, madame de Camps... cette prude... dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant

de ne pas comprendre, et répond : Oui, monsieur, pour la première contredanse.

LA VICOMTESSE

A propos, je l'ai vue depuis que vous m'avez quittée , et je me suis disputée avec elle, oh ! mais disputée à m'enrouer.

EUGÈNE

Ah! bon Dieu! et sur quoi donc?

LA VICOMTESSE

Sur la littérature.... Vous savez que je ne parle plus que littérature c'est vraiment à me compromettre... C'est votre faute cependant... Si vous me rendiez en amour ce que je risque pour vous, au moins...

EUGÈNE

Comment? est-ce que je ne vous aimerais pas comme vous voulez être aimée ?

LA VICOMTESSE

Il le demande!... Quand j'ai vu un poëte s'occuper de moi, j'ai été enchantée ; je me suis dit : Oh !

je vais trouver une âme ardente, une tête passionnée, des émotions nouvelles et profondes; pas du tout, vous m'avez aimée comme aurait fait un agent de change... Voulez-vous me dire où vous prenez ces scènes de feu qui vous ont fait réussir au théâtre?

car, vous avez beau dire, c'est là qu'est le succès de vos pièces, et non dans l'historique, les mœurs, la couleur locale... que sais-je, moi? Oh! je vous en veux mortellement de m'avoir trompée... et de rire encore.

EUGÈ>E.

Écoutez... moi aussi, madame, j'ai cherché partout cet amour délirant dont vous parlez moi

aussi je l'ai demandé à toutes les femmes Dix

fois j'ai été sur le point de l'obtenir d'elles... mais pour les unes je ne faisais pas assez bien le nœud de ma cravate ; pour les autres, je sautais trop en dansant et pas assez en valsant... une dernière allait m'aimer à l'adoration, lorsqu'elle s'est aperçue que je ne dansais pas le galop... bref, il m'a toujours échappé au moment où je croyais être sûr de l'avoir inspiré.... C'est le rêve de l'âme tant qu'elle est jeune et naïve... Tout le monde a fait ce rêve pour le voir s'évanouir lentement ; j'ai commencé ainsi que les autres, et fini comme eux; j'ai accepté de la vie ce quelle donne , et l'ai tenue quitte de ce qu'elle promet; j'ai usé cinq ou six ans à chercher cet amour idéal au milieu de notre société élégante et rieuse, et j'ai terminé ma recherche par le mot impossible.

I.A VICOMTESSE

Impossible! Voyez comme aime Aiitony

voilà comme j'aurais voulu être aimée...

EUGÈNE

Oh ! c'est autre chose; prenez-y garde, madame; un amour comme celui d'Aiitoiiy vous tuerait du moment où vous ne le trouveriez pas ridicule; vous n'êtes pas, comme madame d'Hervey , une femme au teint pâle, aux yeux tristes, à la bouche sévère... Votre teint est rosé, vos yeux sont pétillants, votre bouche est rieuse.... de violentes passions détruiraient tout cela, et ce serait dommage; vous, bâtie de fleurs et de gaze , vous voulez aimer et être aimée d'amour; ah! prenez-y garde, madame!

LA VICOMTESSE

Mais vous m'effrayez!.... Au fait, peut-être cela vaut-il mieux comme cela est.

EUGÈNE, avec gaieté.

Eh ! sans doute ; vous commandez une robe, vous me dites que vous m'aimez, vous allez au bal, vous revenez avec la migraine ; le temps se passe , votre cœur reste libre, votre tête folle; et, si vous avez à VOUS plaindre d'une chose, c'est de ce que la vie est si courte et les jours si longs.

I,A VICOMTESSE

Silence, fou que vous êtes! voilà du inonde qui nous arrive.

LE DOMESTIQUE

94 AJSTOSY.

LV AlCOMTESSE.

Voire antipathie.

EIGÈXE.

Je l'avoue... méchante et prude.

LA VICOMTESSE

Chut! — (A madame de Camps.) Ah! venez

donc.....

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS

EUGÈNE

MAIIAME DE CAMPS.

J'arrive de bonne heure, chère Marie ; il est si embarrassant pour une veuve de se présenter seule au milieu d'un bal ; on sent tous les regards se fixer sur soi.

LA VICOMTESSE

Mais il me semble que c'est un malheur que moins que tout autre vous devez craindre.

Vous me flattez ; est-ce que vous m'en voulez encore de notre petite querelle littéraire? — {A

Eugène.) C'est vous qui la rendez romantique, monsieur; c'est un péché duquel vous répondrez au jour du jugement dernier.

EUGÈNE

Je ne sais trop, madame, par quelle influence je pourrais....

MADAME DE CAMPS

Oh! ni moi non plus; mais le fait est qu'elle ne dit plus un mot de médecine, et que Bichat, Broussais, Gall et M. Delaunay sont complètement abandonnés pour Shakespeare, Schiller, Goethe et vous.

LA VICOMTESSE

Mais, méchante que vous êtes, vous feriez croire à des choses...

MADAME DE CAMPS

Oh ! ce n'est qu'une plaisanterie... Et qui auronsnous à notre belle soirée?... tout Paris?...

LA VICOMTESSE

D'abord puis nos amis habituels, quelques

présentations de jeunes gens qui dansent ; c'est précieux , l'espèce en devient de jour en jour plus

rare Ah! Adèle d'Hervey, qui rentre dans le

monde.

Oui , qu'elle a quitté sous prétexte de mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ, depuis

son aventure dans une auberge que sais-je ,

moi!... Comment, chère Marie, vous recevez cette femme?... Eh bien ! vous avez tort... vous ne savez donc pas?...

LA MCOMTKSSE.

Je sais qu'on dit mille choses dont pas une n'est

vraie peut-être Mais Adèle est une ancienne

amie à moi.

MADAME DE CAMPS

Oh ! ce n'est point non plus un reproche que je vous fais... vous êtes si bonne, vous n'aurez vu dans cette invitation qu'un moyen de la réhabiliter; mais ce serait à elle à comprendre qu'elle est déplacée dans un certain monde, et. si elle ne le comprend pas. ce serait charité que de le lui faire sentir.

ACTE IV, SCÈNE II

Si son aventure n'avait pas fait tant d'éclat encore... Mais pourquoi sa sœur se presse-t-elle de iic qu'elle est partie pour rejoindre son mari, ;is, quelques jours après, on la voit revenir? iii. x\ntony, absent avec elle, revient en même temps qu'elle... Vous l'avez sans doute invité aussi, M. Anjtony ?

LA VICOMTESSE

Certes !

Je serai enchantée de le voir, M. Antony 5 j'aime beaucoup les problèmes.

LA VICOMTESSE

Comment?

MADAME DE CAMPS

Sans doute ; n'est-ce point un problème..., vivant au milieu de la société, qu'un homme riche, dont on ne connaît ni la famille ni l'état? (^)uant à moi, je ne connais qu'un métier qui dispense d'un état et d'une famille.

ECGÈiVE.

Ah ! madame !

MADAME DE CAMPS

Sans doute! rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman... mais dans le monde !...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le baron de Marsanne, monsieur Frédéric de Lussan, monsieur Darccy. — {Puis quelques autres personnes qu'on ne nomme pas.)

SCÈNE III

LA VICOMTESSE , MADAME DE CAMPS , EU- GÈNE, FRÉDÉRIC, LE EAR05 DE MARSANNE.

L\ VICOMTESSE dit quelqties mots à chacun des a)• niants.

Oh ! c'est bien aimable à vous , monsieur le baron. — {Jcec familiarité, à Frédéric.) Vous êtes un homme charmant; vous danserez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC

Mais, madame, je serai à vos ordres aujourd'hui comme toujours.

LA AlCOMTESSE.

Faites attention, j'ai des témoins... Monsieur Darcey. je vous avais promis à ces dames. — {A des dames qui entrent.) Oh! comme vous êtes jolie! venez ici, mon bel ange. — {A la viaman.) Vous nous la laisserez, n'est-ce pas? bien tard! bien tard !

LA MAMATf.

Mais, madame la vicomtesse...

LA VICOMTESSE

J'ai trois personnes pour faire votre partie de boston.

LE DOMESTIQIE.

3Ionsieur Olivier Delaunaj .

{Les dames sourient et regardent alternativement Eugène et Olivier.)

SCÈNE IV

Les mêmes; OLIVIER.

OLIVIER

Madame...

LA VICOMTESSE

Bonjour, monsieur Olivier, je suis enchantée de vous voir; vous trouverez ce soir, ici, 31. Antony ; j'ai présumé qu'il vous serait agréable de le rencontrer, voilà pourquoi mon invitation était si pressante.

FRÉDÉRIC, allant à Olivier.

Mais je te cherchais partout en entrant ici; je m'attendais à ce que les honneurs de la maison me seraient faits par toi.

OLIVIER, apercevant Eugène qui vient à eux.

Chut!

FRÉDÉRIC

Bah!

OLIVIER

Parole d'honneur!

EUGÈNE

Bonjour, docteur.

OLIVIER

Eh bien ! mon ami, les succès?

EUGÈNE

Eh bien! mon cher, les malades?

100 a^to?;y.

OLIVIER

Siffle-t-on toujours?

EUGÈINE.

Meurt-on quelquefois?

LE DOMESTIQLE.

Madame la baronne d'Hcrvey.

MADAME DE CAMPS, à clcs clamcs qtii l'entourent.

L'héroïne de l'aventure que je vous racontais.

SCENE V

Les MÊMES ; ADÈLE.

LA VICOMTESSE

Bonjour, chère Adèle. Eh bien ! vous n'amenez pas votre sœur Clara?

ADÈLE

Il y a quelques jours qu'elle est partie pour rejoindre son mari.

MADAME DE CAMPS

Mais nous la reverrons probablement bientôt ; ces voyages-là ne sont point ordinairement de longue durée.

LA VICOMTESSE, Vivement à Adèle.

Chère amie, permettez que je vous présente monsieur Eugène d'Hervilly, que vous connaissez sans doute de nom.

ADÈLE

Oh! monsieur, je suis bien indigne; depuis trois mois j'ai été souffrante, je suis sortie à peine, et par conséquent je n'ai pu voir votre dernier ouvrage.

LA VICOMTESSE

Profane! allez-y donc, et bien vite : je vous enverrai ma loge la première fois qu'on le jouera. — {A Eugène.) Vous m'en ferez souvenir.

LE DOMESTIQUE

Monsieur Antony.

(Tout le monde se retotirne : les yeux se fixent alternativement sur Adèle et sur Antony qui entre. Antony salue la vicomtesse , puis les dames enmasse. Olivier va à lui, ils causent. Eugène le regarde avec curiosité et intérêt.)

SCÈNE VI

Les mêmes; ANTON! .

ADÈLE, pour cacher son trouble, s'adresse vivement à Eugène.

Et vous achevez sans doute quelque chose, monsieur?

ECGÈNE.

Oui, madame.

MADAME DE CAMPS

Toujours du moyen âge?

EUGÈNE

Toujours.

Mais pourquoi ne pas attaquer un sujet au milieu de notre société moderne?

LA VICOMTESSE

C'est ce que je lui répète à chaque instant; faites de ractualité. N'est-ce pas qu'on s'intéresse bien plus à des personnages de notre époque, habillés comme nous, parlant la môme langue?

LE BARON DE MARSANNE

Oh ! c'est qu'il est plus facile de prendre dans les chroniques que dans son imagination... on y trouve les pièces à peu près faites...

FRÉDÉRIC

Oui, à peu près.

A1VTo^Y

LE BARON DE MARSAIVNE

Dam ! voyez plutôt ce que le Constitutionnel disait à propos de...

EUGÈNE, sans l'écouter.

Plusieurs causes, beaucoup trop longues à développer, m'empêchent de le faire.

LA VICOMTESSE

Déduisez vos raisons , et nous serons vos juges.

EUGÈNE

Oh! mesdames, pernieltez-moi de vous »lire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robe de bal et en parure de fête.

Mais point du tout, vous voyez qu'on ne danse pas encore... et puis nous nous occupons toutes de littérature ; n'est-ce pas, vicomtesse ?

LE BARON DE MARSAPiNE.

De la patience, mesdames, monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE

Est-ce que vous faites une préface?

LE BARON DE MARSANNE

Les romantiques font tous des préfaces... le Constitutionnel les plaisantait l'autre jour là -dessus avec une grâce...

ADÈLE

Vous le voyez, monsieur, vous avez usé à vous défendre un temps qui aurait suffi à développer tout un système.

ACTE IV, SCÈNE Vf

EIGÈNE.

El VOUS aussi, madame! faites-y attention

vous l'exigez, je ne suis plus responsable de l'ennui.... Voici mes motifs : La comédie est la peinture des mœurs, le drame celle des passions. La révolution , en passant sur notre France , a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession, nul cercle ne renferme telles mœurs ou telles habitudes ; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs et non des nuances au peintre qui veut faire un tableau.

C'est juste.

LE BARO> DE MARSANNE

Cependant, monsieur, le Constitutionnel... EUGÈNE, sans écouter.

Je disais donc que la comédie de mœurs devenait de cette manière, sinon impossible, du moins trèsdifficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difticulté se présente. L'histoire nous lègue des faits , ils nous appartiennent par droit d'héritage, ilssont incontestables, ils sont au poëte : il exhume les

hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions, qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais que nous essayions, nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourlé, de montrer à nu le cœur de l'homme... on ne le reconnaîtra pas.... la ressemblance entre

le héros el le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime; le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui ; si elle dépasse sa faculté de sentir et d'exprimer à lui... il ne la comprendra plus, il dira : C'est faux, moi je n'éprouve pas ainsi ; quand la femme que j'aime me trompe, je soulîresans doute... oui... quelque temps... mais je ne la poignarde ni ne meurs, et la preuve, c'est que me voilà. Puis les cris à l'exagération, au mélodrame, qui couvrent les applaudissements de ces quelques hommes qui, plus heureusement ou plus malheureusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au quinzième qu'au dix-neuvième siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier.

Eh bien! monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres.

3IAD\iIE DE CAMPS.

Puis, s'ils doutaient, vous pourriez leur donner la preuve que ces passions existent véritablement dans la société. Il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées, des femmes vertueuses qui fuient leur amant,

et, comme le mélange du naturel et du subhme est à la mode... des scènes qui n'en sont

ACTE m, SCÈNE VF

que plus dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge.. . je peindrais une de ces femmes...

ANTONY, quin'a rien dit pendant toute la discussion littéraire, mais dont le visage s'est progressivement animé, s'avance lentement, et s'appuie sur le dos du fauteuil de madame de Camps. Madame, auriez-vous par hasard ici ua IVère ou

un mari

MADAME DE CAMPS, élOfluée.

Que vous importe, monsieur?

ANTOKY.

Je veux le savoir, moi !

MADAME DE CAMPS

Non!

Eh bien! alors, honte au lieu de sang. {J Eugène.) Oui, madame a raison, monsieur! et, puisqu'elle s'est chargée de vous tracer le fond du sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les détails... Oui, je prendrais cette femme innocente et pure entre toutes les femmes, je montrerais son cœur aimant et candide, méconnu par cette société fausse , au cœur usé et corrompu; je

mettrais en opposition avec elle une de ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse ; qui ne fuirait pas le danger, parce qu'elle s'est depuis longtemps familiarisée avec lui; qui abuserait de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme , comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence

d'homme; je prouverais enfln que la première des deux qui sera compromise sera la femme honnête, et cela, non point à défaut de vertu... mais d'habitude... puis, à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant que Dieu la leur rendît là- haut. — (Silence d'un instant.) Allons, mesdames, c'est assez longtemps causer littérature; la musique vous appelle , en place pour la contredanse.

EiiGÈîîE, présentant vivement la main à Adèle.

Madame, aurai-je l'honneur...!

ADÈLE

Je vous rends grâce, monsieur, je ne danserai pas.

{Antony prend la main d'Eugène et la lui serre,)

MADAME DE CAMPS

Adieu, chère vicomtesse.

I.A VICOMTESSE

Comment, vous vous en allez?

MADAME DE CAMPS, S'éloiffUant.

Je ne resterai certes pas après la scène aflfreuse...

LA VICOMTESSE, s'éloignant avec elle.

Vous l'avez un peu provoquée, convenez-en. (Adèle reste seule; Antony la regarde pour savoir

s'il doit rester ou sortir; Adèle lui fait signe

de s'éloigner.)

SCÈNE VIL

ADÈLE , puis LA VICOMTESSE.

ADÈLE

Ah ! pourquoi suis-je venue, mon Dieu ! je doutais encore... tout est donc connu! tout, non pas, mais bientôt tout... perdue, perdue à jamais. Que faire? sortir... tous les yeux se fixeront sur moi... rester... toutes les voix crieront à l'impudence. J'ai pourtant bien souffert depuis trois mois ! c'aurait du être une expiation.

LA VICOMTESSE, entrant.

Eh bien!... ah! je vous cherchais , Adèle!

ADÈLE

Que vous êtes bonne !

LA VICOMTESSE

Et VOUS , que vous êtes folle ! Bon Dieu ! je crois que vous pleurez?...

Oh ! pensez-vous que ce soit sans motif?

LA VICOMTESSE

Pour un mot?

ADÈLE

Un mot qui tue.

LA VICOMTESSE

Mais cette femme perdrait vingt réputations par jour si on la croyait.

ADÈLE , se levant vivement.

On ne la croira point, n'est-ce pas? Tu ne la crois pas , toi ? merci ! merci !

LA VICOMTESSE

Mais vous-même, chère Adèle, il faudrait savoir aussi commander un peu à votre visage.

ADÈLE

Comment et pourquoi l'aurais-je appris? Oh! je ne le sais pas , je ne le saurai jamais.

LA VICOMTESSE

Mais si, enfant, je disais comme vous... au milieu de ce monde on entend une foule de choses qui doivent glisser sans atteindre, ou, si elles atteignent, eh bien ! un regard calme , un sourire indifférent...

ADÈLE

Oh ! voilà qui est affreux, Marie ; c'est que vousmême pensiez déjà ceci de moi, qu'un jour viendra où j'accueillerai l'injure, où je ne reculerai pas devant le mépris, où je verrai devant moi, avec un regard calme, un sourire indifférent, ma réputation de femme et de mère , comme un jouet d'enfant, passer entre des mains qui la briseront. Oh! mon cœur! mon cœur! plutôt qu'on le torture! qu'on le déchire, et je resterai calme, indifférente; mais ma réputation, mon Dieu!.... Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte.

LA VICOMTESSE

Eh bien ! mais voilà justement ce qu'elles ne vous

ACTE IV, SCÈNE VII

pardonneront pas, voilà ce qu'à tort ou à raison il faut que la femme expie un jour... Mais que vous importe, si votre conscience vous reste?

ADÈLE

Oui, si la conscience reste.

LA VICOMTESSE

Si en rentrant chez vous, seule avec vous-même, vous pouvez en souriant vous regarder dans votre glace et dire: Calomnie!... Si vos amis continuent à vous voir!

ADÈLE

Par égard pour mon rang, pour ma position sociale.

LA VICOMTESSE

S'ils vous tendent la main, vous embrassent

voyons...

(Elle l'embrasse.)

Par pitié, peut-être... par pitié; et c'est une femme qui, en se jouant, le sourire sur les lèvres, laisse tomber sur une autre femme un mot qui déshonore, l'accompagne d'un regard doux et affectueux pour savoir s'il entrera bien au cœur, et si le sang rejaillira... infamie... Mais je ne lui ai rien fait à cette femme?

LA VICOMTESSE

Adèle !

ADÈLE

Elle va aller répéter cela partout... elle dira que je n'a.' point osé la regarder en face, et qu'elle m'a

fait rougir et pleurer Oh! cette fois, elle dira

vrai, car je rougis et je pleure.

LA VICOMTESSE

Oh! mon Dieu! calmez-vous; et moi qui suis obligée de vous quitter.

ADÈIE.

Oui, votre absence attristerait le bal; allez, Marie, allez.

IK VICOMTESSE

J'avais promis à Eugène de danser avec lui la

première contredanse mais avec lui je ne me

gène pas, la seconde commence. J^.coutez, chère Adèle, mon amie, vous ne pouvez entrer maintenant; remettez-vous, et je reviendrai tout à l'heure vous chercher. Puis, après tout, songez que , tout le monde vous abandonnàt-il, il vous restera toujours une bonne amie, un peu folle, mais au cœur franc, qui sait qu'elle vaut cent fois moins que vous, mais qui ne vous en aime que cent fois davantage. Allons, embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux gonQés de larmes, et revenez vite faire mourir toutes ces femmes de jalousie.... Au revoir

Je vais veiller à ce qu'on ne vienne pas vous troubler.

(Elle sort, Antoiiy est entré, pendant ces derniers mots de la vicomtesse, 2>(ii' lo porte de côté, et s'est tenu au fond.)

SCÈNE VIII

ANTON Y, ADÈLE, sans le voir.

ANTONY, regardant s'éloigner la vicomtesse. Elle est bonne cotte femme ! — {Il revient lentement se placer devant yidèle sans être aperçu. Avec angoisse.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ADÈLE, avec douceur et relevant la tête. Je ne vous en veux pas, Antony.

AATONY.

Oh ! vous êtes un ange.

ADÈLE

Je vous l'avais bien dit qu'on ne pouvait rien cacher à ce monde qui nous entoure de tous ses liens, nous épie de tous se-syeux... Vous avez désiré que je vinsse, je suis venue.

ANTONY

Oui , et vous avez été insultée lâchement!... insultée, et moi j'étais là, et je ne pouvais rien pour vous, c'était une femme qui parlait,.. Dix années de ma vie, dussent-elles se passer avec vous, je les aurais données pour que ce fût un homme qui dit ce qu'elle a dit.

ADÈLE

Mais je ne lui ai rien fait à celte femme.

ANTONY

Elle s'est du moins rendu justice en so retirant.

ADELE.

Oui, mais ses paroles empoisonnées étaient déjà entrées dans mon cœur et dans celui des personnes qui se trouvaient là... Vous, vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet... moi , au milieu de tout cela, j'entends bruire mon nom, mon nom cent fois répété, mon nom qui est celui d'un autre , qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé... Il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix... C'est sa maîtresse !

A!VTO!VY.

Mon amie... mon Adèle !

ADÈLE

Puis, quand je rentrerai... car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas... leurs yeux dévoreront ma rougeur... ils verront la trace de mes larmes... et ils diront : Ah ! elle a pleuré... mais il la consolera, lui, c'est sa maîtresse.

ANTONY

Ah!

Les femmes s'éloigneront de moi, les mères diront à leurs filles... : Vois-tu cette femme?... elle avait un mari honorable... qui l'aimait, qui la rendait heureuse... rien ne peut excuser sa faute... c'est une femme qu'il ne faut pas voir, une femme perdue ; c'est sa maîtresse !

ACTE IV, SCÈNE VIII, lliï

ANTONY

Oh! tais -toi, tais -toi! Et, parmi toutes ces femmes, quelle femme est plus pure et plus innocente que toi?... Tu as fui... c'est moi qui t'ai poursuivie ; j'ai été sans pitié à tes larmes , sans remords à tes gémissements ; c'est moi qui t'ai perdue, moi qui suis un misérable, un lâche; je t'ai déshonorée, et je ne puis rien réparer... Dismoi, que faut-il faire pour toi?... Y a-t-il des paroles qui consolent? demande ma vie, mon sang... par grâce, que veux-tu, qu'ordonnes-tu?...

ADÈLE

Rien... Vois-tu, il m'est passé là souvent une idée affreuse... c'est que peut-être une fois, une seule fois, tu as pu dire dans ton cœur : Elle m'a cédé, donc elle pouvait céder à un autre.

ANTON Y

Que je meure si cela est!

ADÈLE

C'est qu'alors pour toi aussi je serais une femme perdue... toi aussi tu dirais : C'est ma maîtresse!

ANTONY

Oh! non, non... tu es mon âme, ma vie, mon amour.

Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre , m'épouserais-tu toujours?

ANTONY

Oh! sur Dieu et l'honneur... oui.

IIG AWTONY.

ADÈLE

Sans crainte... sans hésitation?

AISTONY.

Avec ivresse.

ADÈLE

Merci ! il me reste donc Dieu et toi, que m'importe le monde?... Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister à tant d'amour... Ces femmes si vaines, si fières, eussent succombé comme moi... si mon Antony les eût aimées ; mais il ne les eût pas aimées, n'est-ce pas?...

ANTONY

Gh! non, non...

ADÈLE

Car quelle femme pourrait résister à mon Antony? Ah!... tout ce que j'ai dit est folie... je veux être heureuse encore, j'oublierai tout pour ne me souvenir que de toi... Que m'importe ce que le monde dira? je ne verrai plus personne, je m'isolerai avec notre amour, tu resteras près de moi; tu me répéteras à chaque instant que tu m'aimes, que tu es heureux, que nous le sommes; je te croirai, car je crois en ta voix , en tout ce que tu me dis ; quand lu

parles, tout en moi se tait pour écouter, moncœur n'est plus serré, mon front n'est plus brûlant, mes larmes s'arrêtent, mes remords s'endorment. . . j'oublie...

ANTONY

Non, je ne te quitterai plus, je prends tout sur

SCENE IX

ANTONY, LA VICOMTESSE, ptiis LOUIS.

LA VICOMTESSE

Monsieur, ce n'est qu'après vous avoir cherché partout que je suis entrée ici.

a:vto>v, avec amertume.

Et sans doute, madame, un motif bien important?...

LA VICOMTESSE

Oui, monsieur; un homme, qui se dit votre domestique, vous demande... ne veut parler qu'à vous... Il y va, dit-il, de la vie et de la mort.

A?iTO>'Y .

Un domestique à moi... qui ne veut parler qu'à moi... oh! madame, permettez qu'il entre ici... pardon... si c'était... et puis, au nom du ciel! dites à Adèle... à la baronne... de venir... de venir à

rinstant... cherchez-la, madame, je vous en prie... vous êtes sa seule amie...

LA VICOMTESSE

J'y cours.— (^M domestique.) Entrez.

A?ÎTO?iY .

Louis!... Oh! qui te ramène?

Lons.

Le colonel d'Hervey est parti hier matin de Strasbourg; il sera ici dans quelques heures.

SCENE IL

ADELE, seule.

Ah ! me voilà donc seule enfin... je puis rougir et pleurer seule... Mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que cette fatalité à laquelle vous permettez d'étendre le bras au milieu du monde, de saisir une femme qui toujours avait été vertueuse et qui voulait toujours l'èlre, de l'entraîner malgré ses efforts et ses cris, brisant tous les appuis auxquels elle se rattache, faisant sa perte, à elle, de ce qui ferait le salut d'une autre, et vous consentez, ô mon Dieu! que cette femme soit vue des mêmes yeux, poursuivie des mêmes injures, que celles qui se sont l'ait un jeu de leur déshonneur... Oh! est-ce justice?... Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence et me consolait... c'était trop de bonheur, pas assez de honte... elle me trouve dans ses bras...

abandonnée... Ah! Antony ! Antony ! me poursuivras -tu donc toujours!... Qui vient là ?

ADÈLE, ANTONY

ANTOPiY, entrant.

Adèle! — {^vec joie.) Ahl

ADÈLE

Oh! c'eslencore vous... vous ici ! dans la maison de mon mari, dans la chambre de ma fille presque!... Ayez donc piLiédemoi !... Mes domestiques me respectent et m'honorent encore; voulez -vous que demain je rougisse devant mes domestiques?...

ANTONY

Aucun ne m'a vu... puis il fallait que je te parlasse.

ABÈIE.

Oui, vous avez voulu savoir comment j'avais supporte cette affreuse soirée... ehbien ! je suis calme, je suis tranquille, ne craignez rien... relirez-vous.

AIVTONY.

Oh ! ce n'est pas cela... ne t'alarme pas de ce que je vais te dire...

ADÈLE

Parle! parle! quoi donc?

ANTONY

Il faut me suivre.

ADÈLE

Vous!... el pourquoi?

ASTOSY.

Pourquoi? Oh! mon Dieu! Pauvre Adèle

écoule, tu sais si ma vie est à toi, si je t'aime avec délire. Eh bien!... par ma vie et mon amour, il faut me suivre... à l'instant.

ADÈLE

o mon Dieu! mais qu'y a-t-ii donc?

ANTON Y

Si je te disais : Adèle... la maison voisine est en proie aux flammes, les murs sont brûlants , l'escalier chancelle, il faut me suivre... eh bien ! tu aurais encore plus de temps à perdre.

{Il Ventraîne.)

ADÈLE

Oh! vous ne m'entraînerez pas, Antony , c'est folie... Grâce! grâce!... oh! j'appelle, je crie! A>To>Y, la lâchant.

Il faut donc tout te dire, tu le veux : eh bien? du courage, Adèle ! dans une heure ton mari sera

ADÈLE

Qu'est-ce que tu dis?

ANTONY

Le colonel est au bout de la rue, peut-être.

ADÈLE

Cela ne se peut pas... ce n'est pas l'époque de son retour.

ANTONY

Et si des soupçons le ramènent , si des lettres anonymes ont été écrites.

ACTE V, scÈ.>E ur

ADÈLE

Des soupçons!... oui, oui, c'est cela... Oh! mais je suis perdue, moi!... Sauvez-moi, vous... mais n'avez-vous rien résolu?... vous le saviez avant moi. . . vous aviez le temps de chercher. . . Moi, moi. . . vous voyez bien que j'ai la tête renversée.

A?«TO?iY.

Il faut te soustraire d'abord à une première entrevue.

ADÈLE

Et puis?...

ANTONY

Et puis nous prendrons conseil de tout, même du désespoir... Si tu étais une de ces femmes vertueuses qui te raillaient ce soir jeté dirais:

Trompe-le.

ADÈLE

Oh! fussé-je assez fausse pour cela... oublies-tu que je ne pourrais pas le tromper longtemps. Nous ne sommes pas malheureux à demi, nous!

ANTON Y

Eh bien ! tu le vois, plus d'espérance à attendre du ciel en restant ici... Écoute, je suis libre, moi; partout où j'irai, ma fortune me suivra, puis, me manquât-elle,j'y suppléerai facilement. Une voilure est en bas... Ecoute, et réfléchis qu'il ji'y a pas d'autre moyen : si un cœur dévoué , si une existence d'homme tout entière que je jette à tes pieds... le suffisent... dis oui; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne nous offrent un asile... je t'arrache à ta

1 28 ASTOSY.

lamille, à la patrie... Eh bien! je serai pour toi et l'amille et pairie... En changeant de nom, nul ne saura qui nous sommes pendant notre vie, nul ne saura qui nous avons été après notre mort. Nous vivrons isolés, tu seras mon bien, mon dieu, ma vie;je n'aurai d'autre volonté que la tienne, d'autre bonheur que le tien... Viens, viens, et nous oublierons les autres pour ne nous souvenir que de nous.

Oui, oui... Eh bien! un mot à Clara.

ANTo5Y

Nous n'avons pas une minute à perdre.

ADÈLE

Ma.fille!... il faut que j'embrasse ma fille... voistu, c'est un dernier adieu, un adieu éternel.

AJiTOY.

Oui, oui, va, va.

{Il la pousse.)

ADÈLE

o mon Dieu !

AMOSY.

Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE

Ma fille!... quitter ma fille !... à qui on demandera compte un jour de la faute de sa mère , qui vivra peut-être, mais qui ne vivra plus pour elle... ma fille!... Pauvre enfant! qui croira se présenter pure et innocente au monde, et qui se présentera déshonorée comme sa mère, et par sa mère !

ACTE V, SCÈNE III

ANTONY

o mon Dieu !

N'est-ce pas que c'est vrai?... Une tache tombée sur un nom ne s'efface pas ; elle le creuse, elle le ronge, elle le dévore... Oh ! ma fille! ma fille!

ANTONY

Eh bien! emmenons - la , qu'elle vienne avec nous... Hier encore j'aurais cru ne pouvoir l'aimer cette fille d'un autre... et de toi... Eh bien! elle sera ma fille, mon enfant chéri ; je l'aimerai comme celui... Mais prends-la et partons... prends-la donc, chaque instant te perd... A quoi songes-tu? il va venir, il vient, il est là !...

ADÈLE

Oh! malheureuse!... où en suis-je venue, où m'as-tu conduite? Et il n'a fallu que trois mois pour cela !... Un homme me confie son nom... met en moi son bonheur... Sa fille... il l'adore... c'est son espoir de vieillesse... l'être dans lequel il doit se survivre... Tu viens il y a trois mois... mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie... je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez : je lui enlève l'enfant de son cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour... je lui rends honte, malheur et abandon.... Sais-tu, Antony,que c'est infâme?

Que faire alors?

ADÈLE

Rester.

ANTON Y

Et lorsqu'il découvrira tout?

ADÈLE

Il me tuera.

ANTON Y

Te tuer... lui le tuer... toi mourir, moi te perdre... c'est impossible... Tu ne crains donc pas la mort, toi?

ADÈLE

Oh! non... elle réunit...

ANTONY

Elle sépare... penses-tu que je croie à tes rêves, moi... etque sur eux j'aille risquer ce qu'ilme reste de vie et de bonheur ?. . . Tu veux mourir ? eh bien ! écoute, moi aussi je le veux... mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu... et je ne veux pas que tu meures seule... je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés ! béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout!... Un seul lien m'attachait à ce monde... il se brise... et moi aussi je veux mourir., mais avec toi ; je veux que les derniers battements de nos cœurs se répondent... que nos derniers soupirs se

confondent... Comprends-tu?... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que

ACTE V, SCÈNE III. loi

toute notre vie... Puis, qui sait? par pitié peut-être jettera-t-oii nos corps dans le même tombeau.

ADÈLE

Oh oui! cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras.... Oh! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi... Mais, comprends-tu, Antony?... cette mémoire, elle restera vivante aux cœurs de tous ceux qui nous ont connus... on demandera compte à ma fille ce ma vie et de ma mort... On lui dira : Ta mère... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang... enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri! et toi , toi... tu portes le nom de ta mère... On lui dira : elle a cru fuir la honte en

mourant et elle est morte dans les bras de

l'homme à qui elle devait sa honte ; et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira : Regarde... les voilà !

ANTONY

Oh ! nous sommes donc maudits ! ni vivre ni mourir enfin !

ADÈLE

Oui... oui, je dois mourir seule... tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... tu ne peux plus qu'une chose pour moi...

va-t'en, au nom du ciel, va-t'en !

AMONY.

M'en aller... le quitter... quand il va venir, lui... T'avoir reprise et te reperdre... enfer!... et s'il ne te tuait pas?... s'il te pardonnait?... Avoir commis

pour te posséder... rapt, violence et adultère, et pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime... perdre mon âme pour si peu, Satan en rirait; tu es folle... non... non, tu es à moi comme l'homme est au malheur... — {La prenant dans ses bras.) Il faut que tu vives pour moi. ..je t'emporte... malheur à qui m'arrête ! . . .

Oh! oh!

ANTOIVY.

Cris et pleurs... qu'importe?...

ADÈLE

Ma fille ! ma fille !

AMONT

C'est un enfant... demain elle rira.

(Ils sont prêts à sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.) ADÈLE , s'échappant des bras d'Antony.

Ah! c'est lui... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! pardon , pardon !

AiNTosY, la quittant.

Allons , tout est fini !

ADÈLE

On monte l'escalier.... on sonne.... C'est lui.... fuis ! fuis !

ANTOIVY, fermant la porte.

Eh ! je ne veux pas fuir, moi... Écoute... tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort.

ADÈLE

Non, non... Oh! tue-moi, par pitié!

ACTE V, SCESE HI

ANTONY

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de la nile?

Je la demanderais à genoux.

CNE VOIX , au dehors.

Ouvrez... ouvrez... Enfoncez celte porte...

ANTONY

Et à ton dernier soupir lu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE

Je le bénirais... mais hâte-toi... cette porte...

ANTONY

Ne crains rien... la mort sera ici avant lui... Mais songes-y, la mort !

ADÈLE

Je la demande, je la veux, je l'implore. — (^96 jetant dans ses bras.) Je viens la chercher. ANTONY lui donne un baiser.

Eh bien ! meurs !

(H la poignarde.)

ADÈLE, tombant dans un fauteuil.

Ah!...

{Au même moment la porte du fond s'enfonce ; le

colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.)

ALEXANDRE DUMAS

REPRESENTE POUR LA PREMIERE FOIS, SDR LE THEATRE DE LA RENAISSANCE, LE MERCREDI 10 AVRIL 1839.

jBruxelleô.

MELINE, CANS ET COMPAGNIl

31 iltabamc 3. f.

Le maître a sur l'esclave une puissance enlière; A l'Océan ému le maître dit : « Assez! » Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière, Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde : o Que la moisson sur vous étende son tapis! » Et la moisson bientôt montre sa tète blonde, Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde, Quelques bluets perdus dans un monde d'épis. i.'alchîmiste. 1

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla; t' Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie : Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie : « Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà!

Alexandre DrsiAS.

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, FRAINCESCA.

Fasio monte du laboratoire, et va à un tiroir, où il prend une sébille pleine de lingots d'or, puis s'apprête à redescendre dans le laboratoire; au moment où il va mettre le pied sur la première marche, Francesca, qui était étendue dans un fauteuil, se lève et l'appelle.

FRANCESCA

Fasio !

FASIO.

Francesca!...

(Allant à elle.)

Que fais-tu là? tii pleures!

10 l'alchimiste.

Pourquoi sitôt levée, à peine esl-il six heures! C'est méiiaser bienlnal ce trésor de beauté Que tu reçus du ciel pour ma félicité, Et dont je suis jaloux comme d'une merveille, Que de veiller ainsi, parce que moi, je veille.

rRA>CESCA.

Méchant ! oses-tu bien me reprocher à moi De ne pouvoir dormir, quand lu ne dors pas, toi. Oses-(u bien parler de ma beauté perdue Quand, brûlé chaque nuit d'une veille assidue, Courbé sur le fourneau qui te promet de l'or, Tu risques ta santé, bien plus riche trésor Que ce fragile éclat qu'à perdre est condamnée, La fleur en un malin, la femme en une année. Hier, mon bien-aimé. ne m'avais-tu pas dit Que, donnant quelque trêve à ce travail maudit. Tu te reposerais de minuit à l'aurore : L'autre jour comme hier, lu l'avais dit encore, Ce soir pour m'apaiser, tu me le rediras, Et ce soir, comme hier, méchant, tu mentiras.

FASIO.

Francesca, maintenant, la chose est bien certaine, Je touche presque au but : le prix de tant de peine îSe saurait m'échapper; oui, quelques jours encor Et le semeur de plomb fera sa moisson

d'or ! Qu'un autre aille, cherchant la liqueur qu'il envie. Dont chaque larme ajoute une année à la vie, De l'immortalité je suis mal désireux; Je veux vivre mes jours, mais je veux vivre heureux! Or, le bonheur, vois-tu, femme, c'est la richesse, Le bonheur, c'est pour toi le rang d'une duchesse, Des pages, des valets!... Le bonheur, c'est pour moi L'or qui nous met au front la couronne d'un roi!

ACTE I, SCE>E I

Riche une fois, alors plus de veille nocturne Qui tout un lendemain me rende taciturne. Alors, à mon travail je pourrai dire adieu. Car j'aurai découvert un des secrets de Dieu !

FRANCESCA

Oh ! j'ai peur, Fasio, l'amour est mon excuse.

Que d'un rêve insensé le charme ne t'abuse.

Que ce bien chimérique après lequel tu cours

Au contraire n'épuise, et dans des temps bien courts,

Cet or que le creuset, de sa gueule enflammée.

Engloutit en lingots et rejette en fumée,

FASIO.

Ne crains rien, Francesca, non, je réussirai!

Car, Nicolas Flamel, mon maître vénéré.

Voilà cent ans passés, dans le livre hermétique

A déchiffré pour moi le mot cabalistique.

Eh bien ! l'heureux Flamel, au nom partout cité

N'était qu'un écrivain en l'université,

Dont la main mercenaire, habile à la peinture,

Dans la souple arabesque encadrait l'écriture.

Et qui, si dans la lutte il n'eût vaincu le sort,

Né dans la pauvreté, pauvrement serait mort :

Mais non. Dieu mit en lui la sublime élinceHe,

Et l'homme enfin connut la cause universelle;

Si bien qu'au moment même où le monde trompé.

De vulgaires travaux le croyait occupé.

Enfoncé dans sa nuit comme un plongeur sous l'onde,

Il voyait germer l'or dans la flamme féconde!

Et, sans jamais tarir son éternel filon.

Combinant le mercure et le soufre et le plomb.

Le mineur obstiné, chaque nuit, ô merveille.

Renouvelait vingt fois son œuvre sans pareille.

Tant que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses valets En fouillant sa maison, ou plutôt son palais, Trouvèrent assez d'or, si tu te le rappelles. Pour bâtir un hospice et fonder trois chapelles !

ÏRANCESCA.

Mais si. quand tu l'auras, de ton or ébloui,

Comme notre voisin, il est riche aussi, lui,

Le vieux don Grimaldi... riche outre la mesure,

Mais son secret à lui, c'est le prêt et l'usure !

Il a comme Flamel, des maisons, des villa

A n'en savoir le nombre, et plus encore, il a

Tant de vaisseaux chargés, des deux mers creusant l'on-

Ou'ils font tie leur écume une ceinture au monde! [de.

Eh bien! à quoi lui sert ce splendide trésor?

Sa figure jaunit à réfléchir cet or

Que pour son héritier, dans quelque cave basse,

Solitaire et craintif, sac sur sac il entasse.

Parmi tous ses palais et toutes ses maisons,

Il a choisi pour lui , tu connais ses raisons,

Non la nôtre, la nôtre est par trop somptueuse,

Mais celle qui la suit, pauvre maison honteuse,

Qui nuit et jour fermée aux regards des vivants,

Ne laisse pénétrer que la pluie et les vents.

Oui vont, pour le glacer, chercher son maître avide

Près du foyer sans flamme, ou dans un lit humide.

Oh! si quand tu seras, dis-moi, riche à ton tour.

L'avarice amaigrie, ami, venait un jour

Chasser de notre porte aux malheureux connue

La pauvreté que Dieu nous montre à demi nue.

Pour que nous couvrions, à la face des cieux.

Ses habits déchirés d'un manteau précieux.

Alors, mon Fasio. cet or, cet or infâme,

Comme il perdit la sienne, aurait perdu notre âme.

ACTE 1, SCÈÎVE I

Restons pauvres plutôt, et songeons que Jésus Parmi les indigents a choisi ses élus !

FASIO.

Oh! ne demeure pas sur ce point abusée.

Que Dieu fasse pleuvoir la céleste rosée ,

Et dans le champ ouvert ù mes ardents désirs,

Chaque jour fleuriront quelques nouveaux plaisirs.

Demande seulement au ciel qu'il nous envoie

La force de porter une si grande joie !

FRANCESCA

Mon Fasio, pardonne à mes doutes chagrins,

Jusques à ces plaisirs, que veux-tu ? je les crains.

Tu sais, tout séparés que nous sommes du monde,

Quelle est ma jalousie inquiète et profonde!

Oh ! que je serais donc plus malheureuse encor

Si tout autour de toi, séduites par ton or.

Je voyais se presser, oh! pensée importune!

Ces femmes dont l'amour!... il en est surtout une!...

Celle-là, Fasio, tu ne le nîras pas,

Je t'ai plus d'une fois rencontré sur ses pas,

La suivant du regard , la saluant du geste.

Oh ! cette femme un jour me doit être funeste.

FASIO, souriant.

Et quel est ce démon que Dieu prédestina?

FRANCESCA

Oh! que tu le sais bien; c'est la Maddelena!... Au reste, d'elle à moi je sens la diiférence. C'est la plus belle fleur du printemps de Florence!... Tu l'aimes!...

FASIO.

Francesca, pourquoi veux-tu que. moi...

On aime, voilà tout, on ne sait pas pourquoi ;

On aime sans raison, sans espoir!... On oublie La fortune, le rang!... L'amour, c'est la folie!... Oli ! ne l'aime jamais, Fasio!

*^ FASIO.

Calme-toi, J'ai souvent admiré cette femme.

FRA?iCESCA.

Ah!... tu voi!...

FASIO.

Mais comme l'on admire, en longeant un portique Dans un jardin ducal, une statue antique. Une vierge d'amour peinte par Raphaël, Ou, pendant la nuit pure, une étoile du ciel.

FllANCESCA.

Eh bien!... prends en pitié mon fol amour d'épouse; Vierge, étoile ou statue... hélas! j'en suis jalouse, .lalouse; car vois-tu, vierge elle peut aimer, Étoile, choir du ciel, et marbre, s'animer!... Oh ! prends pitié de moi, Fasio! ...

FASIO.

Sur mon âme ïu deviens folle ; {Riant.)

Et moi, n'ai-je pas vu, madame.

Comme si vous tramiez quelque crime d'État, De quels regards vous suit monsieur le podestat. Ne l'ai-je pas trouvé vingt fois en tête à tête, Ici même avec vous? prétextant quelque emplette. Eh bien! suis-je jaloux? loin de là; monseigneur Toutes les fois qu'il vient me fait beaucoup d'honneur,

FRAKCESCA.

i>ue tu sais bien , railleur à l'esprit sans scrupule, Oue de ta part, h toi , la crainte est ridicule :

ACTE I, SCÈNE I. la

Lorsque la femme éprouve un sentiment vainqueur,

Elle aime, elle!... avec tous les délires du cœur;

Celui qui de son sein souffle la flamme ardente.

Ce n'est plus un enfant de la terre...; imprudente,

Elle en fait un héros, un ange, un immortel,

Et l'adore à genoux comme un Dieu sur l'autel!...

Mais vous, qui, pour tromper, avez reçu deux âmes,

Salamandres d'amour qui vivez dans les flammes,

Et dont le cœur, du feu dont il est animé

Brûlant incessamment, n'est jamais consumé;

Oh! comment voulez-vous que nous, femmes chétives,

Pliant au moindre choc comme un roseau des rives,

Lorsque passe sur lui le souffle souverain ,

Nous luttions avec vous, hommes au cœur d'airain !

Il faut donc, me traitant comme on traite une femme,

Avoir pitié de moi.

C'est convenu, madame.

Qu'on soit pauvre à jamais, ou riche quelque jour. On n'aura de regards que pour vous, mon amour. Au revoir...

{Il r embrasse.) FRANCESCA, le reconduisant jusqu'à l'escalier.

A bientôt...

{Fasio descend, Francesca le suit des yeux.)

SCÈNE II

FKANCESCA, puis LE PODESTAT.

FRAIVCESCA , SeUlS.

Ah! je suis plus à l'aise!

J'ai dit à Fasio la crainte qui me pèse ! 11 l'a mal combattue 5 il me semble qu'il n'a Pas dit qu'il n'aimait point cette Maddelenal... Oh! que la jalousie est dure conseillère.

LE PODESTAT, entrant.

Salut à Francesca, la belle joaillière!

rRANCESCA, tressaillant.

Ah!...

{Se remettant.) Salut, monseigneur... Quel nocturne attentat Fait sortir si matin monsieur le podestat?

LE PODESTAT

Devinez!...

Moi?...

LE PODESTAT

Sans doute.

FRANCESCA

Oh ! j'en suis incapable x

Si vous ne m'aidez... .|

LE PODESTAT. i

Ei

Soit! je cherche un grand coupable... „«

Cf

FRANCESCA. É

Vraiment! et qu'a-t-il fait? il

I.E PODESTAT

11 m'a ravi mon bien, Un objet, sans lequel le monde ne m'est rien ! Et que, dans le souci jaloux qui m'importune, Je voudrais racheter de touCe ma fortune.

FRAINCESCA.

Le croyez-vous ici ?

LE PODESTAT

Sans doute, il est chez vous.

Car cet homme...

FRANCESCA

Cet homme !

LE PODESTAT

Eh bien! c'est votre époux.

FRANCESCA, foismit la révérence.

On n'est i)as plus que vous riche de courtoisie, Monseigneur!...

LE PODESTAT

Non, sur Dieu ! c'est une frénésie; Je n'y puis plus tenir... je vous aime, d'honneur!..,

FRANCESCA, passant dans le comptoir.

Vous n'avez pas encor vu , je crois , monseigneur. Cette aiguière d'argent d'une forme nouvelle?

LE PODESTAT

Elle est de Fasio?

FRANCESCA

Son bon goût s'y révèle.

N'est-ce pas? le travail en est fait au marteau Et d'après un dessin d'Andréa del' Sarto. C'est un riche présent, et digne d'un roi mage.

LE PODESTAT

Oui ; mais ce qui m'y plaît surtout , c'est votre image , Qu'on y voit rétléchie, ainsi qu'en un miroir.

18 l'alchimiste.

FRA>cEsc\. reposant l'aiguière et prenant une coupe.

Prenons donc cette coupe où l'on ne peut se voir, Et rien ne distraira l'amateur de l'artiste : Elle est faite, voyez, d'une seule améthyste.

LE PODESTAT

Vraiment?

fra:vcesca.

Montée en perle, en rubis, en saphir.

Les rubis sont d'.-Vrcot, et les perles d'Ophir.

LE podestat.

Son prix?

FRA?iCESCA.

Deux cents ducats.

(En ce moment, la Madclelena entre, suivie du comte Lélio; Francesca laisse tomber la coupe, qui se brise.)

LE PODESTAT

Que faites-vous?

FRA5CESCA, chancelant.

C'est elle !

Oh! je me sens mourir...

SCÈNE III

Les mêmes, LA MADDELENA, LÉLIO, FASIO.

N'avez-vous point, ma belle, Quelque bijou nouveau?...

FRANCESCA

Non, madame.

LA MADDELENA.

Très-bien !

Nos joailliers vraiment ne sont plus bons à rien. Voilà trois jours entiers que nous courons ensemble Sans trouver un joyau de bon goût.

LÉLIO

Que vous semble, Chère Maddelena, de ces croix ?

FRANCESCA

En bijoux Tommasello, madame, est plus riche que nous : Nous , nous vendons surtout des objets plus vulgaires, Des vases, des hanaps, des coupes, des aiguières. Nous sommes ciseleurs bien plus que joailliers.

LA 3IADDELENA.

N'importe, montrez-moi ces croix et ces colliers.

FRANCESCA

Je crois presque inutile...

LA MADDELENA.

Ah! vous êtes étrange!...

C'est à moi déjuger...

20 ^ LALCUI3IISÏE.

LE PODESTAT, s'approcfiant de la Maddelenn et lui baisant la main.

Dieu garde sou bel ange !

LA MADDELENA.

Eh! c'est vous, podestat, que faites-vous ici? LE PODESTAT, montrant Fiancesca.

Je viens pour marchander le bijou que voici :

LA MADDELENA.

Cette femme... ah! vraiment, je n'y prenais pas garde ; Elle n'est pas trop mal, alors qu'on la regarde Avec attention... Cependant, podestat, Je le dis franchement, pour un seigneur d'État Cet amour est vulgaire et sent la bourgeoisie.

{Elle retourne avx bijoux.) LÉLio, allant au Podestat.

Pardieu, cher podestat, de votre courtoisie J'attends un grand service.

LE PODESTAT

Eh! comte Lélio, Parlez! je suis tout vôtre, en honneur!

LÉLIO

Per Dio !

Onn'est pas plus charmant, monseigneur,quevousn'èles! Parmi toutes ces lois que tous les jours vous faites. Rendez donc quelque jour une certaine loi Qui manque à notre code, et, pour ma part à moi, Que je compte appliquer dès qu'elle sera née : Loi qui force tout oncle à faire chaque anuée, Sous peine du gibet, de la roue ou du feu, Trente raille ducats de rente à son neveu.

LE PODESTAT

Notre vieux Grimaldi tient donc toujours fermée .\ux mains comme aux regards sa caisse bien-aimée?

ACTE I. SCÈSE III

LÉIIO.

Toujours !

LE PODESTAT

Hélas ! hélas! eL quatre fois hélas!

Tout oncle est fait ainsi...

LÉLIO

Oui, mais moi, je suis las De voir, en une cave obscure et solitaire. Semer ainsi tant d'or qui ne sort pas de terre!

LE PODESTAT

Bah!... vous retrouverez tout cet or quelque jour.

LÉLIO

C'est cela, quand j'aurai cinquante ans à mon tour; C'est trop lard...

(Fasio paraît au haut de l'escalier.)

LA MADDELENA.

Maintenant, montrez-moi, je vous prie.

Autre chose.

FRANCESCA

C'est tout.

FASIO.

Tu te trompes, chérie...

FRAIVCESCA.

FASio, à la Maddelena.

Nous avons encor quelques bijoux Dont la matière ou l'œuvre est plus digne de vous, •le vais vous les chercher.

LA MADDELENA.

Allez!...

FRANCESCA, tombant sur un fauteuil.

Sainte Madone, Prenez pitié de moi, la force m'abandonne.

22 l'alchimiste.

LE pouESTAT, la regardant.

Ah ! nous sommes jalouse, à ce qu'il me paraît... On peut tirer un jour parti de ce secret Que nous dit le regard, au défaut de la bouche; C'est bien!...

(J Lélio.)

Adieu, cher comte.

[A Maddelena.) Adieu, belle farouche.

(// s'éloigne, rencontre Fasio an fond de la scène

et l'arrête.) Et toi, mon alchimiste aux souhaits enhardis, Garde-loi d'oublier que jusqu'en paradis, Pourvu qu'aux feux du jour sa peau puisse reluire. Tout serpent atteindra l'Eve qu'il veut

séduire, Surtout pour l'éblouir s'il sait montrer encor Des yeux de diamant et des écailles d'or.

(// sort.)

SCÈNE IV

LA MADDËLENA, FRANCESCA, LÉLIO, FASIO.

lA MADDELENA.

Eh bien!... nous attendons...

LÉLIO

Vile, dépêchons, maître...

FASIO.

Voici quelques bijoux assez beaux pour paraître Dans les salons du duc Francesco Medici, Lorsqu'il donne une fête en son palais Pizzi. Choisissez...

FRANCESCA

o mon Dieu ! que je souffre !

LA SIADDELENA.

Cher comte.

Que me conseillez-vous? Dites.

LÉLIO, lui montrant un collier de perles.

Vraiment, j'ai honte D'être, en un pareil cas, si mauvais conseiller; Cependant je prendrais, madame, ce collier.

LA MADDELENA, à Fusio.

Venez me l'essayer.

FRANCESCA, à purL

Oh! comme sa main tremble!

FASIO.

Le voici.

Maintenant, voyons, que vous en semble;'

24 l'alchimiste.

FASIO.

Que monsieur vous donnait des avis imprudenls : A votre cou la perle est trop près de vos dents.

LA MADDELETÎA.

11 a raison ; tenez, Lélio, je préfère Ce bandeau de rubis.

(Le regardant.) Comment se peut-il faire Qu'on travaille ainsi l'or? Voyez, c'est ravissant. (Elle le donne à Fasio , et s'assied pour qu'il le lui attache sur la tête.)

FRANCESCA

Oh! je sens vers mon cœur refluer tout mon sang.

LA MADDELEXA, à FaSiO.

Écartez mes cheveux; c'est cela.

FASio, regardant l'effet du bandeau.

Sur mon âme.

Cette fois c'était vous qui vous trompiez, madame : Ces rubis, pour garder leurs reflets précieux, Madame, à votre front sont trop près de vos yeux.

LA MADDELENA.

Puisqu'il en est ainsi, choisissez-moi vous-même Quelque chose de bien.

FASIO.

Prenez ce diadème. Parmi des cheveux noirs le diamant reluit Comme la lucciole illuminant la nuit :

Il me fut commandé pour la reine de France, Que daigne l'accepter la reine de Florence!

LA MADDELENA.

Mais envers nos voisins vous êtes déloyal.

FASIO.

Il devait couronner, madame, un front royal ■•

ACTE I, SCÈNE IV

11 est juste qu'ici cède à votre puissance Celle-là qui n'était reine que par naissance, Ainsi que dans ses vers jusqu'à nous parvenus Homère fait céder Junon devant Vénus.

LA MADDELENA, « LéUo.

Comte, chercliez-moi donc, en notre seigneurie, Plus de gentil parler et de galanterie.

{A Fasio.) On doit payer fort cher, maître, vos diamants, Si vous donnez pour rien de pareils compliments. Ce bandetiu me convient, et plus je le regarde. Plus j'en suis amoureuse : ainsi donc je le garde. Passez à mon palais, on vous paîra.

{A Lélio.) Venez.

LÉLio, donnant une bourse à Fasio.

N'en faites rien, mon cher.

(A Fasio, qui la repousse.)

Mais prenez donc.

(// la jette sur une chaise.)

Tenez.

LA MADDELE5A.

Venez-vous ?

LÉLIO

Me voici !

(Us sortent ensemble; Fasio les reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V

FASIO, FRANCESCA.

fKxyctsck, joignant les mains.

Vierge prédestinée, Ai-je bu mon calice et suis-je pardonnée?

FASIO, retenant.

Qu'as-tu donc, Francesca?

FRANCESCA

Rien... j'ai que j'espérais Qu'enfin j'allais mourir, tellement je souffrais!

FASIO.

Enfant, faut-il cent fois que je te le redise?

Je vends mes compliments avec ma marchandise.

FRAKCESCA.

Oh ! je voudrais te croire, oui. . .

{Apercevant une épaisse fumée gui sort par l'escalier du laboratoire.)

Qu'est-ce là, mon Dieu?

Quoi donc?

FRANCESCA

Cette fumée...

FASlO,

Ah! j'ai mis sur le feu, Dans un vase d'airain, du plomb et du mercure... Le soufre qui devait compléter la mixture Sans doute était placé trop proche du foyer : ia flamme l'aura joint... Cesse de l'effrayer!...

ACTE I, SCÈ^E V

Ce n'est que maintenant que je me le rappelle... (Fasio descend dans le laboratoire.) FRANCESCA, seule.

Il avait oublié jusqu'à son or pour elle!... Seigneur, vous qui guidez vers de plus doux climats L'oiseau qui ne pourrait supporter nos frimas ; Vous qui des aquilons adoucissez l'haleine, En faveur de l'agneau dépouillé de sa laine; Vous qui pendant l'orage, en aide aux matelots, Sous la barque fragile aplanissez les Hots; Vous qui savez enfin ce que peut de torture Souffrir sans succomber votre humble créature; Contre moi, n'armez pas votre âme de rigueur, Et mesurez l'épreuve à la force. Seigneur!

FASIO, ressortant.

Francesca, tout va bien, et, si rien ne varie, Par l'intercession de la vierge Marie, Demain, jour de la lune et vingt et un du mois, En qui le nombre sept est accompli trois fois, Dans le vase d'ai-

rain que rougit la fournaise A mon tour, comme Dieu, j'aurai fait ma Genèse.

FRANCESCA

Oh! Fasio, prends garde à la déception.

Non, demain je suis sûr de la projection.

Je ferai l'œuvre en blanc, d'abord, et puis... Silence !..

C'est le vieux Griraaldi, pas un mot !

28 l'aixhimiste.

SCÈNE VI

Les mêmes, DON GRIMALDI.

FASio, le saluant.

Excellence.

GRIMALDI

Ah ! c'est loi?

FASlO.

Monseigneur, d'où vous vient cet émoi;*

GRIMALDI

Ke l'en doutes-tu pas ?

FASIO.

Non, sur l'honneur...

GRIMALDI

Dis-moi!

(}uand cesseras-tu donc, pour le bien de ton âme. Alchimiste maudit, que Lucifer réclame.

De tenter chaque jour quelques nouveaux essais Qui font mourir de peur tes voisins?

Je ne sais Ce que vous voulez dire.

GRIMALDI

Et la fumée obscure, Qui sortait à l'instant comme une haleine impure, Par chaque soupirail de la maison; si bien Qu'on criait dans la rue : Au feu! ce n'était rien?

FRANCESCA

Monseigneur?

ACTE I, SCÈNE VI

GRTMALDr.

C'est ;i lui que je parle, madame :

Vous êtes une digne et respectable femme. Vous, quoiqu'à vos habits on puisse reprocher Un luxe un peu trop grand, car le ve-

lours est cher! Aussi, vous le voyez, madame, moi, je porte Du drap.

FASIO.

Et du plus gros même.

GRIMALDI

Que vous importe, Monsieur le faiseur d'or?.. Je disais donc, cordieu ! Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.

FASIO.

Comment?

GRIMALDI

Je ne veux pas qu'une maison honnête, Que je reçus de Dieu pour abriter ma tête, Quelque beau jour sur moi s'écroule tout à coup, Quand le diable viendra pour te tordre le cou.

FASIO.

Mais je ne puis quitter l'œuvre de la science.

GRIMALDI

Ah! nous faisons encor quelque autre expérience? Tant mieux ! à la police, en ce cas-là, je cours !

FASIO.

Monseigneur... seulement, accordez-moi trois jours!

GRIMALDI

Pas une heure !

FASIO.

Impossible alors...

GRIMALDI

Dieu vous bénisse!

30 l'alchimiste.

francesca.

Mais où donc allez-vous?

GRI3IALDT.

Prévenir la justice Qu'avec tous vos essais et vos combustions Vous mettez le quartier en révolutions!

FASio, le retenant. Monseigneur, on se peut arranger, je suppose.

GRiMALDi, s'éloignant.

Jamais !

FASIO.

A prix d'argent...

GRIMALDI, revenant.

Ceci, c'est autre chose; Que voulez-vous de temps?

FASIO.

Ce que je veu.K? trois jours.

GRIMALDI

Trois jours?

FASIO.

Et je serai riche alors pour toujours !

GRIMALDI

Combien les paîras-tu ?

FASIO.

Quatre ducats par heure!

GRIMALDI, calculant.

Deux cent quatre-vingt-huit ducats pour qu'il demeure Trois jours de plus ici... ma foi! c'est bien payé.

FASIO.

Eh bien ! que dites-vous ?

(Depuis quelques instants, on voit sortir du laboratoire des lueurs de plus en plus vives.)

ACTE I, SCÈNE VI

GRIMALDI

Que je suis effrayé Du danger que je cours !

FASIO.

Je doublerai la somme.

GRIMALDI

Tenez, mon cher, au fond vous êtes un brave homme! Et je ne vous veux pas refuser... écoutez : Donnez six cents ducats, et pour trois jours restez!.... Mais après ces trois jours...

FASIO.

II suffit.

FRANCESCA

Juif infâme !

FASIO, à Francesca.

Compte six cents ducats.

FRANCESCA

Tu veux ?

FASIO.

Compte-les, femme.

FRANCESCA

Tout ce qui nous restait pour trois jours, Dieu puissant!

FASIO.

Je les eusse achetés, fût-ce au prix de mon sang !

FRANCESCA, lui donnant l'or. Tiens ! tiens !

FASIO, le remettant à Grîmaldi.

Voilà !

GRIÎIALDI.

Songez que je ne vous accorde Que trois jours... rien que trois...

(On entend dans le laboratoire une explosion terrible.)

A moi!...

VASIO.

Miséricorde .' Le vase s'est brisé par la force du feu !

GRiMALDi, s'élançant hors de la chambre. Mon trésor!...

f ASio, se précipitant dans le laboratoire, et repoussant Francesca qui veut l'y suivre.

Reste là.

FR.i:«CEsrA, tombant à genoux.

Protégez-nous, grand Dieu !

ACTE DEUXIEME

Le théâtre représente une salle basse et voûtée, dans laquelle sont rassemblés des draps de brocart, des tapisseries, des dressoirs avec de la vaisselle d'argent, de vieux tableaux, des armures,

etc. Une porte au fond, avec trois marches indiquant un escalier supérieur; une porte, à droite du spectateur, donnant dans un caveau.

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, seul, poussant une porte latérale, à droite, peinte comme le mur dans lequel elle est cachée. Il tient une torche à la main, et examine la serrure que le plâtre enlevé par l'explosion a découverte.

Oui, la commotion a retenti si forte Qu'elle a de mon côté démasqué cette porte. Sans doute qu'autrefois un seul maître creusa Ce souterrain qu'ensuite un autre divisa; Puis, un jour, supprimant cette commune entrée, Par un troisième enfin la porte fut murée.

ÔO l'alchimiste.

Et, de ce moment-là jusqu'à cette heure-ci, Resta pour tous les yeux masquée et close aiusi. Oh ! de quelles terreurs il eût été la proie, Si notre vieux voisin eût connu cette voie, Et s'il eût su qu'un jour un coup inattendu Devait me révéler ce passage perdu!

Je suis pour une fois curieux, sur mou âme. D'entrer secrètement dans ce repaire infâme. Où, filtrant goutte à goutte et se changeant en or. Les pleurs de l'indigent font au riche un trésor; Où chaque objet divers accuse, en son langage, L'antre de l'usurier et du prêteur sur gage. Ici vient la noblesse, ainsi qu'en ses tombeaux. De sa splendeur éteinte enterrer les lambeaux. Voici

de vieux portraits et de nobles armures, Des instruments plaintifs dont les tristes murmures S'éveillent chaque fois que la porte en grinçant Donne passage au maître avare qui descend. Comme une ombre vouée à ces voûtes funèbres, Compter furtivement son or dans les ténèbres. .\u reste, pour la chose on a choisi le lieu; Le sanctuaire en tout est digne de son dieu ! C'est un cercle qui mène à l'infernal empire, Et l'air qu'en haletant la poitrine y respire Semble cet air que Dante, au séjour des tourments. Trouva plein de sanglots et de gémissements. Pourquoi, dans certains lieux, les mauvaises pensées Viennent-elles au cœur se heurter plus pressées Qu'au voyageur perdu dans un sombre réduit Ne viennent se heurter les oiseaux de la nuit?

{Il écoute.) Pourquoi dans ces caveaux est-ce que je frissonne ? N'ai-je point entendu...? non, ce n'était personne;

ACTE II, SCÈNE I

Je m'étais trompé... rien... c'est bizarre ! Pourquoi Ai-je ainsi peur de tout ? c'est que j'ai peur de moi;

(// abaisse sa torche et éclaire une trappe.) C'est que, comme un mineur, j'ai sous les pieds la veine De cet or poursuivi d'une recherche vaine; C'est que, pour un remords à risquer, désormais Je n'ai qu'à me baisser et suis riche à jamais. Oh! je le disais bien, il est des lieux étranges Dont pourrait la vapeur ternir l'âme des auges. Rentrons vile.

{Écoîitant.)

Mais non, je ne me trompais pas; J'ai bien distinctement, cette fois, ouï des pas!

(// éteint sa torche contre terre.) Le laboureur sans doute à sa grange rapporte Sa moisson d'aujourd'hui.

(Tâtantlemur.)

Mais où donc est la porte?

11 me semble pourtant... oui... non... qu'elle était là. Grand Dieu! mais celle porte... 11 entre, le voilà! (// se cache derrière une tapisserie.)

L ALCHIMISTE

SCÈNE II

FASIO, caché, GRIMALDI.

GRiMALDi entre lentement , tire une lanterne de dessous son manteau, regarde du seuil de tous les côtés, puis il vient lentement jusqu'à la trappe, détache une clef de son cou, ouvre le couvercle, et éclaire les sacs que renferme la cachette avec sa lanterne.

Tout va bien. Cette cave est profonde et muette, Et je ne sais pourquoi toujours je m'inquiète. (Regardant son or, et y ajoutant un nouveau sac.) Oh! nul ne peut savoir ce tourment abhorré D'un corps qui vit ainsi de l'âme séparé. Que ne puis-je en ce lieu transporter ma demeure! Pour ne pas le quitter, mon or, d'un jour, d'une heure, D'un instant! Ce matin, quand cette fusion

Chez le sorcier maudit a fait explosion. Oui, j'ai cru que sonnait la minute fatale, Et je suis accouru plus tremblant et plus pâle Que si j'étais déjà trépassé. Rien encor Heureusement... c'est bien!

FASio, à part.

Que d'or! mon Dieu, que d'or!

SCÈNE III

F kSlO, caché, GRUlkLBl, fermant sa cachette,hÉllO, ouvrant doucement la porte du fond.

Commençons tout d'abord par fermer cette porte. Bon ! le chêne est épais et la serrure est forte.

FAsio, l'apercevant.

Que va-t-il se passer? j'ai le cœur plein d'effroi !

LÉLio, de la porte.

Ne vous dérangez pas, mou cher oncle ; c'est moi.

GRI51ALDI, se retournant avec effroi.

Malheureux ! malheureux! ici que viens-tu faire?

LÉLIO

Mon Dieu, n'ayez pas peur, je viens parler d'affaire !

GRIMALDI

Remontons alors !

LÉLio, le retenant.

Point!... Nous sommes bien ici!...

GRIMALDI

Que veux-tu donc alors? parle vite.

LÉLIO

Voici !

Mon oncle, vous avez été jeune peut-être?

GRIMALDI

Jamais! monsieur, jamais!

LÉLIO

Ah ! vous auriez pu l'être !

Pardon, si mon erreur vous a désobligé ;

AO l'alchimiste.

Mais je suis jeune, moi, c'est un mallieur que j'ai. Or, quoique l'ignorant par votre expérience , Mon oncle, vous savez, tout au moins par science. Que cet âge qu'il faut, las! que nous subissions! Est pour nous malheureux celui des passions! Donc en ces passions aux chances hasardeuses. J'ai choisi, par bonheur pour moi, les plus coûteuses! Les femmes et le jeu!... Si bien. Dieu soit loué, Que j'ai, depuis un mois, tant aimé, tant joué, Tant rencontré de cœurs et de tapis avides. Que de nos usuriers tous les coffres sont vides. Et qu'il faut bien enfin que je m'adresse à vous. Mon oncle, le plus riche et le plus dur de tous! Car vous êtes le

seul, voyez la préférence ! Qui ne m'ayez jamais rien prêté dans Florence! Exécutez-vous donc, mon oncle, noblement; Il faut que toute chose ait son commencement.

GRIMALDI

Malheureux! peux-tu bien me parler de la sorte?

LÉLIO

D'autant plus que vraiment la somme n'est pas forte ! Et que pour m'obliger en ce douloureux cas, Je vous en tiendrai quitte avec mille ducats.

GRIMALDI

Où veux-tu que je prenne une pareille somme?

LÉLIO

Tenez, mon oncle, au fond, vous êtes un brave homme

GRIMALDI

Jamais je n'eus tant d'or en mes mains, je te dis!

LÉLIO

Écoutez! je paierai les intérêts à dix!

GRIMALDI

Mais, hélas! je suis pauvre.

ACTE II, SCÈNE III

LÉLIO

A quinze, — à vingt, — à trente !

GRIMAIDI.

Mais tu n'entends donc pas! je te jure...

LÉLIO

A quarante!

Ah! c'est un taux légal.

GRIHALDI.

Non!

LÉLIO

Mon oncle!...

GRIDIALDI.

A quoi bon?

LÉLIO

Vous me refusez !

GRIMALDI

Oui.

LÉLIO

Vous ne voulez pas !

GRIMALDI

Non.

Je vous ai jusqu'ici parlé comme un jeune homme. Mais je vais maintenant, mon oncle, en gentilhomme , Vous parler sagement, avec calme et raison : Mon oncle, pour l'honneur de votre vieux blason, Que mon père a gardé pur de toutes ces taches Qu'aux leurs font de nos jours tant de vils et de lâches! Songez que me voilà pour dettes sur le point D'être arrêté ! Voyons, vous ne souffrirez point Que moi, votre neveu, moi, noble, enfin moi, comte, Faute de quelque argent, je souffre celte honte! Faites cela pour vous, si ce n'est pas pour moi. l'alchimiste.- 4

GRIMALDI

Mais la chose, en tout point, ne regarde que toi.

LÉLIO

Eh! oui, c'est sur moi seul que doit tomber la peine.

Mais le mépris, mon oncle!... Oh! par pudeur humaine!

Non!... soit : seulement hier, j'ai chez le duc, au jeu,

Engagé ma parole à défaut d'un enjeu.

Je dois cinq cents ducats : donnez-moi cette somme

Oue j'ai loyalement perdue en gentilhomme ,

Et mon honneur est sauf. Alors, comme ils pourront

De ma personne après mes juifs s'arrangeront.

GRIMALDI

Vous êtes fou !

Prenez pitié de ma folie !

Pour ces cinq cents ducats, voyez, je vous supplie, Mon oncle! que vous fait cette misère-là!

GRIMALDI

Pas un ! pas moitié d'un !...

LÉLIO

Ah ! c'est comme cela î Eh bien! pour rendre alors ma demande efficace, Je vais vous raconter un conte de Boccace !

GRIMALDI

Oh! je n'ai pas le temps de l'entendre! LÉLIO. le retenant.

Restez !

Et sans en perdre un mot, au contraire, écoutez!

GRIMALDI

Quoi! tu veu.v par la force!... Ah! je ne puis le croire

LÉLIO, d'une voix ferme.

Je veux, je vous l'ai dit, vous conter une liisloire;

ACTE II, SCÈNE IM

L'histoire d'un oiicle et d'un neveu... Voilà tout ! Mais vous l'écouterez de l'un à l'autre bout!

GRIMALDI

Où veut-il en venir?

F.vsio, caché.

Quelle chose s'apprête?

lÉUO.

La scène est en Espagne. Une famille honnête Demeurait à Séville; elle se composait D'une mère et d'un iîls en bas âge : on disait Qu'un homme était encor de la même famille, Demeurant outre-mer, seul et sans fils ni fille... Qui, pour tout Dieu jamais n'ayant connu que l'or, Par le prêt et l'usure engraissait un trésor : Or, il advint un jour que des fièvres mortelles Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes j La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu , A l'âge de trente ans fut appelée à Dieu, Et laissa, pour descendre en un sépulcre avide, Son enfant au berceau près de sa couche vide! Hélas! le pauvre enfant, si petit qu'il était. Avait déjà compris que sa mère emportait Le bonheur avec elle, et, dans sa peine amère. Sans cesse, en bégayant, redemandait sa mère. Sa mère qu'à cette heure il se rappelle encor Comme un ange entrevu dans un nuage d'or!... Il suivait donc déjà la douloureuse voie, Lorsqu'un jour, s'abattant comme un oiseau de proie. L'oncle arriva soudain, et, sans être attendu. Terres, meubles , maisons , tout fut bientôt vendu... Puis le vau-

tour reprit sa course vers son aire. Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre!... Cependant de retour, l'avare ne dit pas

Qu'il avait à l'enfant deux cent mille ducats ;

De sorte que l'enfant grandit et devint homme

Sans qu'il lui fût jamais parlé de cette somme.

Pourtant, comme on savait qu'il devait, quelque jour,

A la mort de son oncle, être riche à son tour,

L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices;

Si bien que ses défauts bientôt se firent vices ;

Car aucun n'était là qui le prît par la main

Pour remettre ses pas en un meilleur chemin!

Enfin , le sort voulut , soit propice ou contraire,

Que se tarît un jour celte veine usuraire;

De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,

Le neveu tout à coup se trouva sans argent.

Ce fut dans ce temps-là qu'il apprit de Séville

Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile.

Et que ses premiers jours aux splendides rayons

Etaient des souvenirs et non des visions!

Alors il résolut de tenter l'aventure :

11 savait que son oncle en une cave obscure

Entassait tout cet or qu'il tirait à la fois

Du peuple, des marchands, des nobles et des rois.

Car il prêtait à tous , étendant son système

Du fer de la charrue à l'or du diadème!

Donc il ne perdit plus ce cher oncle des yeux!

Et bientôt il le vit, marchant silencieux.

Écoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre

Un indiscret écho , sous une voûte sombre

Disparaître, fermant, au bout d'un corridor,

Une porte de fer, celle de son trésor!

Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,

Et trois jours il trouva la porte refermée

Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui !

Bref! il désespérait presque, lorsque aujourd'hui.

ACTE II, SCÈNE llf

Soit oubli, soit terreur, quelle que soit la cause , Enfin, il a trouvé cette porte mal close...

GRiMALDi, faisant un mouvement.

Imprudent que je suis!...

LÉLio, l'arrêtant.

Nous touchons à la fin !

Un peu de patience!...

FASio , caché.

Ah ! je comprends enfin !

LÉLIO

Il ferma celte porte, et dans la nuit profonde Descendit lentement en cherchant la seconde, La trouva; puis, songeant qu'en ces occasions On ne prenait jamais trop de précautions, Il fit de celle-ci comme de la première : Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière De sa lanterne sourde, à même d'un trésor. Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or! Ils étaient seuls, aucun n'était là pour entendre. Et sans rien demander, le plus fort pouvait prendre. Eh bien! cet homme altier, comme un roseau plia. Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia... Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible. Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible... Alors , se relevant comme un serpent roulé Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé, Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte, Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte : xMon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut; Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il faut, Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère , C'est l'héritage entier que me laissa ma mère î

GRTMALBt.

Ta mère n'avait rien !

LÉLIO

Mon oncle, sans remords, Songez-y!... vous mentez à la face des morts.

GRiMALDi, reculant.

Par quel serment, quel saint, quel Dieu, te jurerai-je?

LÉLio, marchant à lui.

Mensonge, je te dis !... mensonge et sacrilège , Vieillard! Rends-moi cet or auquel tu sais mes droits!

GRIMALDI

Jamais!...

LÉLIO

Vieillard!...

GRIMALDI

Jamais! plutôt mourir cent fois!

LÉLIO

Mon Dieu!... Retenez-nous sur le bord de l'abîme ! Mon bien?...

GRIMALDI, cherchant à fuir. Jamais ! jamais !

LÉLIO

Ah! je ferai le crime!

Une dernière fois, mon I)ien?... ou ce poignard...

GRIMALDI, da7is le caveau voisin.

A l'aide ! ah ! j'y consens !

LÉLIO

Maintenant, c'est trop lard.

GRIMALDI. e.vpirant.

Ah!

ACTE II, SCÈNE III

FASio, cherchant une épée pour le secourir. Quelque arme!...

(S'élançant vers le caveau; puis, n'entendant pltis rien, il s'arrête tout à coup.) Il est mort!...

{Pause d'un instant, levant les bras et les yeux au ciel.)

Que Dieu juge leur cause !

(Il s'enveloppe de son manteau et se cache derrière un pilier; après un instant, Lélio sort du caveau, en ferme la porte derrière lui, rentre en scène pâle et muet, chancelle, s'appuie un i nslaiit au pilier en face de celui où est caché Fasio, puis va lentement à la trappe, s'agenouille, met lu clef dans la serrure, mais, dans le

trouble où il est, lie peut parvenir à l'ouvrir. Pendant ce temps-là Fasio s'approche lentement, enveloppé de son manteau, s'arrête derrière Lélio, regarde ses tentatives inutiles; puis, au bout d'un instant, lui posant la main sur l'épaule, lui dit avec tranquillité :

Je vais vous montrer, moi, comment s'ouvre la chose!

Lélio se relève vivement, tirant du même mouvement son épée; Fasio laisse tomber son manteau et se montre, calme, froid et prêt à tout, appuyé sur la sienne.

LÉLIO

Ah! Fasio!...

FASIO.

Lui-même... oui, comte Lélio.

LÉLIO

Fasio!...

(Regardant autour de lui.) Mais, comment en ce lieu. Fasio ?

48 l'alchimiste.

FASio, montrant la porte du fond.

Vous êtes entré, vous, comte, par celle porte...

(Montrant la porte latérale.) Moi, par celle-ci,

LÉLIO

Donc , nous sommes deux ! n'imporle.

Il était, sur mon âme. assez riche pour deux! Et plutôt que risquer un combat hasardeux, Si tu m'en crois...

FASlO.

Eh bien !

LÉLIO

De ce trésor funeste Quand j'aurai pris ma part, lu garderas le reste.

Aotre part?

LÉLIO

Oui, ma pari!... ^"'as-lu pas entendu Que mon bien par cet homme avait été vendu Deux cent mille ducats, et que de cette somme Il me frustrait? Eh bien, je puis en gentilhomme Faire de mon poignard le glaive de la loi; Mais je ne vole pas même un voleur!

FASIO.

Ni moi !

LÉLIO

Ah !

FASIO.

Ma position diffère de la vôtre.

D'ailleurs, et l'on ne peut régler l'une sur l'autre. Cet homme comme à vous ne tenait pas mon bien. Et. ne m'ayant rien pris,

ne doit me rendre rien : Un hasard m'a conduit sous ces voûtes funèbres,

ACTE II, SCÈNE III

Où, malgré moi, j'ai vu, caché dans les ténèbres, Un spectacle terrible, et dont je n'oublirais Pas le moindre détail, quand même je vivrais Jusciu'au jour où, tirés ensemble de l'abîme, Paraîtront devant Dieu meurtrier et victime! Mais, comte, ce secret...

(Il frappe sa poitrine.) Est là, dans son tombeau.

Et j'ai soufflé dessus comme sur un flambeau.

Me le jurerais-tu?

FASIO.

Comte, je vous le jure!

Et que je sois damné si je deviens parjure. Maintenant, monseigneur, je me relire, adieu ; Je n'ai rien vu : la chose est entre vous et Dieu!

LÉLIO

Tu ne fais pas ici, mon maître, en homme sage, Crois-moi, retiens plutôt la fortune au passage; Comme je ne prendrai que ce qui m'était dû, Le trésor presque entier alors sera perdu ! Soit qu'il reste enterré dans cette cave sombre. Soit que, suivant les pas du meurtrier dans l'ombre, La justice, en ce point moins sé-

vère que toi, Hérite de la part dont je ne veux pas, moi, Et que, de mon plein gré, librement je te donne !

FASIO, faisant un mouvement pour se retirer. .Je vais prier le ciel, afin qu'il vous pardonne!

LÉLIO, le retenant.

Arrête, pauvre fou!... N'as-tu donc point assez De ta creuse alchimie aux secrets insensés?

{Ouvrant la trappe.) Regarde si jamais tes sciences étranges

ÎSO

t ALCHIMISTE.

De pareilles moissons ont enrichi tes granges ! Où donc est le creuset oîi germe un tel trésor?

FASIO.

Oh ! ne me tente pas, démon, avec ton or!

Mais, au lieu de cette âme incertaine et commune. Prends donc enfin un cœur grand comme ta fortune. Vois, elle t'offre plus que tu n'avais rêvé; Tu cherchais le grand œuvre, eh bien, tu l'as trouvé. Donc, que le ciel en paix, mon maître, te maintienne !

(// emporte le manteau plein d'or.) Adieu! voilà ma part!...

{Lui montrant ce gui reste.)

Et toi, voilà la tienne!

(Il sort.)

SCENE IV

FASio, suivant Lëlio.

Monseigneur! monseigneur! est-ce que vous parlez? Me laissant seul ici!... Restez, comte, restez! {On entend Lëlio qui referme la serrure en dehors; Fasio reste un instant incertain: puis, à son tour, il pousse les verroux en dedans.) Eh bien ! que votre vœu , monseigneur, s'accomplisse. Au lieu d'un confident, vous avez un complice. A moi cet or, à moi!...

FRANCESCA, dans le laboratoire, Fasio!

FASIO, tressaillant.

Qui va là ?

FRANCESCA , se rapprochant toujours.

Fasio! Fasio!

Ouvrant la porte.

FASIO, s'élançant vers elle.

Me voilà !

SCÈNE V

FASIO, FRA^'CESCA.

FRANCESCA

Qu'esl-il donc arrivé?

FASIO.

Francesca, sois heureuse!

FRANCESCA

Oh ! tu me dis cela d'une voix sombre el creuse !

FASIO.

C'est que je doute encor d'un bonheur trop nouveau !

FRANCESCA

Qu'est-ce que cette porte, et quel est ce caveau?

{Foulant rentrer.) Oh! Fasio, j'ai peur!

FASIO.

Ne crains rien, bien-aimée!

Cette porte... c'était une porte fermée Qui s'est rouverte à la commotion...

FRANCESCA

Oui, bien!

ÎMais ce caveau, dis-moi...

Francesca, ne crains rien ..

(// veut la conduire vers le trésor.)

FRANCESCA

Oh! je n'ose avancer!

FASIO, regardant autour de lui avec une crainte mal dissimulée.

As-tu peur des fantômes?

ACTE H, SCÈNE V

FRA^CESCA.

Ce caveau, ce caveau...

FASIO.

C'est le séjour des gnomes.

Et ces fils de la terre aux cœurs intéressés Apportent en ces lieux leurs richesses.,.

FRAÎÎCESCA.

Assez!

Par pitié, Fasio, pas de mots inutiles!

FASIO.

Eh bien! ici sans doute, en nos guerres civiles, Quelque proscrit cacha-, tout près de s'exiler, Le trésor qu'un hasard vient de me révéler !

FRANCESCA

Mais ce proscrit, dis-moi, ne peut-il reparaître?

FASlO.

Ne crains rien, Francesca, ce trésor est sans maître; Si bien que ce trésor...

FRANCESCA , cherchant.

Mais où donc est-il ?

FASio, s'éclairant avec la lanterne.

Voi!

FRANCESCA

Dieu!

FASIO.

Ce trésor !

FRACESCA.

Eh bien!

FASIO.

Francesca, c'est à moi!

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, au milieu de l'appartement, FASIO. debout à la porte.

FRAîvcESCA, s'adressunt à plusieurs valets.

Vous avez entendu?

{Les valets s'inclinent et sortent.)

La reine de la fêle A-l-elle tout réglé pour qu'elle soit parfaite?

FRANCESCA, allant à lui.

J'ai fait ce que j'ai pu pour conserver joyeux Tes yeux, vivant miroir où sans cesse mes yeux Cherchent les sentiments que ton cœur leur renvoie, Pour pleurer à tes pleurs ou sourire à ta joie !

S8 l'alcuimiste.

FASIO.

Eh bien! ma Franoesca, vous voyez qu'à présent La richesse n'est point un fardeau si pesant, Qu'on fait en peu de jours le noble apprentissage De laisser éciiapper un ordre à son passage, Que la pauvre maison cède au riche palais, Qu'on est pins promptement servi par vingt valets. Et que l'on peut porter une robe lamée Sans en être moins belle, et surtout moins aimée !

FRANCESCA

Oui, je vois tout cela, mon adoré seigneur;

Et pourtant j'ai gardé ma crainte au fond du cœur ;

Car je ne craignais pas cet or pour Tor lui-même.

Mais pour tous les malheurs dont je le vois l'emblème.

Oui, ce palais est beau, ces valets sont nombreux!

Oui, ces habits dorés couvrent un cœur heureux.

Cependant...

FASlO.

Eh bien, quoi?

Cependant... je soupire; 11 me semble toujours que contre nous conspire Cet ennemi de Dieu, dont le pouvoir fatal Embellit tout chemin qui mène vers le mal ; Les beaux jours sont restés dans la pauvre demeure! Tu me parlais d'amour, n'esl-ce pas, tout à l'heure? £h bien, ces mots charmants, ils m'ont paru moins doux, Parce qu'en les disant, ami, lu disais ; vous! Dans notre humble maison, à la tenture noire, .Jadis, lorsque, sortant de Ion laboratoire. Tu me voyais l'œil triste et le front abattu. Souviens l'en, Fasio, lu me disais : qu'as-lu?

ACTE III, SCÈNE I

FASIO.

Oui ; mais l'or, sous lequel tu crois que tout s'efface, Peut respecter le fond en changeant la surface : Il est une étiquette, aux riches de rigueur. Dont le pauvre s'exempte au profit du bonheur! Je le sais, et je sais encor que nul n'envie L'heureuse pauvreté qui peut voiler sa vie, Et n'a de ce bonheur qu'elle cache avec soin, Qu'elle pour confidente, et que Dieu pour témoin ; Mais je n'ignore pas que, dès que la fortune A tiré son élu de la foule commune.

On voit, autour de lui, comme des loups rôdants. Les envieux sourire en lui montrant les dents! L'avertissant tout bas que leur

meute assidue, Ainsi que font les loups d'une brebis perdue, Déchirerait soudain tout imprudent bonheur Qu'il laisserait sortir un instant de son cœur! Donc, à ces envieux dont la foule nous presse, Ne pouvant, Francesca, cacher notre richesse. Il faut, du moins, voiler notre bonheur d'époux; Comme des étrangers, nous dire en parlant : vous! 11 faut, pour qu'on nous croie ennuyés et maussades, Nous montrer l'un sans l'autre aux bals, aux prome- Aux deux bouts du palais avoir, séparément, [nades; Chacun notre service et notre appartement : Ainsi nous dérobons à ce souffle d'envie Qui poursuit les heureux, une part de la vie, Ofi nul œil indiscret jamais ne nous suivra, Et que comme l'Éden un ange gardera!

Puis, si malgré les soins que nous prenons d'avance. De l'horizon vers nous un nuage s'avance. Mon souffle et mes baisers bientôt écarteront L'ombre qu'il jetterait en passant sur ton front;

GO l'alchimiste.

Et j'aurai toujours soin que Forage s'enfuie. Sans que versent tes yeux une goutte de pluie.

FRAJfCESCA.

Oh ! que ta douce voix connaît bien, Faslo, Comme on endort mon cœur!

LE VALET, annonçant.

Le comte Lélio !

FASIO.

Allez; et dans ce lieu, si vous doutez encore. Revenez promptement sous les hahits de Laure; r.ar, toujours désireux, ainsi qu'au premier jour, rétrarque attend ici son beau laurier d'amour!

(A Lélio.) Salut, comte !

SCÈNE II

LÉLIO, FASIO.

lÉLio, à Francesca, qui se retire.

Salut! (Francesca sort; Lélio s'approche.)

Bonjour, mon noble orfèvre...

{fl regarde autour de lui.) Ah ! nous ne trempons pas le bout de notre lèvre, A ce qu'il nous paraît, dans la coupe du sort; Mais nous buvons à même!... et buvons à plein bord! Cela me fait plaisir, et je vous félicite; Car je ne vous fis pas plus tôt cette visite, Craignant tout le contraire! Il n'en est rien! tant mieux! J'aime les cœurs contents et les esprits joyeux!

FASIO.

Monseigneur !

LÉLIO

Oui, je sais, ainsi que tout Florence, Que l'alchimie enfin, comblant ton espérance, Du grand œuvre a pour toi retrouvé le trésor, Et qu'ainsi que Dieu fait les cailloux, lu fais l'or ! Eh bien, mon cher ami, c'est une bonne affaire... Fais de l'or ! Fasio, tu

n'en saurais trop faire! Tant aux flammes du jeu l'or fond vite ! et pareil A la neige fondante aux flammes du soleil !

FASIO.

Comte, pardonnez-moi; mais c'est vraiment folie, Si vous faites moitié de tout ce qu'on publie! Jl me revient de vous un récit effrayant:

02 l'AlCHnilSTE.

Et vous vivez, dit-on, comme un roi d'Orient :

C'est bien; mais, eussiez-vous le trésor moins précaire

Du prince de Bagdad ou du soudan du Caire,

En y puisant ainsi d'une prodigue main.

Vous en verriez le fond entre hier et demain !

Par le ciel, Fasio, tu parles en prophète! Mais qu'importe le temps que doit durer la fête, Si, comblant nos souhaits, de son cours radieux La splendeur inouïe émerveille nos yeux!... Mieux-vaut qu'être un feu pâle et qui n'a rien à craindre. Briller comme un soleil un seul jour, et s'éteindre; Et puis, d'ailleurs cet or répugne à ma vertu... Cet or vient de l'enfer, et me brûle!... entends-(u?

FASIO.

Oui, j'entends, comte.

LÉLIO

Eh bien ! il me faut des journées, Pleines de temps perdu, d'heures désordonnées; Des meules, des chevaux, des maîtresses, des bruits! Oui, voilà ce qu'il faut à mes jours !... Pour mes nuits. Elles veulent bien plus, tant elles marchent lentes : Que les fouette le jeu de ses verges brûlantes! Mais ce qu'il faut surtout à mes nuits, à mes jours. C'est la clarté du ciel, ou des flambeaux... toujours!... Car, si je demeurais un seul instant dans l'ombre. Il me semblerait voir, vers l'angle le plus sombre. Me montrant de son doigt une blessure au flanc. Un spectre se dresser dans son linceul sanglant! Tu vois que la raison pour moi serait folie; Donc mieux vaut être fou !... car étant fou... j'oublie !

FASlO.

Mais ne craignez-vous pas qu'il ne vienne un moment

ACTE ni, SCÈNE II. GÔ

OÙ chacun se demande, et cela justement.

En voyant Lélio mener si folle vie,

D'ofi lui vient tant d'argent qu'au duc il fait envie 1^

Puis, une fois lancé sur ce cliemin nouveau,

Qu'on ne s'arrête enfin qu'à ce fatal caveau

Où l'on retrouverait, montrant aussi sa plaie.

Le corps de celui-là dont l'ombre vous effraie?

LÉLIO

Fasio! tu pourrais peut-être avoir raison, Si'je n'allais plus vite encor que le soupçon. Parti du haut du mont où demeure la foule. Oh ! je ne descends plus sur sa pente, j'y roule! Or, avant qu'elle ait pu de moi se rapprocher. Je me serai brisé contre quelque rocher.

FASlO.

Comte, que dites-vous?

LÉLIO

Je dis que cette vie Ke mérite qu'on l'aime et surtout qu'on l'envie, Qu'autant que le plaisir d'une prodigue main Couvrira de ses fleurs les ronces du chemin : Or, les fleurs, du plaisir, c'est l'or qui les octroie : Plus d'or, plus de bonheur ! plus d'amour ! plus de joie! Un désert, où, tout nu, pour retarder sa fin. L'un lutte £^vec le froid, et l'autre avec la faim. Oh ! ce n'est pas ainsi, j'en jure sur mon âme. Poussé par la misère en quelque mare infâme, Après avoir vogué sous un soleil si beau. Qu'à moitié de son cours sombrera mon vaisseau; Oui, quand pour satisfaire à mon ardeur avide. De mon dernier ducat mon coffre sera vide, Mon voyage ici-bas sera clos et parfait : 1 Un coffre vide ! eh bien, c'est un cercueil tout fait!

64 i/alcuimiste.

Vous vous tuerez, comte ?

LÉtio, tranquillemenl.

Oui.

FASIO.

Vous êtes en délire.

LKLIO.

C'est comme j'ai l'honneur, mon cher, de le le dire! D'avance, seulement, je ne décide rien, Et je balance encor sur le choix du moyen. Mais, le jour arrivé, j'aurai trois portes prêtes : L'Arno, lîeuve au doux nom, chanté par les poètes, Qui, lorsqu'on le choisit pour éteindre un flambeau. Offre tout à la fois la mort et le tombeau ; Nos poisons, autrefois renfermés dans Florence, Mais dont les Médicis ont enrichi la France, Et qui sont si parfaits que, sans mal, sans effort, Celui qui les a pris meurt en croyant qu'il dort; Enfin de ces poignards dont la trempe est si fine Qu'on n'a qu'à les poser, je crois, sur sa poitrine, Puisqu'ils entrent tout seuls, et si profondément, Que la victime tombe et meurt en un moment.

FASIO.

Comment pareille idée est-elle à vous venue ?

LÉLIO

Oh! depuis bien longtemps c'est chose convenue!

Et je ne sais comment d'un nuage pareil

J'ai pu, même un instant, obscurcir ton soleil!

D'ailleurs j'étais ici venu pour autre chose :

Mon cher, c'est merveilleux , depuis qu'on te suppose

Possesseur du secret, hélas! trouvé par moi,

Vrai! c'est à qui fera connaissance avec toi!

Et, pas plus tard qu'hier, une femme charmante,

ACTE m, SCÈNE H. f

Que le même désir, il me paraît, tourmente, M'a dit : « Si je ne vais demain cliez Fasio, Je me brouille avec vous , monseigneur Lélio. » J'ai rempli mon message; accepte ou bien refuse, Je ne demande pas, mon cher, même une excuse, La dame étant l'objet d'un amour fort ancien, Auquel je ne tiens plus que par... ma foi, par rien.

FASIO.

Point. Amenez ici , comte, qui bon vous semble; En sommes-nous venus à nous gêner ensemble? Vous savez, seulement, pour plus de liberté, Que le masque est la loi dont nul n'est excepté. Maintenant amenez votre belle inconnue, Et quelle qu'elle soit, elle est la bienvenue.

{Paraissent au fond: Jldini, Spada et Rafaello.)

LÉHO.

Je te laisse jouir de toute ta grandeur.

FASlO.

Comment?

tÉLTO, lui montrant les trois jeunes gens. Rega'rde. Un fat, un poëte, un flatteur! C'est une cour, mon cher, et cour des plus parfaites. {Il sort.)

FASIO. ALDINI, SPADA, RAFAELLO

ALDI^îI.

Salut à Fasio. le noble roi des fêtes!

Alchimiste puissant dont l'art fait aujourd'hui

De l'or ainsi que Dieu . mais qui , plus grand que lui ,

Loin qu'au centre du monde, avare, il le dérobe,

Magnifique, l'étend sur la face du globe!

FASIO.

Excusez l'embarras que me cause , seigneur, Alors qu'il vient de vous, un tel excès d'honneur! A l'humble orfèvre encor ces mots semblent étranges. Je suis riche d'hier et peu fait aux louanges.

SPADA

Tu l'as dit, Fasio, voilà, riche d'hier;

Eh bien ! à ton habit cela se voit, mon cher.

Je ne suis point flatteur, moi qu'au contraire on flatle.

Mais que diable fais-tu d'une robe écarlate?

Voilà bientôt , mon cher, plus d'un siècle écoulé,

Que l'on n'en porte plus que pour être brûlé.

Tiens, veux-tu d'une mode élégante et nouvelle?

Elle vient de Venise ,

{Montrant son costume.) Et voici le modèle.

Je ne me soustrais pas à votre royauté, Sire; mais j'espérais que votre majesté -adoucirait ces lois qu'elle rend en tétrarqu"^ . En songeant que ma robe est celle de Pétrarque.

ACTE III, SCè'VE III

SPADA

Pitoyable raison ! mon cher, en général ,

Le poëie a le tort de s'habiller fort mal.

Cela, j'en aigrand'peur, tient aux gens qu'il fréquente.

(Lui montrant Rafaello.) Tiens , regarde plutôt, la preuve est éloquente !

FASIO.

Vous m'êtes présenté d'une étrange façon.

Seigneur Rafaello; n'importe, ma maison

De vous avoir reçu se lient fort honorée.

Auriez-vous oublié votre lyre dorée ?

Ce serait un oubli douloureux, sur ma foi,

Cour tous, seigneur poète, et plus encor pour moi!

RAFAELLO

o très-puissant seigneur, quelle lyre insensée Pourrait, en son orgueil, concevoir la pensée De chanter sur un ton digne de son objet Un homme tel que vous? Pour un pareil sujet, Il faudrait, en naissant, avoir de quelque fée Reçu l'âme du Dante et la lyre d'Orphée.

Ah! tî, Rafaello, s'il est, hors de l'Éden, Quelque coin virginal du terrestre jardin Où ne doit pas pousser parmi l'herbe fleurie Cette plante des cours qu'on nomme flatterie. Poêle, c'est, crois-moi, dans le cœur inspiré Que de son saint amour la muse a consacré. Celui qui doit du beau faire sa seule règle Aura-t-il donc de Dieu reçu des ailes d'aigle Pour aller, de soi-même oubliant le respect. S'abattre, vil corbeau, sur un fumier infect? A ton manteau de roi faire une telle tache, C'est vil . Rafaello ! Rafaello, c'est lâche?

AIXUIMISTE.

KAFAELI.O.

O merci, Fasio, de nie parler ainsi;

Mais tu m'excuseras! Oh! pardon et merci!

Car c'est l'orgueil des grands qui fait notre bassesse;

Ils veulent à leurs pieds nous voir courbés sans cesse ,

Parce qu'iiuniillant leurs regards orgueilleux.

Quand nous nous relevons, notre front touche aux cieux.

Oui, c'est la mort de l'art et de la poésie,

Qu'il nous faille verser cette fade ambroisie

Au riche qui toujours croit la payer trop cher,

Kt qui nourrit la muse avec un pain amer!

Mais pour l'âme que l'or n'a point encor flétrie,

Mais pour le cœur qui bat au nom de la patrie.

Mystérieux écho des vieilles libertés.

Le poète a des chants plus nobles... Écoutez.

Quelle main vengeresse, 6 superbe Italie, A fait choir le L.iu-deau de ta tête avilie?...

Où sont tes aigles d'or.

Que le soleil levant saluait sur l'Eupbrate, Et qui, dans la Bretagne, au couchant écarlate,

Etincelaient eucor!

Reine des nations, quelle chnte est la tienne. Qui t'a faite pareille à l'escjave chrétienne?

Que des bourreaux armés Ont lice au poteau dans un aniplii-théûtre. Et qui pour elle voit autour d'elle combattre

Des lions affamés!

Hélas! hélas! c'est toi qui t'es mise à toi-raOme La couronne d'épine au lieu du diadème; Et de tes])assions

ACTE III, SCÈSE ni

C'est toi qui sans pitié te forgeant une cliaiue, Te fis esclave, et vins à ton poteau de chêne T'exposer aux lions!

O vous à qui la gloire au front mit uue étoile. Vous dont la main fait vivre et le marine et la toile,

Hommes élus du ciel.

Priez votre Jésus, sublima Michel-Ange, Et vous, votre Marie, ô beau peintre au nom d'ange,

O divin Raphaël.

Et vous, poètes saints à l'âme ardente et rare. Exilé de Florence, et captif de Ferrare;

O Dante! ô Tasse! ô vous Que votre âge a proscrits et que notre âge honore. L'un avec Béatrix, l'autre avec Léonore,

Priez à deux genoux.

Priez incessamment, priez pour l'Italie, Qu'ont ses propres enfants, vivante, ensevelie...

Priez, cœurs pleins de foi !

Afin qu'au jour caché, que l'aveuii- prépare. Vienne la liberté, comme Christ à Lazare... Lui dire : Lève-toi!

(On commence à entrer.)

FASIO.

Dieu bénisse cette heure et la fasse procliaine !

Tenez, Rafaello, conservez cette chaîne.

Si bas qu'en soit le prix, en mémoire de nous.

Et maintenant on vient ; messeigneurs, masquez-vous.

L ALCHIMISTE

SCÈNE IV

Les mêmes, FRANCESCA.

FRANCESCA, à Fasî'o.

Fasio, que dit-on? que, par vous invitée, La Maddelena doit... elle s'en est vantée. Venir ici ce soir?

FASio, à part.

Ah! serait-ce elle...

FRANCESCA

Eh bien?

FASIO, à part.

yu'amène Lélio?

FRANCESCA

Vous ne répondez rien ?

FASIO.

Mais comment voulez-vous, dites, que je réponde? Ces salons, ces jardins se remplissent de monde; Sans être convié, quelqu'un ne peut-il pas Passer inaperçu?

FRANCESCA

Certes; mais, dans ce cas, 11 faut, dès que l'on sait qu'au milieu d'une fête Une pareille insulte à la pudeur est faite, Découvrir le coupable et...

FASIO.

Francesca, je croi Que ce serait par trop de fatigue pour toi, Si, prise tout à coup d'un caprice fantasque, 11 te fallait chercher un nom sous chaque masque.

ACTE III, SCÈ^E IV

Laisse donc, Francesca, crois-moi, cela vaut mieux, Celte nuit de plaisir suivre son cours joyeux. Sans plus t'inquiéter si, parmi cette foule, Fleuve capricieux qui sous nos yeux s'écoule, Battu des passions, il est un flot obscur Qui du ciel a cessé de rétléchir l'azur. FRANCESCA, à part.

Elle est ici !

Messieurs, excusez, je vous prie.

LE PODESTAT, entrant.

Bonjour, maître!

FASIO.

Salut à votre seigneurie, .le lui reprocherai de venir un peu tard.

LE PODESTAT

C'est vrai, ma seigneurie est d'une heure en relard.

FASIO.

C'est ce dont je me plains.

LE PODESTAT

Ah! je n'ai pu mieux faire.

Le duc m'a retenu pour une sotte affaire. Il paraît qu'à propos de ce vieux Grimaldi... On s'inquièle...

FASIO.

Vrai?... Serait-ce trop hardi Que de vous demander d'où vient l'inquiétude?

LE PODESTAT

Voilà... Depuis longtemps il avait l'habitude D'aller tous les matins chez un de ses amis.

FASIO.

Je ne lui connaissais, moi, que des ennemis.

L ALCHIMISTE

Eh bien! voilà huit jours que notre vieil avar.' Chez l'autre n'a paru.

FASIO.

Tiens ! la chose est bizarre !

LE PODESTAT

Si bien que tu comprends, cher ami, que le duc, Sachant que le bonhomme était vieux et caduc, A peur qu'en sa maison, qu'il habitait sans suite, Il ne soit dans un coin mort d'une mort subite !... Voilà le seul motif de mon retard, d'honneur. Eh bien! suis-je excusé?...

FASIO.

Vous l'êtes, monseigneur.

{Lélio et la Maddelena entrent masqués.)

LE PODESTAT

Mais sais-tu que vraiment cette fêle est divine?

{Regardant Lélio et la Maddelena.) Quel est ce Raphaël avec sa Fornarine?

FASIO.

Je n'en sais rien.

LE PODESTAT

Vraiment?

FASIO.

Non.

LE PODESTAT

Est-ce Aurélio, Le conseiller du duc?... Eh mais, c'est Lélio.

LÉLIO, ati Podestat, en lui tendant la main. Pardieu ! vous me tirez d'un embarras extrême ! Qui diable irait chercher un magistrat suprême Sous l'habit d'un sorcier, lorsque c'est son état De les brûler?

ACTE m, SCÈNE IV

LA UADDELE>A.

Salut, monsieur le Podestat!

FASIO.

Dieu! cette voix!...

LE PODESTAT

Salut, ma belle Transtévère...

{Essayant de soulever le masque.) l'eut-on?...

LA MADDELENA, lui frappant les doigts de son éventail.

On ne peut pas.

LE PODESTAT

Ah ! nous sommes sévère !

LA MADDELENA.

Très-sévère.

LE PODESTAT, saluant et se retirant.

En ce cas, madame...

LA MADDELENA, après avoir salué.

Lélio, Est-ce là, dites-moi, le seigneur Fasio?

Lui-même.

LA MADDELENA.

De vous voir je suis vraiment charmée; Je vous connais, seigneur, par votre renommée; Mais ce n'est plus assez, maintenant qu'il n'est bruit Que de votre art magique et de ce qu'il produit... Ainsi donc, vous saurez, seigneur, que je m'attache Pour toute la soirée à vous.

LÉLIO

Point; je me fâche.

Que lui voulez-vous donc demander de si près?

L ALCHIMISTE

LA MADDELETÎA.

Comment on fait de l'or, pour vous le dire après.

LÉLio, abandonnant son bras.

En faveur du motif, la chose est accordée. (Fasio prend le bras de la Maddelena, Lélio lui dit

à demi-voix .) D'un caprice pour vous je la crois possédée. En ce cas, monseigneur, remerciez le sort... Et ne vous gênez pas pour moi... vous auriez tort. LE PODESTAT, qui cst vesté au fond, appuyé contre

une colonne, arrêtant Lélio ait passage. Où courez-vous ainsi?

LÉLIO

Je cours à quelque table Oil je puisse, mon cher, jouer un jeu du diable ! Venez-vous avec moi?

Non pas, je reste ici; Je joue un autre jeu.

LÉLIO

Bonne chance !

LE PODESTAT

Merci.

(Francesca paraît à la porte à droite du spectateur, et, voyant une femme au bras de son mari, s'arrête.)

LA MADDELEKA.

Croiriez-vous que j'espère, en mon orgueil étrange. Que vous savez mon nom?

FASIO.

Je sais tous les noms d'ange! ...

Ah ! vous croyez pouvoir naître ainsi dans le ciel. Avoir été là-haut Zéphon ou Gabriel;

ACTE III, SCÈNE IV

Puis, afin d'accomplir je ne sais quel mystère,

Changeant ce nom divin contre un nom de la terre.

Un jour nous apparaître ici-bas, espérant

De rester inconnue en vous transfigurant!

C'est par trop oublier que nous avons une âme

Qui vient du même ciel d'où vous venez, madame.

Quant à moi, je n'ai pas un instant hésité

A reconnaître en vous votre divinité :

Donc, je tombe à vos pieds, malgré vos airs modestes,

Et je baise le bout de vos ailes célestes.

LA MADDELENA.

Le ciel vous a doué d'un sens par trop subtil Pour qu'on vous cache rien.

FRANCESCA

A qui donc parle-t-il?

FASIO.

Voulez-vous faire un tour en cette galerie?

LA MADDELENA.

Mais avec grand plaisir... Menez-moi, je vous prie. (Ils sortent par la porte à gauche du spectateur.)

FRANCESCA

Mais non, c'est impossible!... et je me trompe... LE PODESTAT, s'avaîiçant et se démasquant.

Non.

Vous ne vous trompez pas.

FRANCESCA

Ici, dans ma maison?

LE PODESTAT

Ici même !

FRAIVCESCA.

Au mépris des droits de la famille.

Ici! près du berceau dans lequel dort ma fille! Ils n'auraient point osé me faire cet affront!

70 l'alcbimiste.

le podestat.

En (loulez-vous encor? regardez à son front! (Ils reparaissent dans la galerie du fond, allant de gauche à droite.) fra:scesca.

A sou front ? Vous voulez dire ce diadème, N'est-ce pas ?

LE PODESTAT

Les voici, venez!

FRAÎiCESCA.

C'est elle-même !

Je l'avais reconnue, allez, du premier coup.

(Ils entrent en scène par la porte du fond; le Podestat et Francesca se tiennent dans l'angle à gatiche.)

LA MADDELENA.

Cela fait son éloge, et le vôtre surtout,

Un tel amour doit rendre une ville orgueilleuse.

Florence est la cité sainte et miraculeuse.

FASIO.

Vous ne connaissez point, madame, Francesca : C'est un cœur virginal à fjui rien ne manqua Pour vivre saintement dans une humble fortune, Mais que le monde effraie et le luxe importune.

LA maddele:^a.

Oh! je ne vous dis pas le contraire, vraiment : Vous êtes, monseigneur, bon juge en diamant. Assez donc sur ce point, et parlons d'autre chose. Vous avez connaissance, au moins je le suppose. Du décret qu'a rendu le grand duc ces jours-ci?

FASIO.

Non.

ACTE m, SCÈNE IV

LA MADDELENA.

Vraiment ?

FASIO.

Sur l'honneur; quel est-il?

LA MABDELENA.

Le voici :

Par nous défense est faite à tout amant fidèle D'employer dans ses vers le mot de tourterelle. Un homme en sa constance ayant vaincu l'oiseau. Au lieu de tourterelle, on dira Fasio.

FASIO.

C'est la première fois que pour ma pénitence, J'entends par une femme accuser la constance.

LA MADDELENA.

Ne dites pas cela : je ne l'accuse point, Et VOUS veux, monseigneur, détromper sur ce point. Lorsqu'un homme possède un trésor aussi rare, Il n'est point étonnant que, pareil à l'avare. Nuit et jour, ardemment il le couve des yeux. Et ne voie après lui rien de plus précieux. Seulement, monseigneur, je regrette en mon âme. Regrets bien naturels dans le cœur d'une femme En voyant tant d'amour, que ne m'ait pas encor Un avare pareil prise pour son trésor.

FASlO.

Eh bien, vous me quittez?

LA MADDELENA.

Oui, cet amour extrême Me touche et me fait faire un retour sur moi-même; Vous ne me verrez plus.

FASIO.

Ne plus vous voir, grand Dieu !

L'AI.CHIJIISrE.- 7

/» t ALCHIMISTE.

T.A MADDElE?i\.

Oui, c'en est fait, je veux au monde dire adieu.

FASIO.

El quel est le couvent où vos fautes divines Vont chercher leur pardon ?

LA MADDELK^A.

Celui des Ursulines.

FASIO.

Vous allez prononcer d'indissolubles vœux; Vous allez aux ciseaux livrer ces beaux cheveux Dont un seul eût suffi, telle est notre faiblesse. Pour nous conduire tous à votre suite en lesse. Oh! vous n'en ferez rien, car on aura surpris Votre religion. ,

LA MADDELEJXA.

Non, c'est un parti pris.

Et quel chagrin subit, quelle douleur profonde A donc jeté son crêpe entre vous et le monde? Sans indiscrétion, pourrait-on le savoir?

LA MADDELENA.

llélas! c'est, monseigneur, un amour sans espoir.

FASIO.

Comment?

LA maddele:va.

Par un valet voulez-vous faire dire Au comte Lélio que pour me reconduire Je l'attends?

FASIO.

Quoi déjà !

LA MADDELE>A.

Faites.

ACTE III, SCENE IV

FASIO.

J'obéis.

LA MÂDDELENA.

Bien.

FASIO, revenant à elle.

Ce projet me confond, et je n'y comprends rien. Un amour sans espoir ?"dites-voiis, sur mon âme, De ma crédulité vous vous raillez, madame.

LA MADDELENA.

Non, c'est la vérité : je n'ai plus de salut

Que dans un cloître saint! Vous savez ce que lui,

Aux portes de l'enfer, l'exilé de Florence :

« Vous qui passez le seuil, laissez-y l'espérance. •>

Eh bien, celte légende, elle veut dire, hélas!

Que l'enfer est partout où l'espoir n'entre pas.

Or, n'ayant plus d'espoir, l'enfer est dans mon âme,

Et je vais prier Dieu d'en éteindre la flamme.

FASIO.

Et qui vous fit venir au cœur ce doute amer.

Que l'on pourrait vous voir et ne pas vous aimer ;'

Oh! vous, madame, vous, si charmante et si belle...

Vous, dans le monde entier, trouver un cœur rebelle?

Vous, vivante statue au suave contour,

Pour qui tout jusqu'au marbre a des regards d'amour.

Vous dédaignée!... Oh! non, impossible, un Dieu même

Mettrait à vos genoux sa puissance suprême

S'il croyait vous fléchir par un tel abandon.

Oh ! demeurez sans masque.

LA MADDELENA.

Oui, vous avez raison, 11 cacherait trop lard la rougeur de ma joue.

LE VALET

Le comle Lélio fait répondre qu'il joue.

80 l'alchimiste.

T \sio. joyeux.

Ah!

LA MADDELENA.

Vous voyez pour moi jusqu'où va le dédain : Qu'il vienne seulement pour me donner la main Jusques à ma litière : il sait, m'ayant conduite, Que je suis dans ce bal sans valets et sans suite.

FASIO.

De tout concilier je vous offre un moyen. Prenez mon bras, madame...

LA MADDELEXA.

Allons, il le faut bien.

{Ils sortent par la porte à droite du spectateur.)

LE PODESTAT

Mais, vraiment, tout ceci n'est que galanterie!

FRAKCESCA.

Allez me le chercher, monseigneur, je vous prie?

LE PODESTAT

J'y vais !

fra:^cesca.

j'attends ici.

{Le Podestat sort.)

Pardon! mon Dieu, pardon !

Si, me plaignant parfois d'un frivole abandon. Comme pour un malheur, dans nos jours de misère. Je vous ai quelquefois adressé ma prière, Je croyais pour si peu que l'on pouvait mourir; Car je ne savais pas ce qu'on nomme souffrir. Cette douleur par moi jusqu'alors incomprise. Depuis une heure, hélas ! vous me l'avez apprise. Et ce qu'on peut souffrir d'un réel abandon, Je le sais maintenant. Pardon, mon Dieu! pardon!

SCÈNE V

FRANCESCA, FASIO, LE PODESTAT, qui reste au fond.

FASIO.

Me voilà, Francesca, qu'avez-vous à me dire?

FRANCESCA

C'est vous enfin ?

FASIO.

C'est moi, je m'empresse à souscrire Au désir que tu m'as fait transmettre.

FRANCESCA

C'est bien !

FASIO.

Qu'as-tu donc, Francesca? tu trembles!

FRANCESCA

Je n'ai rien!

FASIO.

Si tu n'as rien, comment alors es-tu si pâle?

Vous aviez tout à l'heure, au bras, dans cette salle, Une femme masquée ?

FASIO.

Oui.

FRANCESCA

Savez-vous son nom ?

FASIO.

Non, je ne le sais pas.

FRANCESCA

Non!

82 L ALCBIMISTE.

FASIO.

Je VOUS dis que non!

FRAWCESCA.

Eh bien! je le sais, moi, voulez-vous le connaître ?

FASIO.

Alors, excepté vous, nul ne le sait, peut-être.

FRANCESCA

Vous mentez, Fasio, celte Fornarina,

Vous le savez bien , vous! c'est la Maddelena.

Eh bien ! après ?

FRANCESCA

Après !

FASlO.

Oui! quand ce serait-elle?

FRANCESCA

Fa«io! vous savez quelle crainte mortelle Dès l'heure où je la vis, celle femme toujours Comme un voile de deuil jeta sur nos amours. Vous savez qu'elle était, me poursuivant sans trêves, Un démon à mes jours, un fantôme à mes rêves! Vous savez que son nom, devant moi prononcé Allait frapper mon cœur, ainsi qu'un fer glacé, Et vous savez encor que si sur quelque place Le hasard nous poussait toutes deux face à face, Je reculais soudain |)lus pâle que celui Qui voit sortir de terre un spectre devant lui : Vous saviez tout cela ! car ma voix et mes larmes Vous ont redit cent fois mes jalouses alarmes, Et pourtant sans pitié, Fasio ! c'est bien mal. Vous avez invité cette femme à ce bal !

FASIO.

Vous vous trompez.

,V(;te hf, scè!\e V. 83

FRANCESCA

Comment?

FASIO.

Cette femme est venue Conduite par quelqu'un. Je ne l'ai reconnue Que trop tard.

FRAINCESCA.

Ah! tant mieux puisqu'il en est ainsi; Vous ne souffrirez pas qu'elle demeure ici, Et vous la chasserez, comme une courtisane Qui souille un temple saint de son aspect profane : Car le toit d'une épouse est un temi)ie écarté Où, debout sur le seuil, veille la chasteté!

FASlO.

Chasser quelqu'un qui vient chez moi ! sur ma parole, Ou vous n'y songez pas, ou vous devenez folle.

FRANCESCA

Hélas! vous l'avez dit! Oui, Fasio, je crois Que je deviens vraiment folle, pour cette fois; Car mon front est brûlant, mon sang bout, et ma lèvre Tremble, en vous le disant, d'une effroyable fièvre ! Oui, plutôt que vous voir entre ses bras maudits. J'aime mieux vous voir mort, oui, mort ! Je vous le dis. Je suis, songez-y bien, de ces Italiennes, Constantes en amour, mais terribles en haines. Que le ciel fit sans doute en un jour de courroux. Car pour vaincre l'ardeur de nos transports jaloux, Il ne nous donna point la patience sainte. Et notre miel d'amour tourne vite en absinllie, Hâte-toi donc, crois-moi, de souscrire à mes vœux, En chassant cette femme! Entends-tu? je le veux!

FASIO.

Tu le veux!... Et c'est loi qui parles de la sorte?

La douce Francesca veut!... très-bien, je supporte Ces mots en souvenir de nos jours d'autrefois... Mais qu'ils aient été dits pour la dernière fois! Et puis, j'ajouterai que vous y preniez garde, Que

je me lasse enfin d'être sous votre garde, Que Je suis homme et libre et maître dans ce lieu !

Et moi, je répondrai que j'avais devant Dieu Reçu de votre foi cet anneau pour otage, Que vous avez juré de m'aimer sans partage. Aux pieds des saints autels, et qu'à votre serment Vous mentez aujourd'hui, monseigneur, lâchement; Donc, puisque le parjure est chose si légère. Choisissez de la femme ou bien de l'étrangère : Je le sais, monseigneur, le choix est hasardeux; Mais, nous ne pouvons pas rester toutes les deux!

FASIO.

Assez, madame, assez... voyez! on nous écoute... Demain il sera temps.

FRANCESCA

Demain!

FASIO.

Eh! oui, sans doute!

Tout ce que vous voudrez demain.

FRANCESCA

Non, c'est ce soir.

Fasio, regardez mes pleurs, mon désespoir ! Fasio ! ce n'est point une folle querelle Que je viens vous chercher ! non, l'heure est solennelle: Car c'est l'heure qui doit briser ou réunir! Et d'un même passé faire un double avenir. Fasio, si chez vous cette femme demeure Un seul instant de plus, Fasio, que je meure,

ACTE III, SCÈNE V

Si de votre maison ce n'est pas moi qui sors, yuand je n'y serai plus! eh bien! eh bien ! alors, Vous pourrez recevoir ici qui bon vous semble! Mais cette femme et moi... jamais... jamais ensemble !

Vous êtes la maîtresse... ainsi donc agissez Librement.

FRANCESCA

Songez donc!

FASio, sortant.

Assez, madame, assez.

FRANCESCA, aptès uiie pause.

Prends garde, Fasio, qu'au feu de sa colère Dieu ne brûle le toit qui couvre l'adultère.

(Elle s'éloigne.)

LE PODESTAT

Que vois-je! Francesca quittant seule ce lieu?

FRANCESCA, (iu Iiaut ilu pe?ron.

Fasio, Fasio! tu m'as chassée... adieu!...

ACTE QUATRIEME

Le laboratoii'e de Fasio; à peu près le même caveau que celui qu'on a vu au second acte, plus une cheminée, des instruments d'alchimie. Une fenêtre grillée par laquelle pénètre an rayon de la lune. Au deuxième plan à gauche, un grand escalier venant du magasin. Au premier plan à droite, la porte conduisant au caveau de Griraaldi et portant toutes les tiaces de l'explosion.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, descendant l'escalier, tenant à la maû nue torche.

Tout est dit, j'ai manqué de forces pour l'épreuve... Et, mon mari vivant, voilà que je suis veuve! Voilà que, comme s'il était dans le cercueil Son amour expiré va m'Iiabiller de deuil! Quand de cette maison la porte s'est rouverte, Mon ancienne existence à mes yeux s'est offerte, Comme un fantôme aimé, pâle, mais toujours beau,

90 i,'alchimiste.

A qui Dieu permettrait de sortir du tombeau.

En approchant du seuil, je me suis inclinée,

Car c'est là qu'il m'aima pendant tout une année,

Puis, seule, j'ai revu le logis déserté,

L'horloge marquant l'heure où nous l'avons quitté,

Le volet eiitr'ouvert et battu par les brises,

Le lit enveloppé de ses courtines grises,

Et j'ai, de ma douleur consolée à demi,

Reconnu chaque objet pour un ancien ami.

Puis, j'ai voulu revoir tout ce qui m'a perdue;

Dans ce caveau fatal me voilà descendue :

Je vous y trouve encore, ô noirs creusets de fer,

Instruments tentateurs inventés par l'enfer,

Nourrissant son esprit d'une folle espérance;

C'est vous qui m'avez fait ma première souffrance,

Et pourtant jusqu'ici mon cœur vous a cherchés :

Vous m'êtes presque chers, sa main vous a touchés !

Oui, voilà les fourneaux éteints auprès de l'âtre,

La fenêtre par où de son rayon bleuâtre.

Tandis que j'espérais un avenir meilleur,

La lune visitait le nocturne veilleur.

Hélas! cet avenir que je crus tutélaire.

Il est venu, mon Dieu, conduit par ta colère;

Et le même rayon me voit au désespoir.

Assise au même siège, où lui venait s'asseoir.

Tandis que seule ici, je l'appelle et je pleure...

Ah! que fait-il là-bas dans sa riche demeure ?

Sans doute, à cette femme il a déjà vingt fois.

Comme il me le disait avec sa douce voix.

Redit qu'elle est son bien et son bonheur suprême;

Qu'il ne m'aimait pas, moi... que c'est elle qu'il aime

Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait pour tant souffrir? Mais non..

Peut-être qu'au contraire il prononce mon nom...

ACTE IV, SCÈNE I

Qu'il s'aperçoit déjà que je manque à sa vie ; Qu'en me voyant sortir, de loin il m'a suivie ! Et qu'il vient...

[S'arrêtant et écoutant avec anxiété.) Pardonnez, mon Dieu, j'entends des pas, On s'approche...

(Unhomme enveloppé iV un manteau, paraît au haut lie rescalier.) Quelqu'un! je ne me trompais pas.

Un homme.' Fasio! mon Fasio! mon âme!

FRANCESCA, LE PODESTAT

LE PODESTAT, luissaut tomber son manteau. Ce n'est point Fasio; vous vous trompez, madame!

FRAISCESCA.

Oh ! qui donc êtes-vous !

LE PODESTAT

Un homme dont les yeux Connaissent ce que vaut le trésor précieux Que Fasio dédaigne en son indifférence ;

(Il descend l'escalier.) Je suis, après le duc. le premier de Florence.

FRANCESCA

Le Podestat! Seigneur, que voulez-vous de moi! Oh! ne m'approchez pas...

LE PODESTAT

D'oii vous vient cet effroi?

Et comment à ce point craignez-vous la venue D'un amant jusqu'ici si plein de retenue ?

FRANCESCA

Pourquoi m'avoir suivie, et pourquoi dans la nuit Venez-vous?... Pas un pas, ou j'appelle!

LE PODESTAT

Ah! du bruit Madame, pardonnez, je venais pour vous dire Que la Maddelena...

(// fait un pas pour se retirer.)

ACTE IV, SCENE H. {)o

FRANCESCA , fuisunt ufi pus eti avant.

Parlez !

LE PODESTAT

Je me retire , Dès lors que mon aspect vous fait si grande peur.

FRANCESCA

Je n'ai plus peur de rien... Vous disiez, nionseigueur, Que la Maddelena... Parlez donc; que fait-elle?

LE PODESTAT

t'est trop au sérieux prendre une bagatelle.

FRANCESCA

De grâce, monseigneur...

LE PODESTAT

Parce que Fasio, Remplaçant pour ce soir le comte Lélio... A reconduit chez elle une femme sans suite...

FRANCESCA

Ah ! vous n'avez pas dit qu'il l'avait reconduite?

Je l'ai dit; car c'est vrai.

FRAIVCESCA.

Quoi, chez elle?

LE PODESTAT

Oui, vraiment!

FRANCESCA

Vous vous êtes, seigneur, trompé certainement; Sans doute qu'il l'aura menée à sa litière : Voilà tout!

LE PODESTAT

Non, madame, il a fait route entière.

FRAHCESCA.

.le n'en crois pas un mot.

94 l'alchimiste.

le podestat.

Le fait est avéré; D'ailleurs, ce n'est point tout : chez elle il est entré.

FRAPiCESCA.

Cette fois, monseigneur, l'imposture est trop forte.

LE PODESTAT

J'ai vu pour eux s'ouvrir et se fermer la porte. Est-ce clair maintenant?

FRAÎVCESCA.

Monseigneur ! monseigneur Vous raillez, n'est-ce pas?

LE PODESTAT

Je l'ai vu, sur l'honneur !

FRASCESCA.

Oh! Fasio! toi! loi, pour une telle femme,

Trahir ta Francesca ! Fasio, c'est infâme !

Si c'était pour quelqu'un qui pût t'aimer. hélas !

Mais elle ! monseigneur, elle ne l'aime pas.

Comme tout cœur vénal et toute âme commune,

Ce qu'elle aime de lui, c'est sa seule fortune.

Mais, que cette fortune il la perde aujourd'hui.

Cette femme demain passera près de lui ,

Sans que son œil glacé se détourne ou s'abaisse

Sur l'amant qu'eu ses bras à celte heure elle presse.

LE PODESTAT

Oh! je ne doute pas un instant de ceci.

FRA>'CESCA.

N'est-ce pas, monseigneur, vous le croyez aussi? Qu'en perdant sa fortune un instant possédée, Mon Fasio vers moi reviendrait...

{Portant ses deux viains à son front.) Quelle idée !

ACTE IV, SCÈNE ir. Do

Qu'avez-vous?

FRANCESCA

o mon Dieu ! je ne sais si l'éclair Liiil, descendant du ciel ou montant de l'enfer? N'importe, je suivrai cette lumière fauve; Mon Dieu ! qu'elle me perde ou bien qu'elle me sauve !

LE PODESTAT

Parlez donc ?

FRANCESCA

Est-il vrai, monsieur le podestat...

Une tout trésor sans maître appartienne à l'État?

LE PODESTAT

Sans doute...

FRANCESCA

Écoutez-moi.

LE PODESTAT

Vous pâlissez.

FRANCESCA

N'importe!

Écoutez-moi toujours !

(// veuf avancer tm siège.) Oh! non, non... je suis forte!

On croit que Fasio, n'est-ce pas, fait de l'or?... Il a d'un exilé retrouvé le trésor...

Un trésor oublié... sans maître, sans maîtresse; Et c'est de ce trésor que lui vient sa richesse. Eh bien! vous comprenez... ce trésor qu'il retient. Puisqu'il était sans maître, à l'État appartient.

Avez-vous une preuve?

FRANCESCA

Une preuve ?

L ALCHIMISTE

LE PODESTAT

Sans doiile!

FRANCESCA, arrachant la torche du palier. Prenez cette lumière...

[Outrant la porte du caveau.) Entrez sous celte voûte; Et vous trouverez tout, tout dans le même lieu. Des meubles, des tableaux, une trappe au milieu... La trappe où, renfermé, dormait cet or infâme. Et dont il est sorti, pour perdre un jour mon âme. Allez... examinez chaque chose de près; Et nous verrons s'il faut d'autres preuves après ! {Le Podestat entre dans le caveau du deuxième acte.

Francesca continue.) Mon Dieu! pardonnez-moi, j'ai fait peut-être un crime, Mais tombée où je suis presque au bas de l'abîme... Hélas! au plus profond, afin de ne pas choir, .le me suis retenue à mon dernier espoir. Pauvre, il était à moi... meure donc sa richesse, Oui seule lui donna palais, amis, maîtresse!... Et vers l'humble maison quand pauvre il reviendra, A genoux sur le seuil, il me retrouvera.

LE PODESTAT, rentrant pâle et très-agité. Madame !

FUA.VCESCA.

Eh bien, la preuve était-elle certaine?

Si certaine, qu'il faut qu'à l'instant on l'amène !

FRA5CESCA.

L'amener à l'instant... Monseigneur, en ce cas. Près d'elle celte nuit il ne restera pas.

ACTE IV, SCÈ.N'E II

Oh ! courez, monseigneur, sans perdre une seconde ! Courez !

LE PODESTAT

Mais où trouver quelqu'un qui me seconde? H me faut des soldats!

FRANCESCA , étendant la main.

Entendez-vous ce bruit ?

LE PODESTAT

Ouel est il?

FRANCESCA

C'est celui de la garde de nuit !

Oh! courez, monseigneur! c'est Dieu qui vous l'envoie.

{Le Podestat vionte l'escnlier.) VA puis, en l'arrêtant, accordez-moi la joie Qu'à cette courtisane ils disent, vos soldats, Que c'est moi qui lui prend son amant dans ses bras... -U'entendez-vous ?

{Le Podestat disparaît.) Le ciel pour une même épreuve Nous gardait : comme moi, maintenant elle est veuve. Sans doute, ils sont partis, et vont, en se hâtant, A ce palais maudit être dans un instant, Et, le ciel soit béni, les surprendre avant même Qu'il n'ait eu le loisir de lui dire qu'il l'aime!... Oh! ce sera pour eux un moment singulier. Alors qu'ils entendront des pas dans l'escalier. Qu'ils se retourneront et qu'ils verront la porte S'ouvrir donnant passage à l'étrange cohorte!... Que ne suis-je présente à leur dernier adieu ! Comme j'en rirais !... ah!

(Elle coiHinence un éclat de rire qu'elle achève en sanglotant.)

98 lalchijUSTe.

Que je souffre, mon Die»!

(Elle jette ses bras autour de la colonne; pendant ce moment de silence , le Podestat redescend ; Francesca l'aperçoit et dit :) Est-ce fini!

LE PODESTAT, très-gravenient.

Non! mais, tandis que la justice A regard du coupable accomplit son office, Je viens vous dire, à vous, qu'il vaudrait mieux, je croi. Que vous quittiez ce lieu que d'y rester.

FRAXCESCA.

Pourquoi?

tE PODESTAT.

C'est qu'il va se passer, du moins, je le suppose, Ici, dans un instant, madame, quelque chose Que vous étiez bien loin de croire, assurément, Quand vous m'avez parlé de ce trésor... fra:vcesca.

Comment?

Qu'est-ce donc ?

LE PODESTAT

Je ne puis, madame, vous le dire; Mais peut-être allez-vous bien tristement maudire L'heure où vous avez cru que Dieu, comme un secours^. Vous offrait le moyen où vous eûtes recours.

FRAIVCESCA.

Mais qu'arrive-t-il donc, par pitié?

LE PODESTAT

Sur mou âme.

Je vous l'ai déjà dit, vous feriez mieux, madame , De fuir cette maison, que d'attendre pour voir Ce qui va s'accomplir... mais c'était mon devoir!

FRA5CESCA.

Oh! vous m'épouvantez?... pour ce trésor funeste

ACTE IV, SCÈfiE II

Court-il quelque danger?

LE PODESTAT

Partez! partez!

FRANCESCA

Je reste !

Lorsque j'ai fait le mal, je fuirais lâchement ? Oh! non pas!... il me faut ma part du châtiment.

LE PODESTAT

J'aurais voulu vous voir pour vous moins inhumaine. (On entend du bruit au haut de l'escalier.)

FRANCESCA

Grand Dieu!... quel est ce bruit?

LE PODESTAT

C'est lui que l'on amène ; Baissez donc votre voile. Et puisque vous restez, Cachez-vous du moins...

FRANCESCA, baissant son voile.

Mais qu'a-l-il fait?

LE PODESTAT

Écoutez!...

100),'ALCniMISTE.

SCENE lU

Les mêmes, FASIO, amené par des Soldats.

(Fasfo descend l'escalier du laboratoire, et, avec le plus grand calme, regarde autour de lui, et voit le Podestat, ainsi que Francesca, debout contre la colonne, et voiléa.)

FASIO.

Ah ! c'est vous, monseigneur! j'avais peine à le croire : Pourquoi me ramener dans ce laboratoire? Et comment suis je ici conduit par vos valets. Lorsque je vous croyais encor dans mon palais?

LE PODESTAT

Je vous ai, Fasio, parlé dans la soirée

Du vieux don Grimaldi... Vous avez une entrée

Qui, percée autrefois... j'ignore en quel dessein.

Donne de ce caveau dans le caveau voisin;

Or le caveau voisin, circonstance bizarre,

Est justement celui de notre vieil avare!...

Maintenant, il me semble étrange, en vérité.

Qu'étant ce caveau-ci par vous très-fréquenté.

Si fréquenté, la chose à Florence est notoire,

Que vous en aviez fait votre laboratoire;

Il est étrange donc, disais-je, dans ce cas.

Giraldi Fasio, que vous ne sachiez pas.

Ayant chez Grimaldi, cette porte secrète.

Ce qu'il est devenu... Maintenant, je m'arrête...

Répondez...

ACTE IV, SCÈNE III

FASIO.

Monseigneur, j'ai longtemps ignoré Ce passage qu'un jour le hasard m'a montré : Ce fut un accident dont la trace est visihie, Qui soudain de caché le rendit ostensible. Et la chose arriva la veille seulement Du jour où j'ai quitté cet humble logement Pour acheter d'un or, alchimique conquête, Le palais où ce soir je donnais une fête. Vous voyez, monseigneur, qu'il n'est pas étonnant Qu'ainsi que je l'ai dit, j'ignore maintenant. N'habitant plus ce lieu, mais la place du Dôme, Ce qu'après mon départ est devenu cet homme !

LE PODESTAT

Ainsi vous l'ignorez ?

FASIO.

Tout à fait, monseigneur.

LE PODESTAT

Eh bien ! alors, c'est moi qui vais avoir l'honneur

De vous faire connaître une étrange nouvelle :

Frappé dans sa maison d'une atteinte mortelle,

Don Griraaidi, qu'on cherche et cherche vainement.

Est, à deux pas d'ici, mort misérablement;

Et ce que je vous dis, c'est la vérité pure.

Car le cadavre est là, resté sans sépulture

Près de la caisse vide; et vous le savez bien;

Car l'assassin, c'est vous... et votre or, c'est le sien.

FRANCESCA, qtii s'est levée lentement pendant ce gui

vient d'être dit.

Mon Dieu!... que dit-il là?

FASIO.

Pardonnez si la honte D'une accusation si fatale et si prompte

102 l'alchimiste.

Est cause que je reste un instant interdit ,

Avant de repousser ce que vous avez dit...

Mais le soupçon que j'ai commis ce crime infâme

N'a pas pris, monseigneur, naissance dans votre âme;

Et d'un lâche ennemi, d'avance méprisé,

La vengeance m'aura devant vous accusé.

Eh bien ! moi, monseigneur, à mon tour je demande.

Et c'est mon droit, ainsi la faveur n'est pas grande,

A cet accusateur d'être ici confronté;

Et, plus encor que vil s'il n'est pas effronté,

Je m'engage, c'est prendre une facile tâche,

A lui faire à genoux crier qu'il est un lâche!...

Et que, lorsqu'il a dit ce rapport infamant,

Sa bouche, monseigneur, mentait impudemment.

Que l'on me donne donc moyen de le confondre :

Je n'ai pas, monseigneur, autre chose à répondre.

LE PODESTAT

Regarde autour de toi, Fasio, suis-je seul?

FASio, regardant autour de lui, et apercevant Fran-

cesca debout et toujours couverte de son voile. Est-ce un spectre vengeur debout dans son linceul? N'importe!... ce n'est pas contre moi qu'il se lève.

(// va à Francesca et lui arrache son voile.) Francesca !

(Reculant.) Mais je fais sans doute quelque rêve Fiévreux... épouvantable, et dont je vais bientôt Sortir en Hi'éveillant...

LE PODESTAT

Au pied de l'échafaud.

(Aux soldats.) Tout à l'heure en prison vous conduirez cet homme; Moi, je vais chez le duc. (// sort.)

SCÈNE IV

FASIO, FRANCESCA, les Soldats.

FASio, continuant.

Si tu n'es qu'un fantôme.

Si lu n'es qu'un démon à me perdre obstiné, De quel droit couvres-tu ta face de damné Avec ce masque saint, dont l'infernal échange Te donne à toi, maudit, l'apparence d'un ange?... Mais j'ai de t'éprouver un moyen solennel : Francesca doit avoir un anneau qu'à l'autel L'homme de Dieu bénit le jour du mariage. Eh bien ! écoule : au doigt si tu portes ce gage, Et quand je l'aurai vu, si ta bouche redit Même accusation, eh bien ! alors, maudit. Quand ta bouche serait la bouche d'un fantôme, Je dirais, comme loi, que j'ai tué cet homme !... Au nom du Dieu vivant, montre donc cet anneau.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Oh! brise-moi le front sous ton pied, Fasio!

FASIO.

C'est elle !

FRANCESCA

Oui! c'est moi.

FASIO.

Votre grâce est profonde, o mon Dieu ! qui daignez me retirer du monde, Oii le mal sur le bien l'emporte constamment; Où toute âme trahit, où tout visage ment; Où, semblable à l'aspic caché dans la corbeille, On voit sortir la mort d'une bouche vermeille; Où l'épouse aujourd'hui vous tue avec le bras

(jui vous pressait hier contre son cœur !

FRANCESCA

Hélas !

(l'est vrai, mon Fasio, je suis une maudite, Et tout ce que tu peux dire, je le mérite. Pourtant, si tu savais dans quelle intention .l'ai fait au Podestat la révélation!

Oh ! je ne serais plus par toi si condamnée. Tu m'aimas tant, hélas! pendant tout une année, Oue, de ton changement n'accusant que ton or. Je voulais t'appauvrir pour être aimée encor. J'ai donc dans cet espoir, et c'est ce qui me navre, Dénoncé le trésor... j'ignorais le cadavre... Ah! voilà, Fasio! Que maintenant tes yeux lledescendent vers moi miséricordieux...

Oh! non... non, Fasio... non, je suis trop coupable.. o Fasio! pour moi sois un juge implacable ! Fasio, maudis-moi; je l'ai bien mérité.

Fasio ! Fasio !... tout, hormis ta bonté?

FASIO, la relevant.

Oh! pauvre délaissée! à cette heure, moi-même. Hélas ! j'ai trop besoin de la pitié suprême , Pour être inexorable à ce cœur alarmé, Dont tout le crime fut de m'avoir trop aimé. Oh! ce sera sans doute une terrible fête Quand je verrai la hache au-dessus de ma tète, Et que je songerai sous son tranchant éclair Quelle main bien-aimée en aiguisa le fer!... Mais oublions cela; puisqu'il faut que l'on meure. Qu'importe que retarde ou bien qu'avance l'heure ? Qu'on expire eu un lit, ou bien sur l'échafaud, De quelque lieu qu'on parte, on se rejoint là-haut ! {Il veut l'embrasser.)

LE CHEF DES GARDES

Il faut partir, monseigneur.

FRANCESCA, pussaut entre Fasio et le garde. o mon Dieu !

Laissez-moi donc le temps que je lui dise adieu... Ou plutôt... oui, permets jusqu'à la dernière heure Auprès de son époux que l'épouse demeure : .leune comme tu l'es, ton cœur n'est point encor Glacé par l'égoïsme ou corrompu par l'or. Oh ! laisse-toi toucher par ma douleur amère. Frère, au nom de ta sœur, fils, au nom de ta mère, Oh ! laisse-moi le suivre, et partageant son sort, Lui faire de mon sein son oreiller de mort !

LE CHEF DES GARDES

Ou ne m'a sur ce point fait aucune défense, Et vous pouvez venir.

FRANCESCA

Que Dieu te récompense; Car, pauvre que je suis, je ne peux rien pour toi.

{Se retournant.) Oh! viens, mon Fasio!... Tu verras qu'avec moi La prison te sera moins humide et moins noire; Viens...

FASIO.

Ah! ce n'était point, si j'ai bonne mémoire, .ivec cette main froide et ce frisson mortel. Que je te conduisis, jeune vierge, à l'autel!

{Ils sortent entre les gardes.)

ACTE CINQUIÈME

Une rue de Florence, aboutissant à la place du Palais-Vieux, à droite; entre le premier et le troisième plan,'une rue; au troisième plan, une porte donnant dans une maison éclairée; à gauche, au premier plan, une Madone; au deuxième plan et au troisième, le palais de la Maddelena, auquel on monte par six marches. Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALDINl , SPADA et RAFAELLO , sortant de la maison éclairée.

SPADA

C'est perdre son argent en fou, sur ma parole...

ALUINI.

Ti trouves qu'il le perd, et moi qu'on le lui vole : Ausi, je ne veux pas tremper dans le complot Ku -estant plus longtemps dans un pareil tripot.

RAFAELLO

Mais'jue fera-t-il donc, une fois sans fortune?

AI.DINI.

Il fera, comme loi, des sonnets à la lune...

RAFAELLO

Ce pauvre Lélio...

{Francesca traverse la scène et frappe à la porte de la Maddelena.)

SPADA

Tu le plains, que je croi... Pardieu, je voudrais bien être ù sa place, moi. 11 a plus de bonheur cent fois qu'il ne mérite... Fasio condamné, de ses biens il hérite. Et le voilà trois fois plus riche, en vérité. Que le duc Francesco ne l'a jamais été.

{Francesca frappe une seconde fois.) UN PAGE, ouvrant.

Ma maîtresse est au bal...

FRANCESCA

Et quand rentrera-t-elle ?

LE PAGE

Je ne sais...

FRANCESCA

Oh! mon Dieu !

(Elle redescend.) SPADA, l'arrêtant.

Non, par ici, ma belle..

FRANCESCA

Laissez-moi...

ALBIM.

Mais d'abord, en ce lieu, par ce teiips. Que faites-vous ici, ma charmante?...

FRANCESCA

J'attends

ALDINI

La femme du voleur.

SPADA

De l'assassin...

RAFAELLO

Spada...

FRANCESCA, allant à la Madone.

Mon Dieu! pardonnez-leur...

ALDlIVr.

U eut pour faire l'or un procédé commode,

Et qui, depuis longtemps, serait assez de mode...

S'il ne coûtait si cher...

RAFAELLO. '

Messieurs, vous agissez...

Par trop cruellement.

SPADA

Nous?

RAFAELLO

Oui, messieurs, assez.

ALDIIVI.

Tu le prends avec nous d'une façon hautaine.

RAFAELLO

Je dois le prendre ainsi. Voilà trois jours à peine Que j'ai de Fasio reçu ce collier d'or ; C'est dire, du moment où je le porte encor, Que je ne laisserai personne , sur mon âme , Insulter devant moi Fasio ni sa femme.

L ALCHIMISTE

SPADA

Vous avez dit deux mois dont nous nous souviendrons.

RAFAEllO.

Eli bien! alors, demain nous eu reparlerons.

(AUUni et Spada sortent.)

FRANCESCA, RAFAELLO

FRAivcESCA , qui tt entendît Rafaello prendre sa défense , allant à lui.

Oh ! vous êtes bon , vous ! et sur ma triste voie. Pour me rendre l'espoir, c'est Dieu qui vous envoie. Comme un ange du ciel , vous venez me trouver. Dites-moi , monseigneur, pouvez-vous le sauver.

RAFAELLO

Hélas! je ne suis rien qu'un malheureux poète,- Personne dans l'État de moi ne s'inquiète- Et je transporterais ce palais loin de nous. Avant de rien changer au sort de votre époux. Mais si le visiter dans sa triste demeure , Si rester avec lui jusqu'à sa dernière heure, El, lorsqu'elle viendra, si lui donner la main Pour soutenir ses pas pendant tout le chemin. Peut lui rendre la mort moins cruelle , madame , Ordonnez, et je suis à vous de corps et d'âme.

FRANCESCA

Merci; j'accepte. Allez, et qu'il sache en quel lieu Vous m'avez à genoux trouvée implorant Dieu. Dites-lui que je garde encor quelque espérance, Et que , quand la pitié serait morte à Florence, J'irais vers son tombeau, menant un si grand deuil, Qu'il lui faudrait pour moi sortir de son cerceuil. l'alchimiste. 10

RAFAELLO

Je vais fidèlement remplir voire message;

Et que Dieu jusqu'au bout vous donne le courage!

Adieu, madame.

(Tl s'éloigne.)

SCÈNE III

FRANCESCA , seule.

Adieu! c'est un présage d'or, Et tout cœur au démon n'appartient pas encor. Oh ! je supplîrai tant cet homme et cette femme, Qu'à moins qu'en les créant Dieu n'ait oublié l'âme, Ils viendront avec moi , les yeux baignés de pleurs , Vers celui qui d'un mot peut fihir mes douleurs. C'est par ici qu'il faut que chacun des deux passe. Ah! voici le premier!

11G l'alchimiste.

SCÈiNE IV.

FRAINCESCA. LE PODESTAT, à cheial, précédé de deux hommes portant, l'un la bannière, et l'autre l'épée; et suivi de Gardes.

FRANCESCA, se jetait t à la bride du cheval. Grâce, monseigneur, grâce!

LE PODESTAT, étonué.

Ah! qui donc êtes-vous?

FRANCESCA

Oui je suis... juste Dieu!...

Et quelle autre que moi... par ce temps, en ce lieu... Oh! quelle autre viendrait qu'une épouse éperdue, Vous allendre la nuit au milieu d'une rue?... Vous l'avez condamné si précipitamment, Que vous devez douter de votre jugement. Eh bien ! moi... je vous dis qu'il n'élait pas coupable. Sans doute, je le sais, l'apparence l'accable; Mais plus d'un innocent, que l'on crut criminel, N'a-t-il pas transformé l'échafaud en autel? Mon Dieu ! cela se voit tous les jours, et le blâme Retombe sur celui qui condamne...

LE PODESTAT

Madame...

Nous avons, pour douter, trop de faits dans les mains ! FRATVCESCA. [maius!...

Ces faits!... qui les a vus?... vos yeux... des yeux hu- Quand le regard de Dieu parfois lui-même s'use A pénétrer au fond de nos cœurs pleins de ruse...

ACTE V, SCÈNE IV

Ail!,., vous ne douiez pas!... Eh bien! je vous le dis, Ceux qui ne doutent pas d'avance sont maudits !... Car ils ont une part de cet orgueil funeste, Qui tit perdre à Satan le royaume céleste. Vous ne connaissiez donc Fasio que de nom? Oh ! lui!... tuer quelqu'un

! lui, si doux !... lui, si bon !... Lui !... comprenez-vous bien? commettre un crime infâ- Avec son âme d'ange, avec ses mains de femme !... [me! Oh! non, c'est impossible... Et vous ne pouvez pas, Vous surtout, monseigneur, permettre son trépas, Lorsque c'est moi qui crie à vos pieds, que j'embrasse : Oh! grâce, monseigneur!... monseigneur, grâce! grâce!

LE PODESTAT

Mais sa grâce dépend de vous, si vous voulez...

FRANCESCA

De moi !.. de moi, sa grâce !.. Oh! monseigneur, parlez ! . . Je ne vous comprends pas; dites-moi ce mystère... Dites, et vous serez pour moi Dieu sur la terre. Nous avons un enfant... angélique trésor, Dont la voix ne m'a pas fait tressaillir encor; Dites, et cet enfant, pauvre fleur éphémère Qui trempe sa racine en une source amère. Cet enfant, qui déjà sait mon nom dans son cœur, 11 dira votre nom avec le mien, seigneur!

Vous ne devinez pas?... Vraiment, j'ai peine à croire Que du passé si tôt vous perdiez la mémoire, Et, m'ayant entendu cent fois dire à genoux. Qu'en échange d'un mot, ma vie était à vous!... Vous ne compreniez pas... pour ce mot que j'envie, Que plus facilement je donne une autre vie.

FRANCESCA, reciilunt. *

Silence, monseigneur!... cela suffit... Adieu.

ALCHIMISTE

(S'appuyant sur la Madone.) Vous l'avez entendu... sainte mère de Dieu!... Vous, qui vîtes, suivant ses tristes funérailles, ('.louer sur une croix le fruit de vos entrailles! Vous l'avez entendu, l'étrange séducteur. Qui prend un échafaud pour son entremetteur; Mais votre fils, sans doute, au milieu des louanges Que chantent sous ses pieds le triple chœur des anges. De sa gloire infinie, hélas! préoccupé, Ne l'a pas entendu... car il aurait frappé!... C'est bien... continuez votre funèbre tâche. Préparez le billot, faites fourbir la hache!... La pauvre Fraucesca préfère, monseigneur, Le deui! de son époux au deuil de son honneur.

LE PODESTAT

C'est votre dernier mot?

FRANCESCA

Vierge sainte, il en doute ?

11 suffit! Reprenons, messeigneurs, notre roule.

SCENE V

FRANCESCA, setde.

Hélas! c'était donc faux, ce qu'on m'a raconté.

Lorsque j'étais enfant, de traits d'humanité!

Les hommes; oui, leurs cœurs, ô mon Dieu! sont dt

Insensibles aux pleurs et sourds à la prière, [pierre!

Il n'en est point ainsi de nous, heureusement,

Et nos cœurs, faits d'amour, se fondent aisément.

Ce qu'un homme refuse, une femme l'accorde;

Et je vais obtenir enfin miséricorde;

Car la voilà qui vient ! Ah ! pour la mieux prier.

Accordez-moi, mon Dieu! la force d'oublier.

SCÈNE VI

!• HANCESCA, LA MADDELENA, dans une litière précédée de valets portant des flambeaux.

{Ceux qui portent la litière la déposent à terre. Ceux c]ui portent les flambeaux montent les marches et ouvrent la porte du palais.)

LA maddele:va, descendant, et faisant signe auxporteurs de la litière de s'éloigner.

C'est bien !

{Les porteurs s'éloignent. La Maddelena fait un pas, et rencontre Francesca sur la première marche, la regardant.)

Est-ce un fantôme? ou bien est-ce une femme? A moi, mes serviteurs !

FRANCESCA, marchant à elle.

Ne craignez rien, madame.

LA MADDELENA.

Si je n'ai rien à craindre... alors, ne reste pas. En silence, debout... levant ainsi le bras. Parle... mais parle donc !

FRANCESCA

Hôlas î pardon, excuse, .le voudrais parler; oui; mais ma voix s'y refuse. Madame, il ne faut point m'en vouloir pour cela ; J'étouffe.

LA MADDElEiSA.

Alors, je rentre.

ACTE V, SCÈNE VI

FRANCESCA, l'arrêtant.

Oh! non, non, restez là!

Je suis mieux maintenant... pardonnez, j'étais folle; Mais ma raison revient, et me rend la parole; Vous ne savez donc pas?

Quoi?

FRANCESCA

Mais c'est aujourd'hui Que, condamné par eux, il va mourir.

LA MADDELEIVA.

FRANCESCA

Qui?

Lui!

LA MADDELENA.

Mais, s'il est condamné, quelle est votre espérance?

FRANCESCA

Votre beauté vous fait la reine de Florence; Il n'est pas un seigneur qui n'attende à genoux Un regard, un sourire, un signe, un mot de vous; Leur foule, à votre voix, se presse, réunie ; Car votre voix renferme une telle harmonie Que, quand vous vous taisez, par excès de rigueur. Ce silence pour nous est presque une douleur.

LA MADDELENA.

Et quel sera le but de ces vaines louanges?

FRANCESCA

De vous prouver, madame, à vous, la sœur des anges, Que, si, de votre voix lui prêtant le secours. Vous vouliez dire un mo't en faveur de ses jours, Un mot de cette voix par vous au ciel ravie. Qui remplit l'air d'amour, lui sauverait la vie.

la maddelena.

Vous êtes en délire, ou vous ne croyez pas <Jue j'aie un tel pouvoir.

FR.A?iCESCA.

Songez doue qu'à deux pas, Voyez, dans ce palais, madame, un homme existe, A qui tout est soumis! à qui rien ne résiste ! Qui par le ciel élu pour régler notre sort, Tient d'une main la vie, et de l'autre la mort. Un homme enfin qui peut d'un signe de sa tète Changer la joie en deuil, le désespoir en fête! Eh bien, ce Dieu mortel, au pouvoir effrayant. Je vous ai vue un jour lui parler en riant; Oui, madame, en riant vous parliez à cet homme ! Oh ! je m'en souviens bien, c'était place du Dôme, Et lui, comme un lion par un enfant dompté. Il vous laissait jouer avec sa majesté. Allez trouver le duc, et dites-lui, madame. Qu'un homme ayant, hélas! un enfant, une femme. A la mort condamné, va paj'er aujourd'hui Un sang dont il est pur de tout son sang à lui ! Dites que. de ses droits. magnifique héritage. Qu'avec le rang suprême, il obtint en partage. Le plus noble est le droit qu'il a reçu d'en haut De sauver l'innocent qui monte à l'échafaud ; Et de se dire après, l'àrae tranquille et fière : J'ai fait, ce qu'avec moi Dieu lui seul pouvait faire.

LA MADDELE>A.

Femme, vous vous trompez ! et ce n'est point à moi D'essayer ma puissance à désarmer la loi. Ai-je appelé la mort qui menace sa tête? Est-ce moi qui, parlant au milieu de la fête, Dans mon empressement à me venger de lui.

ACTE V, SCÈNE VI

Ai fait l'aveu fatal qui le tue aujourd'hui?

Eh bien ! que, disputant la victime au supplice,

Celle qui le perdit le sauve... c'est justice.

FRANCESCA

Hélas! vous dites vrai, c'est moi qui l'ai perdu ; Aussi, s'il est jamais au jour par vous rendu, Je renonce d'avance à mes droits sur son âme. Il ne m'appartient plus; il est à vous, madame; De son amour futur je ne réclame rien... C'est vous qui le sauvez, donc il est votre bien. Il pourra vous aimer sans que j'en sois jalouse, Je serai l'étrangère, et vous serez l'épouse. Seulement, par pitié, dans un coin du palais. Vous me laisserez vivre au milieu des valets. Pour qu'à travers mes pleurs encor je le revoie Lorsque vous passerez tous les deux pleins, de joie !

LA MADDELENA.

Que me dites-vous là? Vous m'insultez! Comment! .l'irais à l'échafaud emprunter un amant! Moi, la Maddelena, que le duc même encense, Et qui traite avec lui de puissance à puissance! Fi donc!...

FRANCESCA

Et cependant hier... ah! ne tremblez pas; Je comprends, madame... oui, je parlerai tout bas ! Hier il vous ramenait jusqu'à votre demeure. Et vous le receviez hier à cette même heure... 11 était près de vous, sur un divan soyeux, Et vos yeux se noyaient aux flammes de ses yeux. Maintenant, quel contraste!., il est couché, madame.. Au fond de son cachot, sur un grabat infâme. Et quand, après la nuit, va paraître le jour, Au lieu de votre front incliné par l'amour,

124 l'alchimiste.

Auquel il croyait lire un plus heureux présage. 11 verra se pencher un homme au dur visage, Tenant de la main droite un fer hors du fourreau. Et cet homme, oh! mon Dieu, ce sera le bourreau!

LA 3IADDELE>A, OVeC COlèfe.

Une dernière fois, vous êtes en délire. Et je ne comprends point ce que vous voulez dire; L'homme dont vous parlez comme de mon amant. Je ne le connais pas : laissez-moi donc...

{Elle monte les degrés de son palais.)

rRA??CESCA.

Vraiment !

Tu ne le connais pas, femme ! eh bien ! je t'invite Alors à ton balcon à prendre place... vite; Tu vas le voir passer pour marcher au trépas, Et peut-être qu'alors tu le reconnaîtras...

(La Maddelena rentre.)

SCÈNE VIH

FRANCESCA, presque évanouie; LÉLFO, sorta)it de la Diai'son Je jeu.

LÉl.IO.

En conscience, enfin, voilà la chose faite : J'ai bravement lutté, mais en vain; la défaite Est termopyléenne... et pas un seul écu N'a, Spartiate indigne, aux autres survécu; Me voilà donc léger de cet argent infâme. Et tout prêt à répondre à Dieu !

[Apercevant Francesca.) Tiens ! une femme !

Peut-être que l'amour daigne faire à ma fin L'aumône du plaisir... cela se peut enfin. [Allant à elle.) Madame !

[Pause.) Pas un mot!

[Se penchant vers Fraticesca.) Elle est évanouie !

Sa main froide... son front... ressemblance inouïe!

[La soulevant.) On dirait Francesca!... mais c'est elle, d'honneur!

FRANCESCA

Vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, monseigneur.

LÉLIO

Mais que faites-vous là, sur ce seuil abattue:'

FRANCESCA

Vous ne savez donc pas?... dans une heure on le lue.

ACTE V, SCÈNE VIII

(Jiii donc?...

FKANCESCA.

Moii lasio!

LÉLIO

Le tuer!... et pourquoi i*

FRANCESCA

Mais ils l'ont accusé, jugé, que sais-je, moi? Jugé, vous savez bien... comme on juge à Florence, En une seule nuit, sans témoins, en silence, Comme on tue autre part.

LÉLIO

Mais enfin, qu'a-t-il fait ?

Di! quoi l'accuse-t-on?

FRANCESCA

Oh ! du dernier forfait !

De ce que je vous dis... en le disant, je doute... D'avoir assassiné don Grimàldi...

LÉLIO

J'écoute...

Et je n'y comprends rien... Fasio condamné Pour avoir, dites-vous... comment!... assassiné Mon oncle Grimàldi... Lui... Fasio!..
.

FRANCESCA

Lui-même...

Vous ne le croyez pas, vous!... Oh!... queje vous aime! Mais quoi! vous ignoriez... restant au même lieu. Tout ce qui s'est passé depuis deux jours, grand Dieu!...

C'est que, depuis deux jours, à ma honte, madame... Je ne suis pas sorti de ce tripot infâme... C'est que, depuis ce jour, tout à ce jeu maudit, Je n'ai rien entendu de tout ce qu'on m'a dit.

L ALCHIMISTE

FRANCESCA

Écoutez, monseigneur... écoutez, l'heure sonne...

(Elle compte tout bas, puis tout haut :) Cinq... six...

(On entend le chœur dans le lointain.)

LÉLIO

Et Fasio n'a dénoncé personne?...

FRAXCESCA.

Personne, monseigneur...

LÉLIO

Est-ce certain, cela?

fra:^cesca.

Personne!... juste Dieu!.,.

(Apercevant les Pénitents.)

LÉLIO

Qu'avez-vous?

FRA>CESCA.

Le voilà...

(Étemlant la main.) Des prêtres! . . dessoldals! . . .4h! tout mon corps frissonne.

LÉLIO, pensif, au haut des marches.

Fasio va mourir, et n'a nommé personne... {// s'enveloppe dans son manteati et s'appuie contre la porte du palais.)

SCÈNE IX

Des Sold\ts, des Moitiés , portant des torches, puis la bannière de la Vierge; FASIO , précédé des exécuteurs et marchant entre un Prêtre et RA- FAELLO ; LÉLIO , sur les marches du palais; FRANCESCA, au bas des marches. Le chœur cesse.

FASio, s'arrêtant sans voir Francesca.

Merci, Rafaello, c'est déjà trop ainsi j H est temps, croyez-moi, de me quitter ici. Je ne veux pas vous faire une plus lourde tâche :

{Montrant le prêtre.) Voilà celui qui doit me courber sous la hache!... Adieu, poëte, adieu!... Prêtre, c'est à ton tour A me parler du Christ et de son saint amour. francesca , d'une voix suppliante.

Fasio!...

FASlO.

Francesca...

FRANCESCA , sc jetant dans ses bras.

Fasio!...

FASIO, la pressant sur son cœur.

Pauvre femme !...

J'espérais épargner ces adieux à ton âme, Atteindre sans te voir cet échafaud hideux; Mais , au lieu d'un martyr, le Seigneur en veut deux. Puisqu'il t'a conviée à cette horrible fête. Ici-bas... comme aux cieux sa volonté soit faite !

130 l'alchimiste.

fuaivcesca.

Hélas!... j'ai celte nuit pour toi tout essayé. Mais je n'ai rencontré que des cœurs sans pitié. Et je me suis en vain , mallieureux que nous sommes, Courbée aux pieds de Dieu comme aux genoux des liom- Ni les hommes ni Dieu n'ont su me secourir, [mes... Et nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir.

FASIO.

Silence, Francesca!... De cette heure suprême Écartons avec soin le doute ou le blasphème; Et d'un cœur résigné songeons que je dois seul Dormir enveloppé de mon sanglant linceul !.,. Souviens-toi que ta vie, à l'avenir féconde, i^ar des liens sacrés est retenue au monde, Et que ce dévouement ofi ton cœur est en-

clin Laisserait au berceau notre enfant orphelin... Pauvre enfant isolé, qui n'aurait plus de mère, Qui lave avec ses pleurs la honte de son père! Oui, sans doute, je sais qu'il nous serait plus doux D'attendre tous les deux, frappés des mêmes coups, Côte à côte couchés, cette heure de lumière Ofi Dieu des trépassés rouvrira la paupière. Mais le Seigneur, hélas! pour nous, dans sa rigueur. En décide autrement... Adorous le Seigneur.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Fasio! Fasio!...

FASIO.

Ministres du supplice.

Déliez-moi les mains pour que je la bénisse.

(L'exécuteur lui délie les mains.) Merci , frère.

EXÉCUTEUR

Hâlez-vous !

FASio, regardant vers l'orient, qui se colore.

Je comprends... oui, le jour.

{Élevant les mains au-dessus de Francesca.) o vierge, épouse et mère! ô Irinilé d'amour! Triple cœur réuni pour faire une seule âme, Un pied sur les degrés de l'écliafaud infâme, A la face du ciel où nous serons unis , Au nom du Dieu vivant, femme, je te bénis! Lève-toi maintenant, il faut mourir... c'est l'heure.

FKANCESCA.

Pas eucor... pas encor... non, Fasio, demeure.

FASIO.

Entends-tu?... par le ciel nous sommes invités A marcher plus vile.

FRANCESCA

Ah!

FASio, se retournant.

Je suis prêt.

i.ÉLio, du haut de l'escalier, étendant les bras. Arrêtez.

RAFAELiO.

Avez-vous entendu, messieurs?... Que dit cet homme?

LÉLIO

Je dis , au nom du duc , messieurs , que je vous somme De ne pas faire un pas de plus.

Dieu tout-puissant!

LÉLIO

Je dis que vous alliez tuer un innocent. Si Dieu ne m'avait pas conduit sur votre roule : Voilà ce que je dis : et si quelqu'un en

doute, J'ajouterai deux mots qui doivent faire loi : Je connais l'assassin... et l'assassin, c'est moi. {Il descend les marches.)

FASIO.

Lélio!... juste ciel!

FRAÎfCESCA.

Oh ! j'en deviendrai folle !...

LÉLIO , tendant la main à Fasio.

Fasio... l'on se peut fier à ta parole... Merci!... Mais je te veux prouver en ce moment Que j'étais digne aussi d'un pareil dévouement; Et, puisque vient à moi cette mort tant cherchée. Je me décide enfin pour la tète tranchée.

(5e retournant.) Je vous l'ai dit, messieurs, je suis le meurtrier; Vous pouvez à l'instant partout le publier. Ce n'est plus lui... mais moi... que regarde l'affaire; Et c'est tout un procès, messeigneurs, à refaire. Reconduisez-moi donc à sa place en prison.

FASIO, à mi-voix.

Mourir sur l'échafaud!... vous!... vous!

LÉLIO, tirant un flacon de sa poche.

J'ai du poison.

(// rrt se remettre aux mains des gardes.) FRASCESCA, SB jetant dans les bras de Fasio. Fasio! Fasio!

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de IMarana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu, le bon Ange est debout, près de lui, le glaive à la main, et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCENE PREMIERE

LE aiAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAtJVAIS ANGE.

o toi que le Seigneur a commis à ma garde, Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde! Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement Entreprit de lutter et que, pour cliàliment.

Me suivant au plus bas de ma chute profonde.

Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde.

Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,

Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours :

Et les heures des nuits et des jours avec elles

Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,

Que je crois que du Dieu que j'avais offensé

Le courroux, à la fin, se doit être lassé,

Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre

Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière!...

Donc je te prie, au nom miséricordieux

Du Seigneur, je te prie, archange radieux,

Je te prie, au doux nom de la vierge Marie.

Au saint nom de Jésus, archange, je te prie

De soulever ton pied de mon sein condamné.

Car c'est trop de douleurs, même pour un damné!...

LE BON ANGE

C'est une volonté plus forte que la nôtre

Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,

Et nous en subirons les ordres absolus

Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.

Or, je ne sais quel temps doit durer Ion martyre,

Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :

Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna

Est le comte don Juan, seigneur de Marana,

Tige des Marana, dont l'illustre famille

Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.

Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,

Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu

Qui, lui tendant les bras, lui dit : « Comme un archange,

n Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange;

» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,

» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui.»

ACTE I, SCÈÎTE 1. a

A cette grande voix, le pieux solitaire

Tomba les deux genoux et le visage en terre,

Puis, ayant adoré l'Éternel, répondit :

<.' Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit

» Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,

» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.

» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter.

« Combien le cœur de l'homme est faible à résister^

« Et je voudrais sauver à ma race future

« Les éternels combats de l'humaine nature,

» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,

» 11 en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,

n Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,

» De son libre penchant, il commette un grand crime.

« Or (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela

» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà

» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre

>) Avec la mission d'accomplir ce mystère. «

Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. •>

Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore -. « Allez. »

Alors je descendis de la voûte éternelle,

Et depuis ce moment, céleste sentinelle,

J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,

Immobile, debout, et sans fermer les yeux.

Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive.

Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève.

Il faut, qu'obéissant au décret éternel,

Un des fils de don Juan devienne criminel.

Maudit! sois donc encor patient au supplice,

Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, liant.

Ah ! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu, Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu.

10 DON JUAJJ UE ÎIARA\A.

Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée.

Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.

Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!

Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va !

La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,

Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.

Ah ! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,

Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :

Eh bien ! il a céans un fils qui, je l'espère,

Est né pour délier ce que lia son père ;

Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi

S'accomplira.

LE BON ANGE

Silence !

LE MArVAIS ANGE.

A moi, don Juan!... à moi!...

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA

DON JCAN , à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.

Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela ! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets ! — {Tendant les bras.) A moi, Carolina ! CAROLINA, passant son bras autour du cou de don Juan.

Me voilà, monseigneur!...

CHRISTOVAL, vidunt son verre.

Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA

II ne m'enlève pas, je te quitte.

MARCEL

Très-bien! alors, à moi la Vittoria.

viTTORiA, adossée au piédestal , et repoussant

Manoel.

Non pas, monseigneur! je suis à don Juan et point à d'autres.

DON JCAN, se levant et allant à Fittoria. Oh ! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux el qui demande récompense.

{Il porte la main à sa chaîne d'or.) VITTORIA, l'arrêtant.

Si tu as quelque chose à me donner, monseigiieur, donne-moi ton poignard.

ACTE I, SCÈNE II

DON JCAN.

Ou'cn veux-lu faire ?

VITTORIA

Que t'importe ?

DON JEAN

Prends, ma jalouse.

(Viltoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.)

CAROLINA

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que lu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu coiiimences à aimer?

Je lui donnerai (.9e couchant à ses pieds.) une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA

Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi... — {L'embrassant au front.) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA

Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu?

DON MANOEL

11 n'en sait pas le nombre.

14 DON JCAN DE 3IAR\t\.

BOy JUAN.

Oui, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLI>'A

C'est égal, je te prête dessus ce que tu voudras. — {Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.) L'infant deviendra roi.

DON JCAN, l'embrassant.

C'est chose dite, j'emprunte.

CHRISTOVAl.

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON Ji'AN, négligemment.

Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JLAN.

Eh bien ! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'ahiesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé,

JCAN A.

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

Tiens, ne m'en parle pas, Juana : tu as peut-être entendu conter qu'il y a un Père Eternel au ciel?

JCANA.

Je crois qu'on m'a dit quelque chose comme cela quand j'étais enfant.

ACTE I, SCÈNE H

Eh bien ! je crois, Dieu me pardonne ! qu'il esl descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, levant la portière de la chambre à

gauche du spectateur.

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

{Silence d'un instant.)

DON JUAN, se soulevant.

Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, traversant la scène.

Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortes.

{Le domestique sort.)

CHRISTOVAL, SC ICVUnt.

Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA

Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'âme d'une sainte en soufflant dessus.

CAROUNA.

Adieu, don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

Surtout, si nous faisons pénitence ensemble; prenons jour.

16 DO?! jrAN DE MARANA.

CAROLIUA.

Jamais !

Do>' JCAlV.

Alors, je t'atlendrai demain de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc. CAROLiisA, souriant.

J'y serai.

DON JCA?i.

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA

Si fait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DO?î JUAN.

Adieu, ma charmante. — (^ se* 7?cf<7es.) Éclairez!

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN

Adieu , jeunes fous et belles courtisanes , qui jouez comme des enfants avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité : mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortes, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour arri-

ver à la chambre do mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan , il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier ; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes; tu as affaire à un prêtre , parle-lui la sainte langue de l'Eglise !

18 BOX 3VA.y DE M\RAKA.

SCÈNE IV

Les précédems; DOM MORTES.

DON JEAN

Vous êtes ua digne serviteur de Dieu, mon père , toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTES

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JtlAN.

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTES

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JCAN.

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père ?

DOM MORTES

Des heures et des jours quand vous en aurez besoin; mais ne craignez-vous pas que les instants ne soient comptés à celui qui m'attend?

DON JCAN.

C'est justement de lui que nous allons parler, et ce que je vais vous dire lui épargnera la moitié de sa confession.

ACTE I, SCÈÎVE IV

DOM MORTES

Dites, monseigneur.

DON JCAN.

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse ?

DOM MORTES

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque ; mais depuis, nous nous sommes perdus, l'un dans le monde, l'autre dans la solitude; lui, est devenu un grand capitaine de guerre, et moi, je suis resté un pauvre serviteur de Dieu.

DON JCAN.

Vous savez. qu'il était d'un caractère...

DOM MORTES

Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JCAN.

Mais en même temps fougueux et passionné.

DOM MORTES

Cela lui a lait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JCAN.

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTES

11 a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JCAN.

Certes ; mais il n'a pas toujours suivi les commandements de Dieu, comme aurait du le faire un bon catholique.

20 DO?i Jl'A?i DE MARA?ÎA.

DOM MORTES

Tout peut être pardounc à qui se repenl à l'heure de la mort.

»0!V JVKy.

Voilà pourquoi il faut que mon père se repente.

DOM MORTES

Je ferai tout pour l'amener là.

Do>" JUAK.

11 y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTES

Lequel ?

Do?« JUAIV,

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique , un fils qu'il a traité comme mon frère , et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan ?

DOM MORTES

Je le sais.

DON JCAIS.

Eh bien ! mon père , voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son âme; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

ACTE I, SCÈ?(E IV

DOM MORTES

Mais ce jeune homme est votre frère devant Dieu.

DON JIAN.

C'est justement cela, mon père... qu'il reste mon frère devant Dieu, mais qu'il ne le devienne pas devant les hommes.

DOJI MORTES.

Eh! pourquoi?

DOPÏ JUAN.

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvents, comme je le ferais, moi... En orgies avec de jeunesétudiants, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint -Jacques - de - Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon , au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourants , comme je le ferais encore, moi... Comprenez-vous , mon père?...

DOM MORTES

Oui , monseigneur... Cependant , je crois que si don Josès était à votre place...

BON JUAN

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? à Séville , en Andalousie , dans la ville des amours . des sérénades et des fleurs; tandis que son père

22 noy jrA> de >i\ra>a.

bien-ainié vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville?... il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina , qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour pleurer et prier avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche ; car si, au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême ! il allait,

ce qui est possible, légitimer ce bàlard Il ne

faut pour cela qu'un parchemin , dix lignes, une signature , et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana , grand d'Espagne de première classe , et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!... car il est mon aîné ; tandis qu'à moi , à moi qui suis resté près de mon père pour l'entourer de soins pieux, à moi le fds légitime, à moi le véritable héritier des don Juan, que resterait-il?...

D03I MORTES

Rassurez -vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JIAN.

Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit , n'est-ce pas. qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'A-

ACTE I, SCÈ\E IV

randa, qui rapportent ensemble cinq cenls réaux et vingt -cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appcler Don?... c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée.... Oh ! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père !... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion , qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana , et qui dit : Ceci est à moi , don Josès ! cela est à toi, don Juan!... J'aurai plus de pitié que lui , moi ! j'attendrai que mon père soit mort, et puisse Dieu conserver ses jours!... pour désigner à mon frère l'héritage qui lui revient... Rapportez-vous-en donc à moi pour le partage, et dites au comte que je suis son seul fils, que l'Église ne reconnaît pas les enfants nés hors du mariage, surtout lorsqu'ils sont nés d'une païenne! Quel honneur pour un vieux chrétien comme mon père, dont les aieu:: ont chassé les Maures de Grenade et les Indiens du Pérou , d'avoir un fils qui dit Allah au lieu de Dieu, et qui brûlera éternellement en enfer entre Boabdil et Guatimozin.

DOM MORTES

J'espère que don Josès arrivera à temps pour que votre noble père règle de son vivant ses intérêts et les vôtres,

DOIS JC\N.

Oh! pour cela, vous vous trompez.... non!... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'aban-

don, si je n'étais pas là , moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTES

Eh bien ! moi , monseigneur , je ne lui en ai écrit qu'une , mais je suis sûr du messager qui la porte.

DOS i\:kTi, furieux.

Tu as écrit à don Josès, prêtre? et qui t'a

permis de le faire?

DOM MORTES

Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JCAN.

Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que

je joue! Ah! nous voilà enfin tous deux face à

face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre, je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don Josès pour mon frère et cela, non

pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non point parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont jcm'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noblefigurepar lesEspagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux , qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me

ACTE 1, SCÈNE IV

vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race , est descendu vivant en enfer, y a soupe avec un commandeur qu'il avait tue après avoir déshonoré sa fille, que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, conmie le roi Charles-Quint de celle du roi François I*""^!... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à Ion choix ; mais n'oublie pas que je suis là, que je ne perds

pas une parole, pas un geste, pas un signe et

que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTES, entrant dans la chambre.

Dieu prenne pitié de vous, monseigneur !

DON JDAN.

Priez pour vous-même, mon père.

1)o !V Jl.\N DE MA.RA\A,

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN

Allons, la lutte est engagée.., il faut la soutenir : le prix est magni-flque, don Juan.... Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine... car tu t'entends mieux à te servir de l'épée que du poignard. — (Soule-cant la tapisserie.) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office

de prêtre et pas autre chose , je te le conseille

Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?.... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine ! ne mets pas la plume aux mains de mon père , ou si lu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter.... Ah ! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace.... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera

rien.... Il va signer... il... Prêtre maudit! (//

s'élance dans la chambre. La musique indique la situation) elle est interrompue par un crij au même instant le bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains.

ACTE I, SCÈSE V

tandis que le mauvais Jnge s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus , don Juan reparaît, pâle , soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.) H élait temps! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard... — (Allant à une fenêtre qui domine un précipice.) Personne ne l'a vu sortir; mon père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la flèvre... pour quelque vision iiifernale! Allons. — { Mettant le

parchemin dans sa poitrine.) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils àiné du comte! — (// cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du bon et du mauvais Ange n'est plus là.) Ah!... disparu! Cette vieille tradition de la famille serait -elle vraie? Le mauvais ange des Marana derait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. — (Croisant les bras et regardant le ciel.) Après !

LE COMTE, appelant dans la chambre à côté. Don Juan !...

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe : c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout

-.s DON JfAN DE BIARA^A.

prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant : Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. — [Il s'approche comme malgré /?/i.) Préjugés de l'enfance, qui s'enra-

cinent au cœur de l'homme!... chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!... Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE

Don Juan !

DON JUAN, soulevant la tapisserie.

Me voilà, mon père...

{Au moment où il va entrer, on entend une voix du

côté opposé : c'est celle de don Josès.)

DON JOSÈS, dans l'antichambre.

Don Juan !

DON JUAN, laissant retomber la portière. C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah ! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie !... Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan !

(// revient tranquillement en scène.)

DON JOSÈS, DON JUAN

DON JOSÈS, s'élançant en scène.

Don Juan ! don Juan ! est-il encore temps? verrai-je encore mon père ?

DON JCAN, mettant le doigt sur sa bouche. Silence, frère !... il dort!...

DON JOSÈS, se jetant au cou de don Juan. Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère ! comprends-tu? si je n'avais pas reçu celte lettre du digne dom Mortes, mon père mourait sans que je le revisse , il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre ! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh! cela n'était pas possible! Dieu n'a pas voulu que cela fût.... Laissez-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh ! mon père, mon père, mon digne père!...

{H pleure.) DON JUAN, lui jetant un bras autour du cou. Pauvre Josès ! et tu as ainsi quitté Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON *OSÈS.

Tais-toi . don Juan , tais-toi , ne parle pas des

ùO DON JCAN DE MA.RA1\A.

amours du fiis pendant l'agonie du père. Si j'ai quitté Tcrésina ! oh ! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon âme vînt plus vite ! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre

bien? a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de Josès?... LE COMTE, appelant.

Josès !

DOTS JOSÈS, tressaillant.

N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'at-il pas appelé?

DON JtAN.

Non, tu te trompes... c'est le vent du nord qui gémit dans les cyprès du parc, et, la nuit, souvent les arbres se plaignent comme des hommes... Et lu disais que dona Térésina...

DON JOSÈS.

Oh! frère ! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père! si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige Oh! j'aurais été heureux, trop heureux!...

DON JC\N.

Et tu l'as abandonnée à Séville... seule et si loin de toi?

DON JOSÈS.

Non, non!... elle m'a açcom[]agné jusqu'en Castille ; je l'ai laissée dans notre château de Villa-

LE COMTE

Josès !

DON JOSÈS.

Oh! cette fois cette fois, frère! ce n'est

point une illusion, c'est une voix.... une voix qui m'appelle... une voix mourante, il est vrai, mais une voix humaine...

Cette fois, comme l'autre, tu te trompes.... oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfants tous deux, nous avons écouté avec elïroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces nmrs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une âme errante et qui demande des prières?

DON JOSÈS.

C'est vrai, mais moi seul tremblais... tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rùle.

DON JUAIV.

Oui, et alors comme aujourd'hui, esprit dégage des liens terrestres , tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

3â DON JDAN 0£ MARAK'A.

DOS JOSÈS.

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces; il y a trois jours que je marche sans m'arrclcr : il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris ; mais si pendant ce temps mon père

DON JCAN.

Je te dis qu'il dort, viens... viens.

LE COMTE, d'u7ie voix mourante.

Don Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! celte fois, je ne me trompe pas ; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix.

DON Ji AN, le poussant.

Eh bien! va donc! maintenant je te le permets !

DON JosÈs, se précipitant dans la chambre. Me voilà, père, me voilà !

SCENE VII

DON JUAN seul d'abord, puis LE BON ANGE, puis LE MAUVAIS.

Oui, va, va, il ajuste assez de vie encore pour que tu rétouffes en l'embrassant. — (Écoutant.) Plus rien, rien que les sanglots de mon frère; tout est fini ! — (// tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.) Ah! — (Mettant la main sur sa poitrine.) Qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi? — {On entend une nmsique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Jnge descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.) La conscience , elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. — (Le bon Jnge remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lin répondant.) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre... — (Le bon Ange parle de nouveau.) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. — (Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.) Et mon père qui m'appelait et que j'ai laissé mourir sans lui répondre ! — (Même jeu.) Il est déjà au ciel , où il prie pour son fils : donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, appufé sur le dossier de son fauteuil. Oui. pour toi, si tu veux, comiuence un nouvel être : Ton père, en expirant, Va fait souverain maître

34 Do>- JCA?(DE aiARA5A.

De ses vassaux et de ses biens, Tandis que don Josès, par un destin contraire. Est pauvre... .Ulons. don Juan, tend les bras à ton frère.

Et que tes trésors soient les siens.

tE MATJVAis A5GE, sortaut de terre et s'appiiyant sur

le dossier du fauteuil, du côté opposé. Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune, C'est un bâtard jaloux, dont la vue

importune

Depuis longtemps lasse tes yeux.

Étranger, de quel droit viendrait-il au partage? Garde à toi seu', don Juan, ton immense héritage.

Tu t'en feras des jours joyeux.

LE Bo:v A>GE.

Du moins pour rétablir entre vous l'équilibre. Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre; Tu rempliras ainsi le désir paternel.

Et don Josès, heureux près de sa jeune femme. Te dressera, don Juan, un autel dans son âme Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MArVAIS ATÎGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine? Laisse aller don Josès où son destin le mène; Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur. Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale, Te devra le trésor de sa nuit virginale Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE Bo:V ANGE

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues; Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues.

Demandant au flot qui bruit Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde. Et quel est le secret des voluptés du monde

Dont elle rêve chaque nuit.

ACTE I, SCÈNE VII

LE MAUVAIS ANGE

Don Juan, c'est un trésor! crois-moi, l'Andalousie Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie :

Avec un teint blanc et vermeil, Avec de longs baisers, brûlants comme une flamme. Et des regards ardents qui pénètrent dans Tàme

Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, s'éloiguant.

Adieu! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe, De cette vie un jour tu sauras le mensonge. Et tu me chercheras d'un douloureux regard; Et lu m'appelleras comme un vaincu sans armes,

Avec des sanglots et des larmes; Mais peut-être que Dieu répondra: «C'est trop tard!...» (// disparaît.) LE MAUVAIS ANGE , s'enfonçant lentement en terre. Adieu! noble don Juan, le monde est ta conquête. Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête. Car lu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi; Et si Ion cœur, lassé de voluptés paisibles.

Rêve des plaisirs impossibles, Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.

(// disparaît.)

3G DO!» }V\y DE MARANA.

HUSSEIN

Préviendrai-je don Josès, le frère de Votre Seigneurie?

Retiens bien ceci, Hussein, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline ; don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.)

SCÈNE PREMIÈRE

TÉRÉSINA, PAQUITA, Usant toutes deux.

TÉRÉSIINA.

Paquita !

PAQUITA

Madame !

Est-ce que le livre que tu lis l'amuse?

38 Do\ JUA!V DE MARA?f.\.

PAQCITA.

Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie ?

TÉRÉSISA.

A la mort !

PAQCITA.

De quoi traite-t-il?

TÉRÉSINA

Des vertus de très-grande et très -noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque ; et le lien ?

PAQIITA.

Des amours de la princesse Boudour avec les flis du roi de Serendib.

TÉRÉSINA

Avec le fils, tu veux dire ?

PAQUITA

Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA

Cela ne se peut pas.

PAQUITA

Pardon, senora, elle les a aimés cliacun leur tour, le premier, un peu; le second, beaucoup; et le troisième, passionnément; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÈRÉSI^iA.

Vous êtes folle, Paquita.

{Elle se remet à lire.)

ACTE II, SCÈNE I

PAQuiTA, se levant et s'approchant de Téréstna. Mais le plus joli de tout cela , madame , c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scelle avec du plomb ; elle s'approcha de ce vase , et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait ; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la nier, il faudra bien regarder !

TÉRÉSINA

Pourquoi?

PAQCITA.

Parce que, comme la princesse Boudour , nous trouverons peut-cire un génie.

TÉRÉSI\A.

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras?

PAQïITA.

Moi, je n'en formerai qu'un.

Lequel ?

PAQUITA

Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA

Et tu te trouverais heureuse ?

PAQCITA.

Certes ! car lorsqu'on est jeune et jolie , ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont

40 DO-V M\y DE MARANA.

mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi , senora, révcntail trune jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA

Et comment cela?

PAQUITA

D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA

Quelle langue?

PAQCITA.

La plus jolie de toutes , la langue de l'amour. Ecoutez : Vous êtes à la- promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; il repasse et vous salue une seconde fois, vous retournez l'éventail de l'autre côté, et vous regardez dé: daigneusement toujours ; il n'y a pas même de mal que l'expression de dédain aille

en s'augnientant, cela veut dire clairement : Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela , le cavalier qui passe vous plait-il? oh ! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches , cela signifie : Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure , on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'o-

ACTE II, SC!•^•E

reillc ; dix minutes après, il repasse, et par hasard il trouve que la senora , en partant, a oublié son éventail sur sa chaise ; il s'approche de l'éventail , le prend, le porte à ses lèvres , et l'éventail lui dit : «i Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence ; cachez-moi sous votre manteau, de peur qu'un jaloux ne me reconnaisse, et rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. — Mais où cela et à quelle heure? dit le cavalier.— Cherchez bien, répond l'éventail, il doit y avoir, sur une de mes branches, un nom, une adresse, une heure, écrits au crayon ou gravés avec une aiguille ; là , bien , vous y êtes. » Le cavalier s'en va, et à l'heure dite, vous entendez une sérénade sous votre balcon; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : u Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime; tirez vos rideaux de soie , ouvrez votre fenêtre grillée , et regardez à travers vos jalousies , voyez comme il m'embrasse après chaque couplet; c'est que vos jolies mains m'ont touché; maintenant ré-

pétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter : la la la la; cela veut dire que vous nous avez entendus. Très-bien , ma belle maîtresse , ne vous ennuyez pas trop de nous , car bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet , dix minutes après, on entend des pas dans le corridor; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse , c'est notre gentilhomme ; il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût ; vous regardez son page

Ai Do\ .lUAN DE MVR\>A.

pour voir s'il a une livrée ; vous jetez un coup d'oeil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries ; et s'il est beau , s'il est riche , s'il est noble , vous lui dites: Je veux trois choses, et il vous les donne!...

TÉRÉSINA

Mais , sais-tu bien , Paquita , qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQDITA.

Vraiment ?

TÉRÉSINA

Oui , j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Crux, lorsque je vis passer un beau cavalier; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que. je me cachai derrière mon éventail.

PAQCITA.

Bien!

TÉRÉSINA

Sans doute , il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite {Ayant Voir de chercher autour d'elle.) qne...

PAQl'ITA.

Que...

ACTE II, SCEI\E I. 40

TÉRÉSINA

Mon Dieu ! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQtlTA.

Très-bien ! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA

Oui, mais mon adresse n'était pas dessus.

PAQriTA.

Cela devient embarrassant pour lui, vu qu'il n'y a que ce château à trois lieues à la ronde.

TÉRÉSINA

Oh ! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose ; demain , dès le matin , Paquita , tu iras le chercher à la petite porte du parc.

{On entend la ritournelle d'une sérénade.)

PAQUITA

Tenez, ce n'est pas la peine, le voilà qui chante sous vos fenêtres.

TÉRÉSINA

Oh ! mon Dieu !

PAQUITA

Eh bien ! qu'y a-t-il là d'effrayant ?

Mais il faut faire cesser cette sérénade.

PAQUITA

Comment cela, s'il vous plaît?

TÉRÉSINA

Je ne sais... cherche un moyen.

DON JCAN UE MAK\:>(A

PAQUITA

Je n'en connais pas, moi.... celte musique est délicieuse.

TÉRÉSINA

Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA

Ah! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas. {Elle va à la fenêtre.)

TÉRÉSIMA.

Que fais-tu?

PAQUITA

Je vais ouvrir.

TÉRÉSIIVA.

Je te le défends !

PAQUITA, ouvrant.

Ah ! mon Dieu ! vous avez parlé trop lard.

TÉRÉSIXA.

Imprudente !...

PAQUITA

Voulez-vous que je la referme?

TÉRÉSINA

Oh! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA

Vous avez raison.

TÉUÉSINA.

Eh bien! que fais-tu donc?

PAQUITA

Je regarde.

TÉRÉSINA

Mais il va te voir, et croira que c'est moi.

ACTE II, SCÈNE I

PAQUITA

Chut \—[Faisantun signe à sa maîtresse.) Venez tout doucement.

{Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.) TÉRÉsi-NA, à la fenêtre.

Le voilà! c'est bien lui.... je le reconnais à sa plume'rouge.

PAQUITA

Ecoutez !

DON JUAN, chantant au bas de la fenêtre. En me promenant ce soir au rivage, Où pendant une lieure à vous j'ai rêvé, J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage. Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :

Les procès sont longs, les juges vendus; Je perdrai ma cause, et pourtant que faire? Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange, Et souvent le mal nous conduit au bien. De nos deux cœurs entre eux faisons échange, Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

PAQUITA

Il a fini.

TÉRÉSINA

L'air était charmant.

PAQUITA

El les paroles donc ?

TÉRÉSINA

Je ne les ai pas entendues.

PAQCITA.

La ritournelle surtout est délicieuse. (Chantant.) La , la, la , la...

TÉRÉsiNA , l'arrêtant.

Paquita !

PAQUITA

Oh ! c'est vrai ; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA , soupirant.

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre !

PAQciTA , soupirant plus fort.

Oui, très-heureusement!

TÉRÉsiKA , revenant à la rampe.

Aussi , je suis tranquille.

PAQiiTA , « demi-voix.

Écoutez !

TÉRÉSINA

Quoi?

PAQUITA

On marche dans le corridor!...

TÉRÉSINA, vivement.

Fermez cette porte , Paquita.

{Paquita ferme la porte.) PAQUITA , écoutant.

On s'arrête !

TÉRÉSINA, écoutant.

On frappe !

PAQUITA

Il faut savoir qui cela est.

ACTE II, SCÈISE I

TÉRÉSINA

Demande !

PAQUITA

Qui frappe ?

LE PAGE, en dehors.

Un page du comte don Juan.

TÉRÉSINA

Paquita !

PAQUITA

Silence ! Et que veut le comte don Juan? ^

LE PAGE

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA , se retotirncmt vers sa inaîtresse. Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉrÉSINA.

N'importe, je ne puis le recevoir.

LE PAGE

Eh bien?

PAQUITA

Eh bien ! mon beau page, il vous faut retourner vers votre maître, et lui dire qu'il est trop tard ce soir... que demain nous verrons.

TÉRÉSINA

Que dis-tu donc?

PAQUITA

Je répète vos paroles mot pour mot.

LE PAGE

Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

Do>" JUAN DE JI.VRA^A

PAQriTA,, se retournant vers sa maîlresse. A la caniérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances. TÉRÉsiSA, vivement.

Tu as raison.

PAQTiiTA, au page.

Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TÉRÉSTSA.

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josès, et qu'il sait qu'en pareille circonstance , les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQriTA, la poussant dans sa chambre.

C'est bien, c'est bien, c'est bien!

(En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.)

Seule?

Seule.

DON JUAN, PAQUITA

DON JUAN, de la porte.

PAQUITA, de Vautre porte.

nos jrA?f, s'approchant.

Tant mieux !

PAQUITA, s'approchant.

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

D05 JUAS.

Ecoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas?. . Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA

Paquita.

DON JUAN, allant à elle et la regardant.

Eh bien ! Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amants, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA

Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON jnAN.

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Maraiia .

50 I)0.\ Jl'A>- BE MARANA.

PAQCITA.

Noble?

DON JrA"^.

Je t'ai dit mon litre.

PAQriTA.

Riche?

DOIS JCA>-.

Comme une mine d'or.

PAQUITA

Et magnifique?

DON JCAN.

Comme le roi.

PAQÏITA.

Vous croirai-je sur parole?

Do>' JCAN, lui donnant sa bourse.

Non , sur actions.

PAQtlTA.

Je vous crois.

DON JUAS.

Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA

Elle a...

Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA

Elle s'appelle...

Dona Térésina , je le sais.

PAQtlTA.

Elle est fiancée...

ACTE H, SCKIVË H

DON JtAN.

A don Josès, je le sais encore.

PAQCITA.

Qu'elle...

N'aime pas.

PAQUITA

Qu'elle aime.

DON JUAN , lui passant sa chaîne au cou. Ou plutôt qu'elle?...

PAQUITA

Croit aimer.

Ses défauts ?

PAQUITA

Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN , lui passant une bague au doigt. Elle doit en avoir.

PAQUITA

Elle est un peu curieuse , un peu coquette , un peu vaine.

J'ai deux chances déplus que le serpent... Eve n'était que curieuse.

PAQUITA

Et elle n'avait pas de femme de chambre.

C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu , Paquita.

PAQUITA

Vous vous en allez ?

52 DON JV\y DE M\R.\?fA.

DOS JTAN.

Je sais ce que je voulais savoir.

PAQriTA.

Reviendrez-vous?

DO?i JZky.

Peut-être.

PAQOTA.

Au revoir, monseigneur.

DO:V JCAN.

Ne me reconduis-tu pas?

PAQLiTA, prenant tin flambeau.

Oh! pardon.

(Elle sort derrière don Juan.)

SCÈNE III

TÉRESINA, pMwPAQUITA.

TÉRÉsiîVA, entrant doucement.

H est parti !

VKQvnx, jetant un cri dans le corridor. Ah!

TÉRÉSINA

Qu'ya-t-il?

PAQuiTA, rentrant sans flambeau.

Rien; j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA

Eh bien! ce cavalier?

PAQCITA.

C'est un noble seigneur.

TÉRÉSI>A.

Ses manières?

PAQCITA.

D'un prince... et avec cela...

Quoi?

PAQCITA.

Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSIIVA.

Vraiment?... et t'a-t-il parlé de moi?

PAQCITA.

De qui voulicz-vous qu'il me parlât?

54 D01 JIAN DE MARASA.

TÉRÉSINA

Que t'a-t-il dit?

PAQCITA.

Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA

Après?

l-AQUITA.

Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRÉSINA

C'est tout?

PAQÏÏITA.

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Joscs ?

PAQCITA.

Oh! mon Dieu! oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA

Pourquoi ?

PAQUITA

Parce que cela a paru lui faire une peine !...

TÉRÉSINA

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita. PAQCITA, portant la main sur sa maîtresse et

s'arrêtant.

Chut!...

TÉRÉSINA

Quoi?

PAQCITA.

Des pas !

OÙ

PAQuiTA, indiquant le corridor.

Là!

TÉRÉsiNA, écoutant.

Ils s'approchent.

PAQDITA.

On dépose quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA

On s'éloigne.

PAQUITA

Il faut voir ce que c'est?

TÉRÉSINA

Attends encore.

{Pause.)

PAQUITA

Maintenant?

TÉRÉSINA

Oui, je crois...

PAQDITA, ouvrant la porte.

Une cassette !

TÉRÉSINA

Avec un papier ?

PAQUITA, lisant.

<i A dona Térésina, flancée de don Josès. n

TÉRÉSINA , j)renant la cassette.

C'est vrai.

PAQUITA

Elle est pour vous !

TÉRÉSINA, la lui rendant.

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA

Oh ! mon Dieu !

TÉRÉSINA

Quoi?...

PAQTÎITA.

Elle s'est ouverte toute seule.... (Tout en mar chant vers la porte.) Des perles, des diamants !

TÉRÉSIPfA.

Attends, que je voie.

PAQCITA.

Voyez...

TÉRÉSINA

C'est un écrin royal.

PAQTJITA.

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. >>

TÉRÉSOA.

Reporte-le !

PAQriTA .

Ce soir?

TÉRÉSINA

A l'instant!

PAQTJITA.

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il mo semble qu'il sera temps demain matin.

TÉRÉSINA

Crois-tu? .

PAQCITA.

vSans doute!... En attendant, nous allons les regarder, n'est-ce pas?

TÉRÉSINA

Mais il verra qu'on y a touché.

ACTE II, SCÈ\E III

PAQUTTA.

N'importe ; si on les lui rend, l'action n'en sera que plus méritoire.

TÉRÉSIiVA.

Quel magnifique collier !

{Elle le pose sur la toilette.)

PAQUITA

Comme ces perles iraient à votre cou !

TÉRÉSINA

Et ces bracelets ! regarde.

PAQDITA.

c'est le fils de quelque empereur.

Et ces pendants d'oreille, ce bandeau, cette ceinture!

PAQUITA

Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, soupirant.

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA

Pourquoi pas? ces bijoux sont offerts à la fiancée de don Josès, et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA

Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA

N'y allez pas ; la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

58 DO?f JCAi> DE JJ.\RA^A,

TÉRÉSINA

Flatteuse !

PAQCITA.

La senora veut-elle que je lui essaye ces bijoux

TÉRÉSIXA.

Non.

PAQriTA.

Madame veut-elle que je la déshabille?

TÉRÉSI?tA.

Non.

PAQUITA

Madame permet-elle que je me retire?

TÉRÉSI>A.

Oui.

PAQiiTA ra jusqti'à la porte et revient. A propos, ces bijoux...

TÉRÉsi^iA, étendant la viain sur eux.

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA

Comme madame voudra.

TÉRÉSI!ÏA.

Demain malin, entends-tu? n'y manque pas,

PAQUITA. de la porte'.

C'est chose dite.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

TÉRÉSINA , seule.

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même ; car je suis seule , et personne ne me peut voir : ce sera comme un songe doré dans ma vie , et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! {Elle s'assied devant la toilette.) Une fleur dans tes cheveux, médit don Josès. (Mettant le bandeau.) Quelle différence ! (Pendant qu'elle met les uns après les autres les différents bijoux que renferme Vécrin, le mauvais Ange passe la tête par tm panneau , et lui parle à travers sa glace.)

LE MAUVAIS ANGE

Dans ce miroir, jeune fille, Regarde ton œil qui brille Plus radieux et plus pur Que, dans une nuit sans voile, Ne brille l'or d'une étoile Au milieu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée Que la pudeur tient fermée Aux plus timides aveux; Vois tomber sur ton épaule.

Comme les rameaux d'un saule, Le trésor de tes cheveux.

Vois cette taille légère, Que l'on croirait étrangère A la terre des vivants ; C'est celle d'une sylphide Qui, sur son aile rapide, S'amuse à passer les vents.

Lorsqu'on est aussi parfaite, Jeune fille, on n'est pas faite Pour aller mourir d'ennui Dans quelque ville appauvrie, Où de la coquetterie Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale Une grande capitale Avec ses plaisirs, ses arts, Ses paiais pleins de lumière, Et Golcoude tout entière, Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages, Des chevaux, des équipages Que l'on change tour à tour, Et des jours pleins de paresse Qui

mènent avec mollesse A des nuits pleines d'amour!

{Le mauvais Ange disparait.)

TÉRÉSINA

Oh! que c'est étrange! {Se levant.) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces liamants qui m'cblouit... c'est ce bandeau qui

TÉRÉSINA, DON JUAN

DOIS jz\y, entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.

Me voilà.

TÉRÉSINA, avec effroi.

Grand Dieu !

DO!v jcAîf, toujours un genou en terre. Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu.... Qu'avez-vous à m'ordonner ?

TÉRÉSISA.

Oh! rien. { S'apercer ant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.) Et ces bijoux ! oh ! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre , et puisque vous voilà...

{Elle aie le collier.)

11 est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique ; vous les ? ?-z touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous!...

TÉRÉSINA

Vous les remporterez, n'est-ce pas? oh! je vous supplie...

ACTE II, SCÈ!VE V. C

DON JCAS.

Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absents que présents? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver ; non, vous les reverrez dans tous vous rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du manceniilier.

TÉRÉSINA, mettant ses mains sur ses oreilles.

Taisez- vous , taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine , comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JCAN , jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.

Vous ne les avez portés qu'un instant ; eh bien ! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique , ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraude et aux fruits d'or?... n'est-

ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles , ses courses au Prado?...

TÉRÉSINA

Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur , laissez - moi l'oublier : silence ! silence !

DON JCAN.

Vous étiez la plus belle de ses femmes , et toutes les femmes étaient jalouses.

64 DON JUAIV CE MARAIV/V.

TÉRÉSIISA.

Songe, songe... que tout cela.

Réalité, réalité... Aime-moi seulement , Térésina , et je te bâtis , sur le mot je t'aime , un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA

Don Juan , je vous demande grâce ! Laissez-moi , laissez-moi...

Térésina , je vous aime , je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme , comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages,

des vassaux, des carrosses armoriés Térésina,

je vous ferai heureuse, faites-moi heureux!...

TÉRÉSINA , tombant à genoux.

Mon Dieu ! ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh! mon Dieu! je le sens , je ne pourrai pas supporter cette lutte. {Do7i Juan la relève et la tient renversée dans ses bras , fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanotiie.) Ah !...

SCENE VI

DON JUAN, seul, puis LE BON et LE MAUVAIS ANGE.

Allons, don Juan, voici l'heure ; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise Tu as cinq

minutes pour le décider.

(// s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.) LE Eo> ASGE, écartant le rideau de la madone, à

gauche du spectateur.

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière, J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière, Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux : Descends, que ta parole en son cœur retentisse, Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice, Car je suis le Seigneur miséricordieux.

Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre. Descendue une fois encor dans ta nuit sombre. Veux-tu revoirie jour? suis mes pas, prends ma main. Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,

Et je te prêterai mes ailes

Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange. L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange; Mais je sais que des cieux le séjour enchanté S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,

ACTE II, SCENE VI

Et que mon cœur divin contient assez de larmes, Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(7^/ disparaît.) DOS JUAN, se levant.

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

{Il s'assied de l'autre côté du théâtre.)

LE MAUVAIS ANGE, apparaissant derrière lui. N'écoule pas, don Juan, cette voix insensée ; Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront ? Ta vie en est encore à ses heures frivoles. Tu te rappelleras ces austères paroles, Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie. Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie. Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel, Près de ces voluptés dont tu sais le mystère?

Crois-moi, les heureux de la terre.

Don Juan, sont les élus du ciel !

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête, Quitter la table avant qu'arrive le dessert; El, la lèvre de vin et de baisers rougie. Te lever au milieu de ta royale orgie, Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(fi disparaît.) PAQUiTA , rentrant.

Encore ici, monseigneur !....

DON JUATV.

Oui, je t'attendais pour le dire une chose.

PAQOITA.

Laquelle ?

Que jamais fiancé n'est venu plus à temps...

PAQCITA.

Pour reprendre sa maîtresse?

Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.) PAQUiTA, le suivant des feux.

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, au fond.

TÉRÉsiNA, appuyée au bras de don Josès. Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni, car je suis heureuse, oh ! tout à fait heureuse de votre retour !

DON JOSÈS.

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina ! Oui, je suis revenu en toute hâte ; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père , qu'une vois surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange ; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée! DON JOSÈS, souriant.

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina? les antiques châtelaines de Villa-Mayof étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une aussi jeune et aussi belle héritière ?

TÉRÉSINA

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée,

je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivants qui sont à craindre.

DON JOSÈS.

Comment cela?

TÉRÉSINA

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS.

On la lui a accordée, je l'espère?

TÉRÉSINA

Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS.

A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as récusa visite?...

TÉRÉSINA

Non, je l'ai refusée ; alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant : et ces bijoux?

TÉRÉSINA

Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin ; mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Voyez comme ces diamants sont beaux ! Avantde les lui renvoyer, j'ai voulu essayer conmient une telle parure m'irail.... Eh bien ! oh ! il faut que ces bijoux soient enchantés,

ACTE II, SCÈNE VII

car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, autour de ma taille , qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds.... J'ai résisté, don Josès, mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fasciiialeur dans tout ce qu'il disait J'ai

résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois.... — {Se jetant ù soti cou.) Mais vous voilà, don Josès!... vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

BON JOSÈS, les yeux fixes.

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina. .. Comment appelez-vous cet étranger ?

TÉRÉSINA

Don Juan.

DON JOSÈS.

C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père ! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe ! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de celte courtisane dont il allait chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... o don Juan ! don Juan !

TÉRÉSINA

Tu le connais donc?

72 DON JDAN DE MARAHA.

DON JOSÈS.

Oui, je le connais! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Térésina ! pauvre fleur, tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA

Eh bien ! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort dé ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel ; sans cette lettre ,

je t'appartiendrais maintenant Eh bien! don

Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant môme il nous unisse... Une fois ta femme, oh ! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS.

Térésina, vous êtes un ange Paquita, vous

avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse : allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure nous y serons...

PAQCITA.

J'y vais, monseigneur.

{Elle sort.) DON JOSÈS, continuant.

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina; tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines ; moi aussi, je suis noble ! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien ! ma belle Térésina, allez mettre votre voile blanc, et nous le Iro-

ACTE H, SCÈNE VII

querons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange, allez...

TÉRÉSIIVA.

Vous êtes mille fois bon , monseigneur! Oh ! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas ?

DON JOSÈS.

Soyez tranquille !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

DOiV JOSÈS, /Jîas DON JUAN.

nos JOSÈS.

Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie delà famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom : rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort , ni ta maîtresse assassinée ! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère !... Do?t JUAN, de la porte.

Salut à don Josès!

Do?« JOSÈS, tristement.

Bonjour, frère !

Do?i JCA>.

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

Do> JOSÈS.

Je complais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JCAN.

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister. Depuis longtemps je comptais visiter les domaines de mes aïeux 5 je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Viila-Mayor.

ACTE II, scÈ>E vm

DOT» JOSÈS.

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter ?

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DO?J JOSÈS.

Oui, je sais que tu l'as vue!

DOIV JCAIV.

Deux fois.

Dor» JOSÈS.

Et tu l'as trouvée?...

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS.

Tu en parles comme un enthousiaste...

J'en parle comme un amant.

DON JOSÈS.

Mais tu sais qu'elle est ma flancée, don Juan.

Eh bien! j'aime ta flancée, don Josès.

DON JOSÈS, lui tendant la main.

Tais-toi, frère, tu es fou.

{Il va pour entrer chez Térésina.)

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fllle?

DON JOSÈS , riant.

Si fait, j'ai entendu...

DON JCAN.

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas Tamour de don Juan ?

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes, frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JtAN.

C'est cela, et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre, et si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux h prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peutêtre... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie ! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille ?

DON JOSÈS.

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan, laissemoi douter encore, frère!...

ACTE H, SCÈNE VIH

«ON JUAS.

J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi !

DON JOSÈS.

Alors, c'est une lutte que tu me proposes!...

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS.

Maisje l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi....

Josès, Josès! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan !

DON JOSÈS.

Mes droits sont sacrés.

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès!... tu n'es pas heureux en usurpations!

DON JOSÈS.

Que dis-tu?

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser da;>s le sein d'une famille, où dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... maisje dis aussi que lorsque ie véritable maitre arrive , on

Bo.1 JCAH DE MAB\SA

chasse rétranger ; Me voilà... arrière, don Josès, arrière!...

Don Juan!... crois-tu qu'il n'y a de lions que ceux qui rugissent. — (Jvec douceur.) Ecoute , frère, je ne te dirai que deux mots : elle m'aime!

DON JUA.>'.

Eh bien ! moi, je ne t'en dirai que quatre : elle ne t'aime pas !

Do5 JOSÈS.

Don Juan , don Juan , tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DO!» JUAIV.

Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DOPî JOSÈS.

Oh ! c'en est trop !

SCÈNE IX

Les précédents; TÉRÉSINA.

TÉRÉsiNA, sortant de sa chambre en mariée.

Mon Dieu!...

DON JUAN, se croisant les bras.

Toi, gentilhomme? loi, mon frère?.... et où est ta lettre d'affranchissement , esclave ? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortes les avait arrachés à la main mourante de mon père? eh bien, tu te trompais. — (Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.) Tiens, lis!... DON JosÈs, ramassant le parchemin.

Se pourrait-il? oh! mon Dieu !...

TÉRÉSTNA.

Don Josès, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JUAN , la prenant par le bras et lui montrant don Josès.

Il y a... que cethomme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas ? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà ! messieurs, entrez.

{Plusieurs hommes armés entrent.)

TÉRÉSINA

Est-ce vrai, don Josès?

8o DOK JUAN DE UAH.\>A.

vo^ JOSÈs, écrasé.

Mon Dieu ! mon Dieu!...

BON iVKy.

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave!... chapeau bas devant ton maître, vassal. — {Il fait lui sauter son chapeau.) Dépouille ces vêtements qui sont ceux d'un gentilhomme, — (Il lui arrache son ynanteau.) et revêts la livrée d'un valet; et à l'avenir, n'approche plus de celte femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne, — {Jetant le bras autour de Térésina.) car cette femme est à moi ! . . .

DON JOSÈS, tirant son épée.

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide !

{Don Juan lui arrache l'épéedes mains et la brise.)

TÉRÉSISA.

Ah!

(Elle tombe dans- les bras de Paquita.) DON JUAN, se tournant vers ses hommes d'armes. Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le !

{ Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce un^ parole.)

DON JUAN , TÉRÉSINA , PAQUITA

PAQCiTA , montrant Térésina évanouie.

Monseigneur !

DON JUAN , la soutenant.

Des Qacons, des sels, allons, cours! — {Paquita sort.) Page !

LE PAGE

Monseigneur !

DOIV JUAN.

Mes hommes d'armes?

LE PAGE

Sont prêts.

DON JCAN.

Mon cheval ?

LE PAGE

Est sellé.

DON JCAN.

Ma bannière ?

LE PAGE

Au vent.

Do.\ JiAN, emportant Térésina.

Allons , alors !

LE PAGE. I

Vous n'attendez pas des secours?

82 D05 jca:i de marana.

DOS JCAH.

Le grand air la fera revenir... — (Entrant dans le corridor.) Ferme cette porte derrière nous ! { Le page sort le dernier et ferme la porte.)

SCÈNE XI

PAQUITA , rentrant.

Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sontils?

BON JosÈs , au bas de l'escalier.

Térésina!

PAQUITA

C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, se rapprochant.

Térésina !

PAQCITA.

Il vient! s'il apprenait... mon Dieu!

DON JosÈs , se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.

Térésina !

PAQUITA , fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.

Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi! {Elle ferme la porte.)

DO:^ Jl'AW DE MARANA.

SCENE XII

DON JOSÈS , seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.

Fermée!... C'est par cette porte qu'il est sorti. — {Se retournant rers Vautre.) 3Iais par celle-ci on peut le joindre. — {Secouant la porte.) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. — (// l'ouvre.) Fermée encore!... des barreaux de fer! — {Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène arec des cris inarticulés. — Se relevant.) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!.... abandonné de tout!.... à moi le démon!... à moi Satan!... On dit que notre famille a un mauvais ange ; s'il en est ainsi , il doit apparaître quand on

l'appelle : à moi le mauvais ange des Marana !

à moi!.... — {Pause silencieuse.) Eh bien! ah! oui, je me rappelle... le signe de la croix de la main gauche. — (Il le fait, et l'on

entend une musique bizarre.)Vas encore... c'est juste, trois fois, le nombre cabalistique !... — (// répète le signe de la croix , le mauvais Ange sort de terre.) Ah ! te voilà enfin! pourquoi ne viens-tu pas quand je t'appelle, maudit?

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE

LE MAUVAIS ANGE

Pardon, maître, mais j'étais en train d'escorter en enfer l'âme de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS.

A mon tour, maintenant !

lE MAUVAIS ANGE.

Ordonnez.

BON JOSÈS.

Démon, il faut que je me venge !

LE MAUVAIS ANGE

De don Juan ?

Oui!

LE MAUVAIS ANGE

Qui VOUS a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE

Et qui VOUS a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE

Et qui vous a fait battre de verges !

86 DO!^ JCAN DE «ARAIfA.

DON JOSÈS.

Tais toi!...

LE MAUVAIS ANGE

Ah! ah! ah!...

DON JOSÈS.

M'as-tu entendu, maudit?

LE MArVAIS ANGE.

A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS.

Ouvre-moi ces portes ; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!...

DON JOSÈS.

Mais tu ne peux donc m'aider en rien ?

LE MAUVAIS ANGE

Si fait ; y aura-t-il du sang versé ?

DON JOSÈS.

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE

Y aura-t-il une âme perdue ?

DON JOSÈS.

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

ACTE II, SCÈNE XllI

oo> JOSÈS.

Hâte-toi !

LE MAUVAIS ANGE

Vous avez du courage ?

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE

C'est bien.

DON JOSÈS. ■* V

Que faut-il faire ?

LE MAUVAIS ANGE

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père comme son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère comme gentilhomme.

DON JOSÈS.

Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, scellé de son sceau?

DON JOSÈS, ramassant le parchemin.

Le voilà... oui, voilà l'écriture^de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE

Eli bien ! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS.

Mais, je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE

Vous descendrez dans sa tombe.

Mon Dieu ! mon Dieu !

88 noîl JCAN DE MARAÎVA.

LE MAUVAIS A!VGE.

Le corps meurt, mais Tàme survit; or, Tàmc, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son âme : l'ambitieux, le trône : l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une âme au nom de la passion qui l'a animée, l'âme vous entend et remonte de l'enfer ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'âme du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi ; conjure donc l'âme de ton père au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS.

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilège!...

LE MAUVAIS ANGE

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JosÈs , d\ine voix sombre.

Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien ! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana , l'ami de votre frère , le maître de ses terres et de ses vassaux. Après, eh bien ! vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait ou autre chose.

DON JOSÈS.

C'est infernal!... mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE

Voulez-vous passer par le chemin le plus court?

LE BON ANGE, LA VIERGE

LE BON ANGE

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère

Fut si souvent offert, Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,

Tant vous avez souffert!

Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,

Ont versé plus de pleurs Oue vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes.

Fait éclore de fleurs.

Vase d'élection, étoile matinale,

Miroir de pureté.

Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,

La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,

Je tombe à vos genoux.

Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,

Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE

Parlez, car mes regards, parmi ces blondes têtes

Dont Dieu s'environna, Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous êtes

L'ange de Marana.

Parlez, et dites-nous quelles craintes étranges

Vous causent tant d'émoi?

Ange, que j'ai toujours chérie entre les anges,

Que voulez-vous de moi?

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère.

Dites, que pouvons-nous ?

Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,

Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE

o Vierge ! vous savez quel céleste mystère

M'enchaînait au bas lieu.

Et pourquoi je restai si longtemps sur la terre,

Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan ; mais l'esprit de l'abîme

Plus que moi fut puissant, Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime

Par un chemin de sang.

92 nor« ju\k de mara^îa.

AIoi's, je remontai vers la céleste voûte.

Pleurant sur le maudit, Et criant au Seigneur : Il changera de route!

Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,

» Et, jusqu'à ton retour, « Je laisserai dormir le fer de ma colère

» Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste

Comme un divin trésor; Mais voilà que don Juan, dans la roule funeste,

A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde

Au divin tribunal; Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde

Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,

Que, jusqu'à mon retour, 11 laisserait dormir le fer de la vengeance

Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère ;

Car, pendant mon exil.

Peut-être dans la voie étroite et salutaire

Don Juan reutrera-t-il?

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles, Malgré moi, tend mon vol,

Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes, Pour m'enchaîner au sol.

Kn un C'tre mortel changez mon divin être,

Et je vous bénirai; Car Dieu ne me verra devant lui reparaître

^

Qu'à l'heure oii je mourrai.

LA VIERGE

o pauvre ange immortel ! qui, comme un don réclame

La faveur de mourir!

o pauvre cœur divin ! qui veut un corps de femme

Atin de mieux souffrir!

Comment videras-tu, de ta bouche rosée,

Le calice de tîei, Abeille qui vécus jusqu'ici de rosée,

De parfums et de miel?

Comment monteras-tu, par le sentier d'épines,

Au jardin des douleurs?

Pied d'ange qui jamais, dans les routes divines.

N'a foulé que des fleurs !

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;

C'était un cœur puissant.

Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage

D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère ;

On ne meurt qu'une fois; Mais la mort peut l'attendre au sommet d'un calvaire?

l.E BOIV ANGE.

J'y porterai ma croix.

lA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse, * Si, brisés par leurs coups,

Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice ?

LE BON ANGE

J'irai sur mes genoux.

C'est bien, voici venir une âme que la terre

Rend à l'éternité.

(On voit passer, sous la forme d'une flamme, une

âme qui monte au ciel.) Allez et ranimez, sur son lit solitaire.

Le corps qu'elle a quitté.

Ce corps était celui d'une enfant chaste et belle,

Qui s'endormit priant, Et qui, croyant rêver que sa mère l'appelle.

Est morte en souriant.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,

Que sœur Marthe a vécu.

Allez, et vous aurez l'avenir de misère

Qu'elle-même aurait eu.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme, Sans aucun souvenir du céleste séjour, Ayant pour tout soutien et tout trésor dans l'âme : L'espérance, la foi, la prière et l'amour. (Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et Vangc redescend lentement vers la terre)

DON FABRIQUE

Décidément, depuis le Cid , il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HESNRTQCEZ.

Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

yt» DOS JlA^ DE MARASA.

DON FADRIQCE.

Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DOS HESRIQCEZ.

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même ; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE.

Tout ce que l'en t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DOS PEDRO, entrant.

Qui parle de don Sandoval?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DOS HESRIQIEZ.

Laquelle?

DOS PEDRO

Savez-vous de qui il est fils?

DOS HESRIQIEZ.

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DOS PEDJIO.

Oui, mais savez-vous par quel moyen don Carlos oblint ce fils.

DOS RESRIQtEZ.

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DOS PEDRO

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu obtenir d'héritier ; il avait cependant fait un vœu à Notre- Dame -del-Pilar, mais le vœu n'avait point été exaucé; il avait cepen-

ACTE III, SCÈÎSE l

(lant fait un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Conipostelle, mais le pèlerinage n'avait rien produit.. . Bref, un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur le tableau, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule; il se retourna, c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... — {Sandoval entre.) Alors... — {.Parlant plus bas.) on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile.... Si bien...

SCÈNE II

Les précédents ; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Tedrillo? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel , et l'autre qui se nomme Satan , et qui rôtit

en enfer ! Merci de la généalogie ... — (// hausse

les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.) Voici ma place... Je vais donner une sérénade à dona Inès , comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres. {Il sort en chantant une vieille chanson espagnole.)

L'infant don Henry de Castille A pris tantôt congé du roi, Il vient de sortir de Séville, Mais personne ne sait pourquoi.

(La voix de Sandoval se perd dans Véloignement.)

SCÈNE III

Les précédents, moins DON SANDOVAL.

DON HENRIQCEZ.

Eh bien ! Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO

Je dis que tout à l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQCE.

Et que maintenant?

DON PEDRO

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ

Eh bien ! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

{Don Juan entre.)

DON FABRIQUE

Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQCEZ.

D'abord , il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

Vous vous trompez , senor ; il préfère le val-dcpenas.

DON HENRIQCEZ.

Soit!.... Hier donc, don Juan, après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

Vous êtes dans l'erreur, mon niailre ; il en avait vidé quatre...

DON HEIVRIQUEZ.

Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier ; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais , il faut la raconter.

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès , comme j'ai dit, é(ait fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait ; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu Mais le

fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès , et vint présenter son cigare à don Juan i.

DON FADRIQUE.

Et que fit don Juan?

■ Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près; mais une tradition espagnole attribue à don Juan la 'vaillantise qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

ACTE III, SCÈNE III

DON JCAK.

Don Juan y alluma le sien, et dit merci. {Il va s'asseoir à la place réservée par don San- (lovai.) DON PEDRO, lui frappant sur l'épaule.

Seigneur cavalier!

DON JCAN.

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée ?

DON PEDRO

En aucune manière.

Qu'est-ce alors? ,

DON PEDRO

Je vous préviens que cette place est retenue.

Que m'importe !

DON PEDRO

Mais retenue par don Sandoval !

Après?

«ON PEDRO

Vous êtes étranger, sans doute ?

Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

BON PEDRO

Alors, vous ne connaissez pas Sandoval?

Si fait, de réputation.

102 DOÏ» JCAN DE MARAWA.

DON PEDRO

Et VOUS VOUS exposez...

Cela me regarde... — {Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.) Gomès, une bouteille de nialaga et deux verres !

(Gomès les apporte. Moment de silence d'étonné-

nient de la part des cavaliers et d'insouciance de

la part de don Juan.)

SCÈNE IV

Les précédents; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, entrant et allant à don Juan. Senor !

BON JUAN, avec hauteur.

Qu'y a-t-il ?

Vous êtes assis à cette place...

Vous le voyez.

DON SANDOVAL

Et votre intention est d'y rester?

DON JCAN.

Sans doute.

DON SANDOVAL

Il n'y a qu'une difficulté , c'est que cette place est à moi.

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL

Peut-être nesavez-vous pas qui je suis?...

Si fait... je crois qu'un de ces cavaliers a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL

El VOUS vous êtes assis à la place de don San-

doval, sachant qu'elle était à don Sandoval?

Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, lui lendant la main.

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL

Tant mieux ! car il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

Et moi aussi !

DON SANDOVAL

De sorte que je vous hais.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL

Alors, nous allons nous entendre Asseyonsnous, et causons.

Volontiers.

DON SANDOVAL, s'asscxaut.

On vous dit brave cavalier?

Voici mon épée.

Beau joueur?

ACTE III, SCÈNE IV

Voici ma bourse.

DON SANDOVAL

Et bon compagnon auprès des femmes?

Voici ma lisle.

DON SANDOVAL

La liste d'abord ; puis chaque chose aura son tour.

Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL

Elle est divisée en deux colonnes?

Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL

D'un côté, les femmes séduites?

De l'autre, les maris trompés.

Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

Et finit par la signora Luisa , maîtresse d'un pape... vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL

Erreur!,..

106 DOrt JUAf» DE MARAMA.

DON JCAN.

Coniment cela?

DON SANDOVAL

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai, mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

Laquelle ?

DON SANDOVAL

Celle du Seigneur.

DON JCAN.

C'est par Dieu vrai ! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

Maintenant, jouons !

DON JCAN.

A VOS ordres.

DON SANDOVAL

Gomès, des cartes!

DON JL'AN.

Gomès, des dés !

DON SANDOVAL

Vous préférez?...

Cela va plus vite.

DON SANDOVAL

Tarfaitement.

Votre enjeu?

ACTE III, SCÈ>E IV

DON SAJioov Al, jetant sa bourse.

Ce que j'ai sur moi.

DON JCAN, jetant la sienne.

Va!

DON SANDOVAL

Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JOAN

Ma foi, au hasard... entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, secouatit Ics dés.

En trois coups ?

DON JCAN.

En un seul, s'il plaît à Votre Honneur?

DON SANDOVAL, amenant.

Cinq!

Sept!

DON SANDOVAL

Ma revanche.

DON JtAN.

Volontiers... Que jouons-nous cette fois?

DON SANDOVAL

J'ai perdu hier tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JCAN.

Votre parole est bonne?...

DON SANDOVAL

Cette agrafe vaut encore mieux.

Celte chaîne!...

108 DO?f JUAÎÎ DE M4RA^A. î"'

BON SATÎDOVAL.

Très-bien!... Neuf!

Do\ JUA?f.

Onze!...

DON SASDOVAl.

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL

Château contre cliâteau.

Jje vôtre se nomme?

DON SANDOVAL

Almonacil.

Choisissez , de Viila-Mayor , d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, jetant les dés sur la table. Onze ! pour Vil-la-3Iayor.

DON JUAN, les jetant à son tour.

Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, se levant.

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

Ètes-vous déjà las de celui-ci ?

DON SANDOVAL

Je n'ai plus rien à y perdre, que ma maîtresse.

Son nom?

ACTE ni, SCÉtVE IV

DON S\NDOVAL.

Doua Inès d'AIineida.

BON JCAN.

Celte bourse, celte agral'e et Almonacil , contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL

Vous êtes fou, don Juan !

Prenez garde, seigneur cavalier... car je dirai partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir. DON SANDOVAL, s'asseyatif.

Vous ne le direz pas.

DON JCAN.

Gomès, des cartes !

DON SANDOVAL, montrant les dés.

Vous avez assez de ces joujoux?

Ils vous portent malheur.

Uo« SANDOVAL

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai , et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

Pourquoi cela ?

DON SANDOVAL

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JDAN.

Hier, j'aurais joué contre elles une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

DON SANDOVAL

Et qu'est-elle devenue?

Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle; jugez de ma surprise, lorsqu'on rentrant, j'ai trouvé...

DON SANDOVAl.

La porte ouverte?

Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL

Et elle donnait?

DON JCAN.

Sur le Mançanarès.

GOMÈs, entrant.

Voici les cartes.

DON 8ANDoVAL

Au premier as !

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL

Va pour dona Inès d'Almeida.

ACTE m, SCÈNE IV

BON SANDOVAl.

Henriquez, donnez les cartes !

(Henriquez donne les cartes.) DON JUAN, montrant Vas qui lui est échu. Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL

Gomès, du papier, de l'encre, des plumes !

GOMÈS

Voilà, Votre Honneur.

DON SANDOVAL, écvit, plie et cacheté.

Faites porter cette lettre à dona Inès d'Almeida, place Mayor.

Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle comme de coutume, et que je l'attends ici; les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

Et ce second billet?

DON SANDOVAL

Vous le lui remettrez vous-même.

Il dit?

DON SANDOVAL

Lisez !

DON JUAN, lisant.

» Madame,

» Je vous ai jouée et je vous ai perdue : vous » appartenez maintenant au seigneur don Juan de

112 D07(Jl<A!f DE 3IARAT(A.

:• Marana, à qui je cède tous mes droits sur vous ; !> j'espère que vous feruz iionneur à ma signature. » Boy Sasdoval d'Ojedo. -.>

my sa:»dotai.

Maintenant, seigneur don Juan, écoulez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : dona Inès est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture ; gardez-vous de l'un et de l'autre.

voy jxjky.

Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval : votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui. Reprenez donc , je vous prie, cette bourse et cette agrafe; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

Do:s SANDOVAL, donnant la bourse et l'agrafe à ses amis.

Tenez, Pedro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi ; mon château d'Almonacii est à vous, don Fadrique; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

ACTE 111, SCÈ:yE IV

DON SA?(DOVAt.

Remerciez le seigneur don Juan, et non pas moi. messieurs.

FADRIQrE.

Mais votre château...

DON SANDOVAL

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres ; le reste est à vous.

DON JCAN.

Don Sandoval!...

DON SANDOVAL

Don Juan, je commence à croire que vous serez , aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JCAN.

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez moi.

(Us sortent.)

i>o\ Jtrw nr ■.iap,a\,'

SCÈNE VI

DON JUAN, INÈS, introduite par GOMÈS.

GOMÈS

C'est ici, senora.

INÈS

Merci. — {Entrant vivement.) Que vous est-il arrivé? Qu'avez-vous , don Sandoval? seriez-vous blessé? — {Reculant à la vue de don Juan.) Un étranger! un inconnu ! qui êtes-vous? que me voulez-vous, monsieur?

DON JCAN.

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS

Laissons cela, senor : où est don Sandoval? que fait don Sandoval ?

Mais, s'il ne m'a pas menti , il est à cette heure au Prado , avec don Fadrique et don Henriquez : ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique temps do promenade?

INÈS

Mais pourquoi lui au Prado et vous ici ? DON JUAN, lui présentant le billet de don Sandoval. Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS

Mais donnez donc! ne voyez-vous pas queje meurs d'impatience? — {Elle lit et regarde don Juan.) Cette lettre n'est pas de don Sandovai.

Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS

Si fait , par Notre-Dame , c'est bien elle ! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore ; expliquez-moi tout cela.

DON JCAN.

Don Sandovai possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix ; il Ta joué , il Ta perdu , voilà tout !

INÈS

Mais je ne vous aime pas, moi.

Si vous haïssez don Sandovai, cela revient au iiièmc.

INÈS

Oh ! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS

Oui, oui ; — {Comparant.) c'est bien cela; voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous des belle; dona Inès, je vous aime. Don Sandovai d'Ojedo ! un nom de noble que je croyais un noble

ACTE m, SCÈ!VE VI

nom; don Sandoval d'Ojedo, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu ! et c'est celui-là , le même , le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol ? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JOAN

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS

o mon Dieu, mon Dieu !

DON JDAN.

-Maintenant le haïssez-vous, madame ?

INÈS

Maintenant, je le méprise.

Et moi...

INÈS

Vous êtes noble ?

Comme l'infant.

INÈS

Vous êtes brave ?

DON JCA>.

Comme le Cid.

INÈS

Et vous vous nommez?

DON JITAN.

Don Juan.

INÈS

Don Juan, je t'aime !

118 DO^f JUA«i DE MARAÎVA.

DOiy JCAN.

Bien. niaChimène.

INÈS

Écoutez, cependant.

DON JCAN.

J'écoute.

INÈS

11 m'a vendu, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée.... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas, sans doute, que j'avais fait un serment.

DON JCAN.

Lequel ?

INÈS

Ue ne point appartenir à un autre tant que don Sandoval serait vivant... Il faut donc qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JCAN, prenant son manteau.

C'est juste, il mourra.

INÈS, allant à lui avec un dernier doute. C'est bien vrai . au moins , ce que vous m'avez dit?

Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher.

INÈS

. Allez donc! et amenez -le là... là, devant cette fenéire, pour que je sois sûre qu'il m'atrahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort !

ACTE ni, SCÈNE VI

Et vous m'attendrez ici ?

INÈS, sonnant.

Maître ! — {Gomès entre. Inès dépose son voile.) des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme.... — (Gomès sort.) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi !...

Merci, ma lionne. ..j'ai confiance en votre parole. (Il sort.)

DON- JlA^ «E

SCENE VIL

INÈS, seule.

o Sandoval, Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi , comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, nie faire venir dans une taverne! — (Gomès etitie suivi de deux valets portant une table foute servie.) Bien , notre hôte, merci ! —{Gomès sort.) 3e t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais conflé mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. — (Elle tire le voile de lamadone.)'Fer\nez les yeux, sainte mère (iu Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité , car une œuvre de vengeance va s'accomplir. — (Se retournant.) Fermez les yeux. — (Elle verse le poison dans la bouteille.) Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épcc au coté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger,

et que le fer seul donne la mort! et dans cette

croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Mainleiiant, don Juan, viens me prendre, je l'attends. (Allant à la fenêtre.) Peux hommes! ils vien-

ACTE III, SCÈNE VU

lient (le ce côté , ils s'arrêtent sous cette fenêtre. — (Elle rouvre.) Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval

(•t lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées !

ils se battent !... — (On entetid le cliqtietis du fer.)

Un cri!... l'un des deux tombe ! lequel!.... si

c'était don Juan! malheur! qui me vengerait

de don Sandoval?... On monte... on vient... don Juan!...

SCENE IX

DON JUAN, seul.

Va, Inès, va... car c'est bien lui! —{Passant la main sur son front.) Allons, don Juan... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux, cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une niaitresse de plus. — {J Inès qui rentre.) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

DON JUAN , INÈS

iivÈs, pâle et posant son flambeau sur la table. Sommes-nous ici pour parler de lui?

Vous avez raison, sur mon âme!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime ! Vous avez -raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous occuper du passé, mais pour jouir du présent... — {S'asseyant et tendant son verre à Inès qui verse.) A nos amours, Inès !

INÈS

A nos amours, don Juan !

DON JUAN, le verre à la main.

C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boulons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juvéniles et transparentes, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... — (Regardant son verre.) C'est une bonne chose que le vin!... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut trailreusement verser du poison. — (Avec nonchalance.) — Don Juan , me disait doti

ACTE III. SCÈNE X

Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte |)as le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que Sandoval , qu'en dites-vous , madame? — {Inès sans répondre boit le vin empoisonné, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.) Gomès ! — (

Goniès entre, portant une bouteille; don Juan, lui montrant le vin versé par Inès.) Quel est ce vin?

GOMÈS

Dumontilla.

DON JDAIV.

Et celui que lu apportes dans cette bouteille.

GOMÈS

Du val-de-penas.

DON JUAN, posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.

Verse du val-de-penas, je le préfère. — {Gomès verse.) Merci ! — (Gomès sort.) Allons! — (// va pour choquer son verre contre celui d'Inès, gui laisse tomber le sien.) Eh bien ! qu'y a-t-il , mon amour?

(Il boit.) INÈS , se soutenant an dossier d'un fauteuil. llien !

DON JUAN , se levant.

Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanquc ou un cludianl de Mur-

viedro. et qu'elle s'est dit à elle-même : j'aurai' bon marché de cet homme : je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie , puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste

grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... — {Jetant son manteau sur ses épaules.) Avez -vous des commissions pour ce monde, madame?

INÈS

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JCAN.

La chose sera faite en conscience ! J'étais embar rassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... — (Il achève son verre.) Merci ! dona Inès , merci ! (// sort.) INÈS, allant tomber près de la madone.

Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi ! {La toile tombe.)

SCENE PREMIERE

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, co7iché sur son tombeau.

LE MAUVAIS ANGE , à ilOtl Josès.

Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant , mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère. DON JOSÈS , se levant.

C'est bien.

Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à celte heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passe-ports signés don Juan.

DON JOSÈS.

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête !

LE MAtJVAis ANGE , s'orrêtant.

Vraiment, si Votre Seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne , et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS.

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche ; marche !

LE MAUVAIS ANGE, (lescetidaitt quelques escaliers et s'arrélant de nouveau.

Maître , voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fut bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître , de l'or ; va dénoncer cette mine à Charles -Quint , et il te fera ministre ; et il le permettra de garder ton chapeau devant lui , et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÈS.

Je n'ai pas le temps d'être ambitieux... marche!...

LE MAUVAIS ANGE

Pardon , mais si pressé que vous soyez , permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau , pesez sa lourdeur , et lorsque vous serez de

retour sur la terre, brisez -le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez , si vous voulez , la sultane de Soliman , la maltresse de François!", et la femme de Henri VIII.

DON JOSÈS.

Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder ; elle est morte ou déshonorée , et il faut que je la venge... marche!

LE MAUVAIS ANGE

Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE

Ah ! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS.

Et comment enlrerai-je?

LE MAUVAIS ANGE

N'est-ce que cela qui vous inquiète? — (//soM/7/e, le mur s'écroule.) Passez, monseigneur ; quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCÈNE II

LE MAUVAIS ANGE, assis sur la dernière inarche de l'escalier, DON JOSES. entrant dans le tombeau du comte, LE VIEUX COMTE.

Do> JosÈs. sMvançant avec respect.

Pardon, mou père, si je descends dans votre tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. 3Iais vous savez ce qui est arrivé, mon père? eh bien! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils bien-aimé ; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom ; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté ; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant , par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu . comme unique récompense de votre noble vie. qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous

INTERMÈDE. loi

souleviez sur votre tombe, et que vous mettiez votre signature au bas de cet acte.

{L'efflgie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.) DON JOSÈS, les bras étendus et les yeux fixes. Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. — {Lui prenant la main.) Froid ! c'était une illusion, et ce parchemin? — {Il ramasse le jyarchemin et regarde.) Il a signé! ah ! je ne suis donc plus un vassal ! je ne suis donc plus un bâtard ! je suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. — . {L'embrassant au front.) Tu m'as donné le droit de porter une épée!... malheur à toi, don Juan! malheur !

{Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.)

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien! vous ne m'attendez pas. monseigneur?

DON JOSÈS.

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE

Mais moi! j'ai encore besoin de vous, maître! {Il s'élance après lui: la toile tombe.)

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN entrant, DOM SANCHEZ , SOEUR MARTHE, agenouillée et priant.

{Les vêpres finissent.) DON JUAN , s'adressant à dont Sanchez, qui sort. Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM sa:^chez.

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JliAR.

Merci, mon père.

{Dont Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe, qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un bénitier.)

DON JUAN, SOEUR MARTHE

{ Iprès un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.) DON JUAN, lui présentant de feau bénite. Dieu soit avec vous, sœur Marthe.

MARTHE, le regardant.

Blerci, mon frère ; mais d'où savez-vous mon nom ?

Il m'a été dit par une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois,

je l'ai retenu à la preiiiière.

MARTHE

Vous connaissiez ma sœur Inès?

J'étais près d*elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées sur la terre.

BIARTHE.

Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès iPAlmeida était morte, et que dona Inès était la

mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit : Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JCAN.

Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE

Oui , elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame-du-Rosairequi la protège, que, vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas, la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre !... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE , se rapprochant.

Oh! si, répétez -les -moi sans en oublier une seule et sans y changer une syllabe.

DON JLAN.

Don Juan , m'a-t-clle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre -Dame- du-Rosaire , dites-lui (ju'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée, mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte , et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon litre.

MARTHE

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire

ACTE IV, SCÈNE II

au Seigneur ; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès , et notre père y paya ma dot, et voilà tout !

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu. MARTHE , voulant s'éloigner.

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son âme . qui nous écoute, que je vous transmets ses dernières volontés. Elle me dit donc : Don Juan, vous êtes un cavalier loyal , un ami sincère , un homme pieux, incapable d'égarer une jeune âme comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique;— {Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue.) qviQ si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde ; que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure ; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre ; alors , dites-lui qu'elle lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon âme.

MARTHE

Hélas! hélas!

DON JCAN.

Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantements, toutes ses délices ; que si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée; elle vous confie, à vous, mon ami , qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez , n'est-ce pas? Je le lui ai promis. Eh bien! Marthe, au nom de votre sœur votre frère vous interroge ; voyons.

MARTnE.

Oh mon Dieu! ce sont des désirs si inconnus que ceux que j'éprouve , des paroles si étranges que celles que j'entends, des vi-

sions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JIAN.

Pauvre enfant ! dites-les-moi , à moi qui n'aurai que des paroles d'indulgence.

MARTHE

Oh! comment voulez-vous?

DON JCAN.

Pourquoi craindre? ces désirs inconnus sont sans doute ceux de votre âge : c'est le besoin d'aimer et d'être aimée ; ce sont les battements d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol ; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre âme ; ce sont des pressentiments d'un bonheur à

ACTE IV, SCÈNE II

venir qui vous semblent des souvenirs d'un bonlieur passé.

MARTHE

Oui, oui, c'est cela.

DON J13A1V

Ces paroles étranges , c'est la voix du monde qui vous appelle ; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à les yeux ; je ne suis point

tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui (onduit au royaume de Satan : je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Vlarthe , tes yeux se sont illuminés du feu de ton if me ; les longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe (le religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous la robe sainte ; à défaut de mirc»:r , l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE

Oh ! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit : Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas !... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités? Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non

sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'està-dire sur le bonheur... surlavie... sur l'amour !...

MARTHE

Oh! mais c'est bien cela! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées?... Ce jeune homme surtout, cet habi-

tant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... Qui vous a dit qu'il venait les visiter?

DON JCAÎV.

Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?... Oh ! si vous ne le devinez pas, je suis bien malheureux. MARTHE, le regardant.

Mon Dieu !

Do!V JCAN.

Je vous ai reconnue, moi... à l'instant où je vous vis, je me suis dit : Celle que je cherche, la voilà , la bien-aimée de mon cœur, la voilà... la fiancée de mes rêves , la voilà ! c'est elle , car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres , et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

SARTHE

Eh bien! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne ; si je fais mal, je l'ignore... ce que je sais seulement, ce que je ne puis renfermer dans mon cœur , ce que je vais vous dire , et mes paroles forcent ma bouche , c'est que je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en

ACTE IV, SCÈNE II. IdO

suis sûre : eh bien ! cependant je vous ai reconnu ; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parle, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondé d'une mélodie familière à mon oreille! Vous avez dit votre

nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom ; eli bien ! il m'a semblé que c'était un nom ami de mon cœur , il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis en ce moment à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous , qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... — {Se précipitant le front contre terre.) Pardonnez-moi, mon Dieu ! dans votre église... dans votre maison sainte , devant votre tabernacle sacré, j'allais lui dire : Don Juan, je vous aime.

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre ?

MARTHE

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

Oubliez-vous qu'il existe un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE

Le saint-père !...

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE

Ensemble?

Ensemble.

MARTHE

Et comment ?

Vous fuirez.

MARTHE

Avec mon amant?

DON JUAN, lui passant un anneau au doigt. Avec votre fiancé.

MARTHE, respirant.

Ah!

Nous lui dirons que depuis longtemps nous nous

aimons, et c'est vrai! car nous nous aimons

depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira , et nous aurons une vie de

ACTE IV, SCÈNE II

délices et d'amour, au lieu de la vie solitaire et triste que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE

Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

Conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit.— (La cloche sonne.) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence...

Mais aussitôt la prière finie?...

MARTHE

Je reviendrai... mais vous, vous retrouvcrai-jc?

Oh oui !

MARTHE

Tant mieux! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai !...

(Marthe sort.)

I)o\ JV\.y DE

SCENE III

DON JUAN, sew/.

Au revoir... Ah! ah! ah! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule! une femme du monde m'aurait pris huit jours ; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées! — (Appelant.) Hussein! Hussein! — (L'esclave paraît.) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église , derrière les murs du couvent ; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque lu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HESSEI>-.

Cela sera fait, maître.

DO:^ JIAN.

Va. Maintenant, dona Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour?... D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter... et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en boime chrétienne, je ne l'oublierai pas. et maintenant je vous dois, non-seulement des prières, mais

ACTE IV, SCÈNE m. 14Ô

encore des remercîrnents, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, agenouUée sur le tombeau d'Inès.

Celle-ci.

DON JUAS, reculant d'un pas.

Qu'est-ce à dire?... je crois que la statue a parlé ! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu ? Écoule, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde lois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre pour voir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE

Regarde !

(Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur , avec quatre cierges aux quatre coins et un à la tête : en même teinps une dalle se lève devant rautel. Le prêtre tué par don Juan parait, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève : Carolina parait, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et

sans interruption une troisième pierre se lève , Fittoria parait, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Térésina et pour don Sandoval, qtti parait le dernier : toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le De Profundis.) DOM MORTES, après que le dernier soupir de l'orgue est éteint.

Je suis dom Mortes , révérend prieur des dominicains : je venais pour accomplir mes devoirs de prêtre au lit mortuaire du

vieux comte de Marana; sans respect pour ma robe, sans pitié pour mon âge, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(La lampe du tabernacle s'éteint.)

CAROLINA

Je suis dona Carolina de Valence : au moment où j'allais au rendez-vous que don Juan m'avait donné pendant l'agonie de son père... j'ai rencontré une rivale sur mon chemin ; sans compassion pour mes cris et pour mes larmes , elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te lue ! Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est près d'elle s'éteint.)

VITTORIA

Je suis dona Vittoria de Séville : don Juan me quitta pour une autre femme, mais avant de me

ACTE IV, SCÈ>E III. 14r

quitter, il me donna son poignard ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher et j'expirai dans les flammes. Mon crime et ma mort sont à don Juan. Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(Le cierge qui est près d'elle s'éteint.)

TÉRÉSINA

Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès : nous allions être unis lorsque don Juan est venu, et nous a séparés. Don Juan m'enleva évanouie ; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée... Je n'ai pu survivre à ma honte, et le lendemain je me suis précipitée dans le Mançanarès. Que ma mort retombe sur celui qui l'a causée... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge s'éteint.)

DON SANDOVAL

Je suis don Sandoval d'Ojedo : je menais à Madrid une vie de joie et de plaisir, lorsque j'ai rencontré don Juan sur ma route. Il a soufflé sur moi l'esprit d'orgueil , et je suis devenu insensé... J'ai joué contre lui ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse; j'ai tout perdu... enfin j'ai joué ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(Le cierge s'éteint.)

LA STATCE.

Je suis dona Inès d'Almeida : je vivais heureuse de l'amour de don Sandoval, lorsque don Juan est venu, dès lors don Sandoval a cessé de m'aimer et

m'a vendue à lui; plutôt que d'accepter cet infâme traité, je me suis empoisonnée... mais mon suicide est un assassinat... Vengeance contre le meurtrier! vengeance !

l'ange dtj jrGE3iE?«T, tiiiB épée flamboxante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze pieds au-dessus du cercueil.

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan ?

SCÈNE IV

DON JUAN, évanoui, SOEUR MARTHE entrant.

MARTHE

Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre... Don Juan, où êtes-vous ? — (L- apercevant à terre et le prenant dans ses bras.) Don Juan, mon Oancé, mon époux !

Do^ JUAN, revenant à lui.

Je ne suis plus don Juan ton fiancé , je ne suis plus don Juan ton époux ! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il laui mourir!...

(Sœ^^r Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan. — La toile tombe.)

DON n\S DE 3IARV>A.

ACTE IV, SCÈNE V

DOM SA5CHEZ

Je VOUS ai cherché dans votre cellule.

DON JEAN

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau! la nuit a été terrible, ô mon père !

DOM SA?iCeEZ.

Je n'ai rien entendu.

noN JiKV, Vous dormiez.

DOM SANCHEZ

Je priais.

DON JtJAN.

J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde ! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis? mon père, le froissement du bal, les chants du festin , les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi ; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais,j'entendais; je voyais une femme qui passait devant moi en faisant flotter au-dessus de ma tète son écharpe encore embaumée du parfum de ses cheveux; le bout de celte écharpe touchait mon front, et mon froct brûlait! puis une seconde passait à son tour, prenait le bouquet, qui s'était à moitié fané sur son sein; elle l'effeuillait

IbO DO:^ JUA.\ DE MARASA.

sur ma poitrine, et ma poitrine brûlait; enfin, une troisième passait encore avec une guitare et elle se courbait vers moi, et il me semblait que les cordes qu'elle faisait vibrer sous ses doigts étaient les fibres les plus intimes de mon cœur; elle chantait des paroles de plaisir, d'amour et de volupté, comme jamais je n'en ai entendu sortir d'aucune bouche humaine; je respirais une atmosphère de flammes; j'étais étendu sur des charbons ardents. Je sautai à bas de mon lit ; je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange; oh ! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des éléments; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à l'orage de la nature. Oh! voyez! voyez! tous les deux ont été terribles; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine!...

DOM SASCHEZ.

Ce sont les nuits d'orages qui font les jours tranquilles ; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sondne va finir pur ! Il en est ainsi de la vie ; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature ; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu!

Doy JIA5, s'asseyant.

Que Dieu souffle sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

ACTE IV, SCfiPfE V. •J

nOM SANCHEZ.

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans votre cœur, comme il Fa ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur votre front brûlant.

DON JtJAN.

Oh ! laissez là votre main, mon père, elle rafraîchit mon front; elle y ramène le calme; elle y fait naître des idées grandes et nouvelles ! DOM sa:vchez.

Le germe de toutes ces idées naît avec nous, seulement le monde les étouffe, et la retraite les développe. Dans la solitude. Dieu parle au cœur de l'homme; dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu. Pour les organisations vulgaires, pour les esprits bornés, le cloître est une prison, mais pour les intelligences supérieures, c'est une sainte école où l'on apprend Dieu ! Ici, rien ne viendra distraire ta pensée de cette étude sublime; tes yeux finiront par voir dans l'ombre, tes oreilles par entendre dans le silence, et l'univers se révélera à toi depuis la plante jusqu'à l'homme , depuis l'homme jusqu'à Dieu! Alors tu verras que chaque degré de cette échelle immense qui conduit de la terre au ciel est rempli; qu'il y a autant d'êtres au-dessus de toi qu'il y en a au-dessous; et que chacun de ces êtres, excepté l'homme, dit gloire à Dieu dans l'éternité. Pendant ces nuits paisibles, où le vent murmure, où la terre exhale, où les ûeurs embaument, où les tioiles brillent, tu comprendras que ce souffle , ces

vapeurs , ces parfums , ces lumières , sont les voix différentes des éléments divers, et que toutes ces voix réunies forment un immense concert de reconnaissance, des choses créées envers le créateur. Tu parleras avec la nature comme avec une amie, et elle te révélera les secrets de la vie et de la mort ; tu comprendras que ton corps, emprunté à des éléments périssables, doit périr comme ces éléments, et, momentanément tiré d'eux, retourner un jour à eux, tandis que Tàme qui l'animait, puisée à une source immortelle, doit remonter à cette source. Alors, vienne la mort, frère, et tu ne verras plus en elle la faux qui tue le corps , mais les ailes qui enlèvent l'âme.

Do> JCAN.

Ce que tu dis là est une grande et consolante révélation, merci.

DOM SAXCHEZ.

Crois, espère et prie; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(// sort.)

SCÈNE VI

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui ijie parle par votre bouche; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie ; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'âme, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister. {Il s'accoude sur un tombeau et reste lesyeux levés au ciel.)

DON JUAN, MARTHE

MARTHE, vêtîte d'une robe blanche déchirée et verdie

par l'herbe, les cheveux épars , passe par une

brèche, et entre en scène.

Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y

poussent! j'en aurai bientôt assez pour me faire

une couronne, s'ils ne me rattrappent pas. — (Elle

se cache derrière un cj-près.) Don Juan ! don Juan !

Do>' jiAX, l'apercevant.

Grand Dieu, est-ce Marthe? est-ce son ombre? Seigneur, Seigneur, donnez-moi des forces contre l'amour !

{Il reste immobile.)

MARTHE

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les chardonnerets et les rossignols; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, les bras étendus vers elle.

Marthe ! Marthe !

MARTHE

Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait :

ACTE IV, SCÈNE VII

Lorsque la nuit était sans voiles, Lorsque le jour était sans pleurs, Quand je planais sur des étoiles, Au lieu de marcher sur des fleurs.

{^percevant don Juan.) Tiens, une statue... Elle s'est endormie au soleil... il fait bon au soleil. — (Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.) Le soleil vient de Dieu.

[Elle rit comme un enfant.)

Pauvre enfant ! elle est folle !

MARTHE, appelant.

Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie , comme je suis parée , comme j'ai une belle couronne.

Prenez pitié de moi , mon Dieu , prenez pitié de

moi !

MARTHE

Et puis je suis riche, maintenant ; j'ai hérité des biens et des châteaux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

Qui t'a dit cela?

MARTHE, levant la tête.

Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte , son âme est errante : elle aussi elle chante comme les

oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre.

Je n'ai ni bière ni linceul.

Chut! la voilà.... tiens, tiens... la vois -tu qui passe?... Oui, sœur, oui, je tirerai ton corps de cette église, pour que ton âme perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah, ils ne savaient pas que j'ai des ailes... ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. — (Commençant par rire, et finissant par sangloter.) Ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! que je souffre, mon Dieu ! DO!» izkrn.

Reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE

Laissez-moi, je sais de belles prières. — (S'agenouillant.) Je vais prier.

Vase d'élection... Étoile... matinale.

Miroir... de pureté.

Vous qui priez poumons...

Oh ! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. — {Elle porte ta main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à

ACTE IV, SCÈl^E VU

cFautres idées.) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs ; — {Se relevant.) il faut que j'en cherche d'autres , maintenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. — {Elle s'éloigne en appelant:) Don Juan, don Juan !

Sortons promptement delà ville, Nous trouverons, beau chevalier.

Près de la porte de Séville, Un page tenant l'étrier D'une mule sans cavalier.

Nous voyagerons côte à côte, Tant que terre nous portera...

{La voix se perd dans le lointain.)

DON JUAN, marchant derrière elle jusqu'aux cyprès. o mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même ; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCENE VIII

DON JUAN, appuré contre le cyprès, DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

{Ils paraissent à la brèche du fond; la nuit commence à venir.)

LE MALVAIS ANGE

Par ici, seigneur don Josès, par ici!

DOS JOSÈS, étonné.

Dans un cloître !

LE MALVAIS ASGE.

Votre Seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger?... Voilà votre homme.

DON JOSÈS.

Sous ce costume?

LE MAUVAIS A?(GE

Votre Seigneurie a-t-elle oublié le proverbe : l'habit?...

DOS JOSÈS.

Mais es-tu siir ?

LE MAUVAIS AS6E

Regardez.

DON JOSÈS, s'élançant par-dessus le mur.

Oui , je le reconnais. — {Il s'approche de don Juan et arrive près de lui; il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.) Je te trouve enfin ! don Juan.

ACTE IV, SCÈNE VIII

Do> JUAN, se retournant.

C'est toi, frère ! sois le bien venu.

DON JOSÈS.

Je te saluai des mêmes paroles lorsque nous nous rencontrâmes au château de Villa-Mayor; il parait que si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'invitera ta prise d'habit... Connais-tu ce parchemin?

C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortes, le Seigneur me pardonne!

Connais-tu cette signature?

C'est celle de notre digne père... Dieu a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS.

Et sais-tu ce que contient cet écrit?

C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÈS.

Tu avoues donc que je suis gentilhomme?

DON JCAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Que tu n'es que le second fils, toi?

Oui, frère.

DO!V JUAN UE M\R.\>A

DON JOSÈS.

Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné ?

BON JtAIV.

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DO?f JOSÈS.

Ce n'est point cela que je veux !

Que voulez-vous?

DON JOSÈS.

Voilà deux cpées... choisis.

DON JCAN.

Et pourquoi faire ?

DON JOSÈS.

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées?... Je vais fêle dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus longtemps fous les deux, parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre.

Si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe...

DON JOSÈS, prenant une des deux épées.

Si j'avais voulu te tuer comme un chien , ou comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées... En garde ! don Juan, en garde !

ACTE IV, SCÈNE VIII. IGl

DON JCAN.

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes... le front dans la poudre...

DON josÈs, le prenant sous le bras.

Debout! hypocrite, debout !

Je t'obéis !

DON JOSÈS.

Alors je t'ordonne de prendre une de ces épées.

Adieu, frère.

DON JOSÈS.

Où vas-tu ?

Laisse-moi aller.

DON JOSÈS.

Te laisser aller, toi !.... mais tu oublies donc?

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS.

C'est cela... et parce que, lassé de vivre, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas?

Mon repentir.

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur à ma fiancée?.... rendra-t-il la vie à mon épouse? Que

^^)■2 DOÂ jtan de MARA^A.

m'importe ton repentir, à moi! me rcndra-t-il mon

bonheur brisé entre tes mains? Pourquoi ne

m'as-lu pas tué comme Térésina, don Juan? tu le pouvais, il fallait le faire ; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DOS JIAN.

Jamais, frère...

DON JOSÈS.

Je saurai bien t'y forcer.... prends garde.... ce que tuas fait, je le ferai !... lu m'as jeté ce parchemin au visage... — {Il le lui jette.) Tiens...

DON JCAN.

Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DO?C JOSÈS.

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme.... — (// lui déchire sa robe.) Tiens...

DOS JCAS.

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS.

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

Don Josès, tu feras plus que tout cela : lu me feras perdre mon âme.

DON JOSÈS, le frappant du plat de son épée. Tiens !

DON JUAN, s'élancant sur l'épée.

Ah!

DON JOSÈS.

Enfin!

ACTE IV, SCÈNE VIII

{Combat de quelques secondes; enfin don Juan touche don Josès.)

DOIÏ JCAN.

Frappé.

DON JOSÈS, chancelant.

Oui, frappé!.... le frère frappé de la main du friTC... (// tombe. Se relevant.) Le frère mourant, maudissant le frère!... le sang du frère sur la tète du frère...

(// expire.) DON JCAS le regarde un instant, jntis prenant son manteau et son chapeau.

Don Josès dans la tombe de don Juan ! allons, décidément... il parait que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

{Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.) LE MAUVAIS ANGE, riant.

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi.... tu ne m'as pas trompé... merci !

(Il disparaît.)

ACTE V, SCÈSE I

La mère de toute clémence, Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur, Voyant ton esprit en démence Perdu dans la nuit de l'erreur,

Pour toi craint un trépas funeste, Et m'envoie à ton lit, messager consolant. Afin que mon souffle céleste Rafraîchisse ton front brûlant.

Et dans cette heure qui délivre, Son pouvoir, impuissant à le mieux secourir, A défaut de force pour vivre, Te rend la raison pour mourir.

Afin que ton âme choisisse, Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour, Ou des rigueurs de la justice.

Ou bien des trésors de l'amour.

{L'ange referme les rideaux et disparaît derrière eux.)

MARTHE , se réveillant.

Merci, bel ange, merci ! Oh ! Ion souffle m'a enlevé du front un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore?... Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie , un dernier fantôme de ma fièvre.

VRSILE.

Eh bien ! ma sœur ?

MARTHE

C'est vous, Ursule...

]66 DON JCA> DE MARAIVA.

CRSCLE.

Vous me reconnaissez?

MARTHE

Oui , j'ai eu le délire , n'est-ce pas ?

URSULE

Et vous vous êtes sauvée; vous avez quitté le couvent , vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent glacé de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas?

Non , car je ne suis plus folle...

URSULE

Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE

Ne vous pressez pas trop , ma sœur , car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie , il m'a repris ma folie, et non mon amour...

URSULE

Que dites-vous?

MARTHE

Rien...

URSULE

Vous avez un secret qui vous pèse, ma sœur... le révérend prieur des trappistes attendait là que vous eussiez repris votre raison...

MARTHE

Le révérend prieur des trappistes?

ACTE V, SCÈ.NE I

tRSlLE.

Oui ; voulez-vous que je le fasse eiilrer ?

MARTHE

Oh ! à l'instant , je vous en prie , dites-lui que je ne suis plus folle, que j'ai besoin de lui parler, que je veux le voir!...

L'BSULE.

J'y cours!

MARTHE

Ecoutez !

(On entend dans le chœur la voix des religieuses qui chantent les prières des agonisants.) LES RELiGiEiSES, derrière le rideati.

Seigneur, ayez pitié de nous, Sainte Vierge, priez pour elle, Archanges, tombez à genoux Devant la lumière éternelle.

MARTHE , continuant.

Quels sont ces chants ?.. .

IRSULE.

Ceux de nos sœurs.

MARTHE

Les prières de l'agonie !...

ÏRSULE.

Je vais les faire cesser.

MARTHE

Laissez , ma sœur... celle pour qui on les chante en a plus besoin que jamais...

DOM SANCHEZ, URSULE , MARTHE

DOM SANCHEZ , entr'ouvrant la porte.

Sœur Ursule ?

CRSULE.

Ah! vous voilà, mon père. Marthe, c'est dom Sanchez que vous désirez tant voir.

MARTHE

Oh ! qu'il vienne !

DOM SANCHEZ

Elle est plus calme ?

VRSCLE.

Oui , elle peut vous entendre.

DOM SANCHEZ, à UtSUte.

Allez rejoiadre vos sœurs et priez avec elles. (Ursule sort.)

DOM SANCHEZ, MARTHE

DOM s\NCHEz, approchant du lit.

Me voici, ma fille.

MARTHE, se laissant glisser le long du lit et tombant à genoux.

Venez, mon père, je vous attendais.

DOM SANCHEZ, s'asseyaut dttHS le fauteuil près du lit.

Parlez, je vous écoute.

11ARTHE, les mains jointes, s'appuie sur le bras du fauteuil.

J'avais besoin de vous, vous êtes une des lumiè-

■s de l'Eglise, mon père, et rien n'est caché pour

>us : dites-moi, croyez-vous que ceux qui se sont

oiicontrés sur la terre se retrouvent dans le ciel?

DOM SANCHEZ

Oui, s'ils ont suivi la voie sainte.

MARTHE

Est-il vrai encore que Dieu préfère le pécheur qui sv.' repent au juste qui n'a jamais failli?

DOM SANCHEZ

Son fils bien-aimé nous l'a dit lui-même, et ce serait un crime de douter de sa parole.

MARTHE

Mon père , vous avez dans votre couvent un homme qu'y a conduit un saint et profond repentir ?

DO>I SANCHEZ

Plusieurs de nos frères sont des exemples de péni lence et des modèles de piété.

Mais parmi ceux-là, n'en est-il pas un qui se fait remarquer par une piété plus profonde et par des pénitences plus amères?

DOM SANCHEZ

Lequel?

MARTHE

N'en est-il pas un qui a quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, pour ce que le cloître a de plus austère? n'en est-il pas un qui a renoncé au titre de grand d'Espagne ? à une fortune royale et à l'amour d'une femme? oh ! qui l'eût aimé éternellement !

DOM SAÎVCHEZ.

Comment l'appelle-t-on ?

MARTHE

Le monde l'appelait... oh ! pardon, mon père; ce nom réveille dans mon cœur tant de souvenirs !

DOM SA?iCHEZ.

Du courage, mon enfant. Son nom?

MARTHE

Don Juan de Marana.

DOM s AycHEz, se levant.

Quel nom avcz-vous dit, ma fille ?

MARTHE

Vous le connaissez !

DOM SAIVCHEZ.

Plut à Dieu que je ne l'eusse jamais entendu prononcer !

ACTE V, SCÈNE III

MARTHE

Comment?

DOM SANCHEZ

Malheur sur le jour où il mit le pied sur le seuil de notre couvent, car ce fut un jour maudit !

MARTHE

Que dites-vous, mon père?

DOM SANCHEZ

Je dis qu'il n'a fait que passer dans notre saint asile, mais qu'il y a laissé une trace de sang.

MARTHE

Lui!

DOM SANCHEZ

Je dis que ce sang crie vengeance et l'obtiendra, le Seigneur fût-il trois fois miséricordieux pour le coupable, car ce sang est celui de son frère.

MARTHE, quis^est levée, retombant sur son lit.

Ah!

DOM SANCHEZ

Mais que peut avoir de commun ce fils du démon avec vous, ma fille, qui êtes un ange de piété?

MARTHE

Mon père, vous m'avez dit que ceux qui suivaient la voie sainte se rencontraient au ciel?

DOM SANCHEZ

Je l'ai dit.

MARTHE

Alors, ceux qui suivent la voie impie doivent se retrouver en enfer?

DOM SANCHEZ

Où ils souffrent éternellement.

MARTHE

Mais où ils souffrent ensemble !... C'est bien, laissez-moi, mon père!...

DOM SAACHEZ.

Oh ! vous êtes encore insensée, ma fille; revenez à vous, je vous en supplie.

MARTHE

Don Juan perdu! perdu à jamais! perdu en ce monde et dans l'autre ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu!

DOM SA>CHEZ

Que vous importe le destin de cet homme !...

MARTRE

Que m'importe ? mais vous ne comprenez donc pas? Cet homme... je l'aimais!

DOM SA^CHEZ

Vous aimiez cet homme autrement que comme un frère ? vous l'aimiez d'un amour profane?

Je l'aimais d'un amour éternel!

DOM SA?«CHEZ

Oh! sacrilège.... vous, l'épouse du Seigneur! vous, liée par des vœux !

MARTHE

Eh ! savais-je ce que je faisais en les prononçant?! savais-je à quels trésors de bonheur et d'amour jej disais adieu? connaissais-je le monde que je quittais pour la solitude? la terre qu'on me forçait! d'échanger pour le ciel?... Non, j'étais un enfant Jj on m'a traînée à l'autel, on m'a coupé les ch(

ACTE V, SCÈNE III

veux, on m'a mis un voile sur la tète, et l'on ne m'a pas dit que c'était un linceul.

DOM SANCHEZ

Seigneur, Seigneur, détournez les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre.

MARTHE

Non, non, Dieu de bonté. Dieu de miséricorde, écoutez et regardez; écoutez mes cris, regardez mes larmes, et réjouissez-vous au ciel du bonheur de la terre.

DOM SANCHEZ

Je ne puis entendre plus longtemps de pareils blasphèmes. Adieu, adieu !

{Il sort.)

SCÈNE IV

MARTHE, seule.

Oui! oui ! laissez-moi seule, seule avec le désespoir et la mort. — {Se jetant sur son lit.) Oh ! oui, la mort ! la mort !

{On entend dans le chœur le chant des religieuses.) i

Sauvez de la mauvaise mort, Et de la puissance infernale, Le coupal)le que le remord Visite à son heure fatale.

Oh mon Dieu!... oh ! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan ! mourir sans lui entendre] dire une fois encore qu'il m'aime! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oublie-

ra, oùj il en aimera une autre! Oh! n)ille ans de mon] éternité pour un jour passé près de don Juan ! LE MAUVAIS ANGE, soulccant le rideau.

C'est un marché qui peut se îaire.

MARTHE, épouvantée.

Qui me parle?

ACTE V, SCÈNE IV

LE MAUVAIS ANGE

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan?

Oui.

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien ! j'accepte.

MARTHE

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte ?

LE MAUVAIS ANGE

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse ? MARTHE, frissonnant.

Tu es le mauvais esprit... Oh ! oh !

LE MAUVAIS ANGE

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE

Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix !

LE MAUVAIS ANGE

Rien de plus facile.

MARTHE

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE

Signer ce papier.

176 HOy JV\y DE MVR\?!\.

MARTHE

Que contient-il?

LE MArVAIS ARGE.

Le pacte proposé.

MARTHE

Mille ans pour un jour !

LE MAtVAIS A^GE.

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact; nous sommes gens d'honneur, en enfer !

MARTHE

Et quand le reverrai-je ?

{On entend frapper.)

LE MAUVAIS A>GE

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE

Oh ! je serai morte avant qu'il entre dans cette chambre !

LE MAUVAIS ASGE.

Qu'importe, si lu ressuscites quand il y sera entré?

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS A>GE

Attends.

(// lui pique le bras avec la plume de fer. le sang coule.)

MARTHE

Ah!

LE MAUVAIS A?iGE.

Ce n'est rien, signe.

CHOEUR DE RELIGIEUSES

Ame chrétienne, monte aux cieux.

Séjour du honheur sans mélanges ; Le Seigneur te garde, aux saints lieux, Une place parmi les anges.

Ah ! don Juan ! don Juan! — (En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.) A toi mon dernier soupir! à toi ma dernière pensée !

{Elle meurt.)

DON Jl'AN DE MARAWA.

SCENE V

SOEUR MARTHE morte, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, ouvrant la porte.

Entrez, mon père; puisque c'est dom Sanchez qui vous envoie à sa place, il faut que vous soyeit comme lui un saint homme.

Do^ Jl AK.

En m'oflfrant pour cette tâche sacrée , j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, mais Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

URSULE

Et cette tâche vous sera facile, mon père, car c'est un ange que vous avez à conduire au ciel. Do> JUAPi, rejetant son capuchon en arrière. Amen !

DON JUAN, MARTHE

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... — (S'approchant du lit.) Diable! il me semble que la pénitente de dom Sanchez n'est point malade de vieillesse... Ma sœur... elle ne me répond pas, ma sœur... évanouie, sans doute... — (Lui touchant la main.) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cioitre,sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour!... Trésor enfoui, diamant perdu!., pourquoi net'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire?... je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... — (Écartant les cheveux.) Mon Dieu! oh! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe!... Marthe, froide... inanimée, morte!... Ah! don Juan!... quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne le réussisse et que tout aille au pire? à qui t'a- (Iresser, maintenant que les péchés t'ont brouillé avec Dieu, cl les remords avec Satan ?... Oh! il y a cepen-

dant eu pour moi un temps de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés,

OÙ ma volonté avait la baguette d'une fée, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner riiospitalité pendant une nuit!... Ai-jedonc perdu sans le savoir quelque amulette précieux , quelque talisraam souverain? ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a recormu don Josès, il y a une malédiction sur moi?... Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... 3Iarîhe! îlarthe!... ma bien-aimée !... — (// se penche sur elle, et reculant fout à coup.) Ah! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... — (La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.) Marthe!...— (Saisissant Tive)nent sa main.) Toujours froide, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis ! Oh ! un mot, une parole!

MARTHE, lentement.

lîon Juan.

Ah ! ma fortune ne m'a pas abandonné, je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux cl le puissant ! o Marthe! celte fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. — (Courant à la fenêtre et l'ouvrant.) Hussein . Hussein !

HlSSEI?r.

Monseigneur!

ACTE V, SCÈNE TI

DOIV JtîAlV. ;'

Les chevaux sont-ils prêts ?

Hl'SSEIN.

Oui, monseigneur.

DON JCAN.

L'échelle de cordes?

HUSSEIIV.

La voilà.

DON JCAN l'assujettit à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête? veux-tu venir?

MARTHE, lentement et froidement. Allons! — {L'heure sonne.) Ecoutez. — {Elle compte.) Minuit!

{Pendant que don Juan la conduit vers la fenêtre, la toile tombe.)

SCENE VIL

DON JUAN, MARTHE, entrant au milieu des ruines.

Vive Dieu! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas d'idée. Cent cinquante lieues en vingt heures ! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. Cent cinquante lieues sans s'arrêter, sans qu'un poil de son corps se mouille, sans que le feu lui sorte par les naseaux et le sang par les yeux !... Oh! il y a magie là -dessous. — {Se retournant et regardant autour de lui.) En tout cas , si mon cheval a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir

ACTE V, SCÈNE VU

singulièrement manque de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant!... puis, il fautque nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies!... Holà ! quelqu'un! Il y a un trèsbel écho, mais voilà tout... Ecuyers!.... camérières!... Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, étendant la main.

Attendez !

{Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.)

DON JCAN.

Ah ! il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine?

MARTHE

C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JL'AN.

Charmante propriété ! et dont le châtelain actuel me parait faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE

Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec

la même confiance que je vais suivre ces femmes ; vous me retrouverez ici.

DON JUAIV.

Vous me le promettez, Marthe ?...

Je vijus le jure.

DON JCAN, s' éloignant, à gauche , avec les écuyers.

Allons, mes maîtres!.... à moi vos plus riches et vos plus élégants habits!

MARTHE, s'éloignant, à droite, avec les femmes.

Allons, mes sœurs à moi la plus simple et la

dernière parure !

(Tandis que don Juan sort d'un côté et Marthe de

l'autre, le mauvais Ange sort lentement de terre,

au milieu du théâtre.)

SCENE VIII

LE MAUVAIS ANGE, setd.

Va vêtir tes habits de fête,

Et toi ton funèbre linceul ;

Mais, à voire hymen qui s'apprête.

Je ne dois pas assister seul !

Il vous faut de joyeux convives,

II vous faut des lumières vives :

Allumez- vous donc, feux d'enfer ! . . .

Et vous, morts, reprenez la vie

Qui vous fut lâchement ravie.

Par l'eau, le poison, ou le fer.

Mais laissez, dans vos tombes vides, Vos suaires aux plis mouvants, Et couvrez vos membres livides Delà parure des vivants; Faites briller à vos fronts pâles.

Depuis la couronne d'opale, Jusqu'à la couronne de fleurs :

Et, noble dame ou bachelette.

Couvrez vos faces de squelette De masques joyeux et menteurs.

Satan permet que, pour une heure, Vos fantômes peuplent la nuit.

Et que cette sombre demeure S'emplisse de joie et de bruit.

DON JUAN Dr. 1l/'.^/»^'^. IG

186 UON JCAIV DE M\RA!NA.

Sa voix vous parle par ma bouche :

Levez-vous de la froide couche Où le ver du cercueil vous mord.

Et le cœur éteint, l'œil atone, . Venez, pâles feuilles d'automne Que roule le vent de la mort.

(A ce dernier vers les fantômes apparaissent lentement par les deux corridors latéraux , dont les grilles s'ouvrent toutes seules, et par la porte du fond; puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.)

DON JUAN , LES FANTOMES

Sur mon honneur ! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits ! Il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. — Ah! ah !... mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment, si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, je croirais que le calife Abd-Alrahman me fait les honneurs de son harem. — (A une femme qui se trouve près de lui.) Voyons , ma gracieuse odalisque , voulez-vous de moi pour votre sultan ?

LE MASQUE

Certes ; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

Fidèle ! . . . allons, je vois que tu me connais, bea u masque; car mes amours durent aussi longtemps que la vie.

LE MASQUE

De celles qui meurent pour toi, n'esl-cc pas?

Oh ! tu te trompes, car alors leur mémoire leur

survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE

Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours, tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JCAN.

Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE

Tu réponds de me reconnaître ?

Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE

Tu le veux ?

Je t'en prie.

CAROLiNA, se démasquant.

Eh bien ! regarde !

Carolina !

CAROLINA

Allons , la mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. — (Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.) Au revoir, don Juan, au revoir !

Carolina! — {Il veut la suivre, mais la grille du corridor se referme.) Çà, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un

songe?

ACTE V, SCÈSE IX

UN SECOND MASQUE, le prenant sous le bras. Non, mon beau gejitilhomme, c'est une réalité.

Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe !

LE MASQUE

Toujours le même, don Juan?

Toujours homme de sensations avant tout : il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles, et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE

Et tu la trouveras, sois tranquille!

DOn JUAN.

Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE

Peut-être !

Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE

On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est le diamant de l'Andalousie.

Fais-m'en juge, et si tu es telle que tu dis, je le suivrai.

LE MASQUE

Partout?

190 DON JCA?I DE MARAKfA.

Jusqu'en enfer!

LE MASQIE.

C'est parole donnée ?

Sur l'honneur!

viTTORiA. étant son masque.

Eh bien ! juge !

DON JCAN,

Vittoria !

VITTORIA , s'enfonçant en terre.

A bientôt, don Juan, à bientôt!

DON JCAN , voulant la suivre. Des flammes sortent de terre.

C'est bien! attends-moi; tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria ! et je suis plus sur de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel!

{Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.) LE MASQUE, à gauchs de don Juan.

Don Juan, je t'aime!

LE MASQUE DE DROITE

Don Juan, je te déteste !

LE MASQUE DE GAUCHE

Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel !

LE MASQUE DE DROITE

Don Juan, tu es rhommc le plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre!

ACTE V, SCÈNE IX. 1S

Ne VOUS disputez pas, mes jalouses , car vous avez raison toutes deux!...

LE MASQUE DE GAUCHE

Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal ; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE DE DROITE

Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçoive sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit cueillir la jusquiamc et la belladone, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnements.

LE MASQUE DE GAUCHE

J'habite le Mançanarès aux rives embaumées, el lorsque je lève la tête au-dessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE DE DROITE

Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadUvres des suicidés , et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossements, les seules fleurs qui pleuvcnt sur ma tète sont les flocons de neige qui descendent du ciel. DON JUAN, quittant le bras du masque qui a parlé le dernier.

Décidément, monondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et

surtout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQCE DE DROITE

Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle?

DON JCA>-.

Alors, je vous aimerais toutes les deux, afln ci'épuiser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRÉsiSA , se démasquant.

Voici ma réponse.

DON JCA>-.

Térésina , je m'en doutais \ — (A Inès.) Et toi. lu es Inès, n'est-ce pas? — {Inès se démasque.) Je !e retrouve; tant mieux ; — (Saisissant son domino.) Cette fois, lu ne m'échapperas pas.

ixÈs, lui laissant le domino entre les mains.

f nse"nsé !

A ce soir, don Juan ! à ce soir.

i:«Ès.

Dans une heure, don Juan, dans une heure! {Les deux femmes glissent sur une planche qui les entraîne toutes deux dans la coulisse à droite du spectateur.)

DON JCAN.

Suis-je donc dans l'île des prodiges et des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêves?... Suis-je bien éveillé? voyons... et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un

mur? — (// touche le mur et successivement les objets qu'il nomme.) Ceci est un dressoir; ceci, une coupe.

l'N SERVITEUR, vofunt doii Juun Une coupc à lamain. Que voulez -vous que je vous verse, monseigneur?

De l'eau.

(Le serviteur verse. En ce tnoment, un homme enveloppé iVun manteau s'approche de lui par derrière.) DON JCAN, portant la coupe à sa bouche et Vécartant aussitôt.

Qu'est-ce que cette eau?

l'homme ac mantead.

Les larmes que tu as fait répandre.

DON JvxTS, jetant l'eau et tetulant la coupe. Du vin.

(Le serviteur verse.)

DON JCAN porte la coupe à sa bouche et l'éloigné

aussitôt.

Qu'est-ce que ce vin ?

l'homme au manteau.

Le sang que tu as fait couler.

don JCAN, laissant tomber la coupe.

Et toi, qui es-tu?

DON SANDovAL, écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée.

Don Sandovald'Ojedo.

194 DON JUAÎ» DE MABAPIA.

Je croyais l'avoir mieux tué. — Qu'as-tu fait de ton épée ?

DON SANDOVAL

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

DON JCAN.

Eh bien ! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL

Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JCAN.

Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir... Ecoute , Dieu m'a donné une heure pour me repentir... je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer.

C'est juste! — {S' éloignant.) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

{Il sort.)

SCENE X

DON JUAN seul, puis MARTHE.

DON JTJAIV.

C'est bien, mon maître ; je ne sais si c'est à moi que s'applique le divin proverbe... mais ce dont je puis répondre , c'est que le fer qui me passera au travers du cœur ne le sentira pas trembler... — {Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête.) Ah ! vous voilà, Marthe, ange sauveur de ma vie... venez à moi... Pourquoi m'avez-vous abandonné au milieu des magies, des spectres et des prestiges qui m'environnent? et pourquoi vous-même venezvous me retrouver avec cette robe et cette couronne?

MARTHE

C'est la couronne de l'innocence; don Juan, n'en soyez pas jaloux ; c'est la robe du cercueil , ne me l'enviez pas!

DON JCAN.

Vous deviez vous préparer pour le lit nuptial et non pour la tombe ; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit; mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de félicité !

MARTHE

Eh bien! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

Que voulez-vous? que demandez- vous? mon cœur, mon amour, ma vie !

MARTHE

Votre repentir...

DON JCAR.

Mon repentir! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir!... et de quoi? d'avoir été heureux et de l'être encore? me repentir de vous avoir aimée et de m'élre fait aimer de vous? Oh! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux 3Iarthe. ma toute chérie!... que je ne visse pas s'ouvrir devant moi l'avenir enchanté de son amour; il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de

ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE

Tu as oublié ces fantômes? oh ! malheur à toi! car ces fantômes sont ceux de tes victimes! Don Juan, si perdu que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina. dom Mortes, Vittoria, Sandoval, Térésina , Inès ma sœur, et don Josès ton frère.

DO?ï izky.

Marthe !! qui t'a dit ces secrets de Sang?

MARTHE

Les morts savent tout, don .Tuan.

DOTf JUAIV.

Les morts!

ACTE V, SCÈNE X

MARTHE

Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai; mais la flamme de la vie y est éteinte; mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comine le marbre. Pouvais-tu t'y tromper , don Juan , et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie!

DON JEAN

Oh ! mais cela ne se peut pas, et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé.

MARTHE

Je ne t'ai jamais aimé, don Juan ! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur, et, par amour , j'ai perdu mon auréole pour toi ; je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour j'ai perdu la raison pour loi; je pouvais être une sainte et reconquérir le ciel, et par amour j'ai perdu le ciel pour toi. Et ce n'est pas tout : au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité. Sois heureux, don Juan! je suis tombée de si haut et je sris arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chute; sois fier, car tu as dit un jourque tu voulais effacer la renommée de don Juan Tenorio; sois fier, don Juan de Marana, car lu as

fait plus que lui ! lui n'avait séduit que des femmes, et toi tu as perdu un ange.

DON JCAN.

Un ange ! oui, j'aurais dû m'en douter, à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien! Marthe, je te rendrai le ciel que lu as perdu, je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe ! ... un mot de toi, et je serai l'égal d'un dieu.

MARTHE

Malheureux! tu parles de félicités célestes, et à peine s'il te reste quelques instants pour échapper aux flammes infernales !

DON JCAN.

Quelques instants de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE

Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent?

DON JDAN.

Le plus beau moment d'une fête nuptiale, est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE

Regarde ! écoute !

Quel est ce bruit, quel est ce changement?

MARTHE

Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues ?

ACTE V, SCÈKE X

DON JUAW.

Tant mieux ! personne ne tentera de nous y suivre.

MARTHE

La mort entre partout ! — {Elle tombe à genoux.) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père , qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel ; en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre , repens-toi, don Juan, repens-toi !

Marthe, Eve n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE

Malheureux! malheureux!

Marthe, Marthe, ma bien-aimée !

MARTHE , jetant un cri.

Ah!

(L'heure sonne,)

Qu'as-tu?...

MARTHE

Minuit !

DON JDAN.

Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux.

{L'heure continue à sonner,)

MARTHE , s' affaiblissant au fur et à mesure que l'heure sonne.

Ce jour, c'est le dernier; cette heure, c'est la dernière ; don Juan, repens-toi ! repens-toi !

Demain.

MARTHE

Je meurs!... Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de lui!

DON SANDOVAL , paraissant derrière le tombeau une épée flamboyante à la main.

Me voilà, don Juan !

DON JDAN, furieux.

Sandoval!... tu prends mal ton heure.

DON SANDOVAL

Es-tu prêt?

Toujours...

DON SANDOVAL

En garde, donc !

(Ils se battent.) DON JUAN, blessé.

Enfer! — (Sandoval disparaît.) Disparu, et moi, blessé. — (// chancelle.) Blessé à mort! Marthe , Marthe ! ah ! Malédiction !

(// tombe.) itiAKVwis \jiGE, paraissant à gauche du spectateur. Vengeance !

LE BON ANGE, paraissant à droite du spectateur. Miséricorde !

MELINE, CANS ET COMPAGNIE

LE MARI

DE LÀ VEUVE

PERSONNAGES. r

M. DE VERTPRE.

LÉON AUVRAY, futur de Pauline.

M"" DE VERTPRÉ

PAULINE, nièce de madame de Veripré.

HELENE, femme de chambre.

(La scène se passe dans une maison de campagm des environs de Paris.)

LE MARI

DE LA. VEUVE

Le théâtre représente un petit salon-boudoir. — Sur le premier plan, à gauche du spectateur, une porte communiquant à l'appar-

tement de madame de Vertpré. — A droite, sur le même plan , la porte de l'appartement de Pauline.

— Sur le second plan, à droite , une cheminée avec du feu.

— Au fond , une porte double , communiquant au dehors.

— Dpns l'angle, à droite, une seconde porte. — Dans l'angle opjiosé , une fenêtre donnant sur le parc. — Sur le devant de la scène, à droite, une table, et dessus, un album ouverte! un crayon. — Au lever du rideau, on entend sonner deux fois dans la chambre de madame de Vertpré, puis répéter avec impatience le mot : Hélène / Hélène /

SCENE PREMIERE

{Madame de Fertpré entre d'un côté, tandis qu'Hélène entre de Vautre. Madame de Fertpré est en costume du matin, elle jette sur un fauteuil une écharpe qu'elle tient à la main.)

MADAME DE VERTPRÉ, HÉLÈNE

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ! mademoiselle, je sonne , j'appelle, et

VOUS ne venez pas. Que faisiez-vous donc, s'il vous plait?

HÉLÈNE

J'habillais mademoiselle Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ

Descendez chercher mes lettres : j'ai vu entrer le facteur, et j'en attends une avec impatience. HÉLÈiVE, ouvrant la porte pour descendre. Voici Joseph qui les monte.

MADAME DE VERTPRÉ

Prenez-les et donnez-les-moi. — C'est bien.

HÉLÈNE

Puis -je retourner auprès de mademoiselle Pauline?

Non, restez. — {Lisant les adresses.) Sladamc veuve de Vertpré. — {Elle jette la lettre.) Madame Adèle de Vertpré. C'est son écriture. — {Elle l'ouvre.) Aujourd'hui!.... il arrive aujourd'hui! Cher Paul ! Venez, Hélène, et écoutez bien ce que je vais vous dire ; ce matin, un monsieur de 35 à 56 ans se présentera pour me parler ; si je suis avec quelqu'un, vous me préviendrez; si je suis seule, vous le ferez entier.

HÉLÈNE

Madame veut-elle me dire son nom?

MADAME DE ^ERTPRÉ.

C'est inutile, vous le reconnaîtrez sans qu'il se nomme. Excepté M, Léon Auvray, flancé de Pau-

line, qui vient nous voir tous les jours à cette campagne, je ne reçois personne ; ainsi...

HÉLÈNE

Si je me trompais, alors madame ne m'en voudrait pas?

MADAME DE VERTPRÉ

Des cheveux bruns , des yeux noirs , taille moyenne, voilà son signalement, retencz-Ie.

HÉLÈNE

Si monsieur Léon était avec madame, cela ne ferait rien?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, sans doute.

HÉLÈNE

Mais si madame était à sa toilette?

MADAME DE VERTPRÉ

Vous le conduirez près de moi.

HÉLÈNE

Sans prévenir madame?

MADAME DE VERTPRÉ

Sans me prévenir.

HÉLÈNE

. Je demande pardon à madame de toutes mes questions, mais madame n'a pas l'habitude de recevoir tout le monde.

MADAME DE VERTPRÉ

La personne que j'attends n'est pas tout le monde .

HÉLÈNE

Je voulais dire les étrangers.

MADAME DE VERTPRÉ

Ce monsieur n'est point un étranger.

^ÉLÈ^E, s'en allant.

Madame peut être tranquille, aussitôt que son parent sera arrivé...

Je n'attends pas de parents.

HÉLÈAE, avec finesse.

Alors je devine.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous devinez fort mal.

HÉLÈNE

C'est...

MADAME DE VERTPRÉ

Mon mari, mademoiselle.

HÉLÈNE

Le mari de madame ! mais tout le monde la croit veuve.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais tout le monde se trompe. Maintenant écoutez : Comme vos questions indiscrètes, vos suppositions plus indiscrètes encore m'ont forcée envers vous à une confidence que je ne comptais pas vous faire, vous aurez la bonté de garder le silence, ou à la moindre indiscrétion, vous entendez, à la moindre, je serais obligée de vous renvoyer, Hélène, et cela malgré l'affection que je vous porte ; car ce secret n'est point à moi seule, et il pourrait compromettre une personne qui m'est plus chère que moi-même.

HÉLÈ7IE.

Oh ! madame, soyez sûre !

C'est bien. Vous voilà prévenue, ainsi soyez discrète.. On monte. — {Elle entre à moitié dans sa chambre.) Voyez qui.

HÉLÈNE, regardant.

Monsieur Léon! faut-il dire que madame n'y est pas?

MADAME DE VERTPKÊ.

Non, dites-lui de m'attendra; puis vous viendrez me donner mon chapeau.

{Elle rentre.)

1 2 l.\ MARI ItE t.\ VEl'VE.

SCÈNE IL HÉLÈNE, LÉON

i.Éo>". frappant à la porte qui est dans V angle

à droite.

Puis-je entrer?

HÉLÈNE

Oui.

LÉON, entr'ouvrant la porte.

Seule?

HÉLÈNE

Seule.

LÉON

11 me semblait avoir entendu la voix de madame de Vertpré.

HÉLÈNE

Elle était là tout à l'heure, et en vous entendant...

LÉON

Elle est rentrée dans sa chambre ; ce qui veut dire qu'elle ne me recevra pas ce matin.

HÉLÈNE

Eh bien, au contraire, elle vous prie d'attendre que sa toilette soit achevée.

LÉON

Elle t'a dit cela?

HÉLÈNE

Oui, monsieur.

{Elle se dispose à entrer chez madame de Vertpré.)

SCEINE II. 13

LÉON , Varrêtant par le bout de l'écharpe qu'elle a prise sur le fauteuil où madame de Vertpré Va laissée, et s' asseyant.

Écoute, Hélène.

HÉLÈNE

Quoi ?

LÉON

Madame de Vertpré t'a parlé de moi ? — Écoute donc!

HÉLÈNE

A l'instant.

LÉON, jouant avec récharpe, et la baisant. Et elle te disait?...

HÉLÈNE

Qu'est-ce que vous faites donc?

LÉON

A qui cette écharpe?

HÉLÈNE

A ma maîtresse.

LÉON

Et elle a touché son cou, ses épaules! Je l'envie et jie la baise.

HÉLÈNE

-Mais, monsieur, ce n'est pas l'écharpe que vous baisez, ce sont mes mains !

LÉON, se relevant.

C'est que tes mains sont jolies, Hélène.

HÉLÈNE

Vous êtes fou.

LÉON

Je suis amoureux.

HÉLÈNE

De mes mains?

Un peu; de ta maîtresse beaucoup.

HÉLÈNE, à part.

Pauvre jeune homme! — {Haut.) Et mademoiselle Pauline, votre fiancée?

LÉON

C'est une charmante personne.

HÉLÈNE

Que vous aimez aussi?

LÉON

Comme une sœur.

HÉLÈNE

Cela ne fera pas son compte ; car je crois qu'elle vous aime autrement qu'un frère.

LÉON

Tiens, voilà ce qui m'inquiète, et me rend parfois si triste.

HÉLÈNE, riant.

Vous ! ah ! par exemple !

LÉON

3Iais aussi, comment diable madame de Vertpré ne réfléchit-elle pas que, pour marier sa nièce, c'est un mauvais moyen que de la prendre auprès d'elle. Certainement, avant d'avoir vu ta maîtresse, j'aimais Pauline de toute mon âme mais, depuis

cette époque, depuis que je les vois toutes deux à coté l'une de l'autre, malgré moi je fais des comparaisons... Elles sont jolies toutes deux; mais ma-

scÈ^E II. la

(lame de Vertpré a dans sa beauté quelque chose de plus piquant.... Toutes deux sont pétillantes d'esprit, mais l'esprit de madame de Vertpré est complété par l'usage du monde qui manque à Pauline Chacune d'elles a un excellent caractère,

mais pour un rien Pauline se fâche et boude; madame de Vertpré, au contraire, est toute et toujours gracieuse... Pauline m'aime, je le sais; mais, sans fatuité, madame de Vertpré ne me déteste pas ; elle m'accorde hautement le titre d'ami , et un autre que moi, en récapitulant nos promenades, nos causeries, les petits services qu'à chaque instant elle me demande, et que je suis si heureux de lui rendre, un autre que moi... Eh bien! cela te fait rire!

HÉLÈSE.

Auriez-vous la prétention d'épouser madame de A'ertpré, par hasard?

LEO>

Pourquoi pas?

HÉLÈNE

Pardon, mais c'est que...

(Elle rit.)

LÉO>

N'est-elle pas veuve?

HÉLÈNE

Ah ! c'est vrai ; je l'oubliais. — (On sonne chez madame de Fertpré.) Voyez, voilà qu'on m'appelle; je bavarde avec vous, et je vais être grondée.

LÉOJI.

Tu diras à la maîtresse que je l'ai retenue pour le dire qu'elle était charmante, et elle te pardonnera.

HÉLÈ>E.

Soyez tranquille.

(Elle rentre.)

SCENE III

LÉON seul, puis PAULINE.

LÉON

Il n'y a pas de mal à conlor ses secrets à la femme de chambre, la maîtresse en apprend toujours quelque chose. Ainsi elle avait prévu que je viendrais, et elle avait dit que je restasse! C'est que c'est long une toilette de femme! Si du moins il y avait ici un journal. Ah! l'album de madame de Vertpré, une page blanche, un crayon, l'album ouvert... C'est un défi.

(Il prend le crajon et écrit : pendant ce temps Pauline entre sur la pointe du pied, s'avance derrière la chaise de Léon et lit par-dessus son épaule droite.)

PACLWE, lisant.

Oh ! n'abrège jamais ces heures que j'envie !

LÉON, fermant vivement l'album.

Ah ! c'est vous !

PAULINE

Je vous effraye ?

LfÇN.

Vous ne le croyez pas.

PAULINE

Ou'ccrivez-vous ?

Rien.

Des vers?

De souvenir.

Pour qui?

Vous le demandez !

Voyons-les.

Mais non.

LÉON

PACIINE.

LÉON

PAULINE

LEON

PAULINE

LÉON

PAULINE

Mais si, je vous en prie, monsieur Léon, je me fâche !

J'aurais voulu les finir avant de les montrer... à vous surtout, Pauline.

PAULINE

Ce sera votre première pensée, et c'est toujours la meilleure.

{Elle prend l'album et lit.)

Oh ! n'abrège jamais ces heures que j'envie ! De me les accorder Dieu te fit le pouvoir ; T'entendre est mon bonheur, et te voir est ma vie. Laisse-moi t'entendre et te voir !

{Répétant.)

T'entendre et te voir \

SCÈNE III

LÉON

La poésie a sa langue à elle : on lutoie Dieu, et Dieu ne s'en fâche pas.

PAULINE

C'est vrai, — {Elle lui tend la main.) et je ne serai pas plus susceptible que lui.

(Elle continue.) Si tu veux de mon front écarter le nuage, Comme l'air en passant chasse l'ombre des cieux, Les yeux fixés aux miens, laisse sur mon visage

Passer tes longs et noirs cheveux.

Comment, monsieur!...

LÉON

Ah! oui, cieu.v et cheveux : la rime n'est pas riche, n'est-ce pas? Je vous disais bien qu'il fallait que ces vers fussent corrigés.

Mais ce n'est pas cela.

LÉON

Qu'est-ce donc?

PAULINE

Passer tes longs et noirs cheveux.

Mes noirs cheveux !

LÉON, à part.

Ah ! bénédiction! elle estblonde!... et d'un blond superbe encore. — (Haut.) Mon Dieu! mais c'est que...

PAULINE

C'est que ces vers étaient pour une autre, voilà tout.

LÉOiV.

Je VOUS jure...

PAULINE

Au fait, pourquoi ces vers seraient-ils pour moi? et pourquoi me feriez-vous des vers?

LÉON

Mais c'est une distraction inconcevable ; je voulais écrire blonds. Le crayon m'a tourné entre les doigts.

PAULINE, avec amerlume.

Ah! oui, longs et blonds. Vous avez raison, monsieur, ces vers ont besoin d'être corrigés, leur harmonie est étrange.

(Elle remet Valbum à Léon.) LÉON, à part.

Décidément je m'embrouille. — (Haut.) Pauline...

PAULINE

Oh ! faites attention que vous me parlez en prose, monsieur.

LÉON

Mademoiselle... Allons, voilà qu'elle pleure.

PAULINE, sanglotant.

Du tout, je ne pleure pas, vous vous trompez.

LÉON

Au diable la poésie ! par exemple, c'est bien la première et la dernière fois. Ecoutez -moi. Ces vers...

PAULINE

Mais qui vous parle encore de ces vers ; mais je

n'y pense plus à ces vers. Je... je... oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse!

{Elle se jette dans un fauteuil.)

LÉO?î.

Je vous en prie, je vous en supplie...

PAULINE

Jiaissez-moi , vous m'impatientez et je vous déteste ; ne suis-je pas même libre de pleurer si je suis triste? mais c'est de la tyrannie. — {S'élançant dans les bras de madame de Vertpré qui entre.) Oh ! ma tante , ma tante !

-'3 I,E MARI CF, 1.\ VEtVE.

SCÈNE IV

PAULINE, MADAaiE DE VERTPRÉ, LÉON.

MADAME DE VERTPRÉ

Qu'as-tu donc?

PAl'LIIVE.

Ah ! je suis bien malheureuse !

LÉON, saluant.

Madame !

MADAME DE VERTPRÉ

Je VOUS remercie, monsieur Léon, de m'avoir attendue. Qu'est-ce, Pauline? Encore une querelle, une bouderie?

PAULINE

Oh ! cette fois, il n'y a pas de ma faute, ma tante ; si vous saviez...

MADAME DE VERTPRÉ, « LéOtl.

Avez-vous pensé à moi ?

LÉON

A vous? toujours.

MADAME DE VERTPRÉ

Quand je dis à moi, c'est à ma commission que je veux dire.

A votre portrait? Le voici, madame, délicieux de beauté, éclatant de fraîcheur, et cependant si audessous...

MADAME DE VERTPRÉ

Flatteur! donnez-le-moi.

lÉoK, lui donnant le portrait.

Déjà!

MADAME DE VERTPRÉ

Regarde donc, Pauline ; trouves-tu qu'il me ressemble?

PAULINE, sans regarder.

Oui, ma tante.

MADAME DE VERTPRÉ

Dis donc? Est-ce que tu crois que tu Tas vu? Tu boudes, Pauline; viens avec nous, cela te distraira.

PAULINE

Merci.

LÉON

Vous sortez, madame?

MADAME DE VERTPRÉ

Oui, voilà pourquoi je vous ai fait prier de m'attendre; j'ai besoin de votre bras.

PAULINE, à part.

C'est cela, il ne restera même pas pour que je le gronde. Oh ! je suis bien sacrifice.

Et où allons-nous?

MADAME DE VERTPRÉ,

Sur la grande route : j'attends une personne que je n'ai pas revue depuis longtemps, que j'ai grande envie de revoir, et je vais au-devant...

LÉON

De lui ou d'elle"

MADAME DE VERTPRÉ, aVBC inteutiOH.

De lui.

htOTii, jalousant.

Ah !... Vous avez remarqué le temps?

MADAME DE VERTPRÉ , remontant la scène et allant vers la fenêtre.

Un peu couvert.

LEGS

Noir comme de l'encre.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous craignez la pluie, et vous refusez d'être mon chevalier?

LÉO?!

Moi, madame !

MADAME DE VERTPRÉ

Je réclame de vous un service, et, lorsqu'il s'agit de me le rendre, quelques gouttes d'eau vous font peur.

LÉO^

Quelques gouttes d'eau me font peur! mais je traverserais pour vous le détroit de Sestos !... Partons, madame, partons.

MADAME DE VERTPRE.

Décidément, Pauline, tu ne viens pas?

PACLi:^E.

Décidément, ma tante, je reste.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ! écoute : il va me raconter la cause de votre querelle, je le gronderai, et je le ramènerai soumis et repentant. Adieu, chère enfant.

(Elle l'embrasse.)

SCE^E IV, PACLINE.

Adieu, ma tante.

LÉON

Au revoir, mademoiselle.

PAULINE

Au revoir, monsieur.

(Léon et madame de Fertpré sortent.)

-6 lE MAKI »E LA VEUVE.

SCÈNE V

PAULINE setile, puis HÉLÈNE.

Oui, grondcz-le, ma tante; mais il me semble que c'était à moi de le gronder et non pas à vous. Avec vousil est toujours aimable, empressé, galant; mais avec moi, comme je dois être sa femme, il est bien aise de ne pas feindre. — (Allant vers la table sur laquelle est l'album qu'elle prend.) Desvers!... Ils sont jolis., ses vers ! Un avocatqui veut faire le poëte. Et moi, folle, qui avais cru qu'ils étaient pour moi, etquilestrouvaischarniants... Ah! mon Dieu, voilà

le feuillet déchiré! Bah! il n'y a pas grand mal,

il les récrira sur un autre... Ah ! oui, mais derrière, une aquarelle de Decamps ! Mon Dieu, que va dire nia tante?... Comment écrit-on des vers derrière une aquarelle, aussi! Comme il y en a plusieurs, peut-être nes'enapercevra-t-elle pas... Oui, mais si elle la retrouve chez moi... Tant pis, vers et aquarelle au feu. — {La fetùlle de papier brûle.) Oh ! j'y pense, le dessin n'était pas collé sur la feuille : on aurait pu le replacer sur une autre. — (£'//e essaie de. la retirer du feu.) Allons, voilà que je me brûle! Mais je ne sais ce que je fais, je suis folle, j'ai la tète perdue...

SCEME V. %7

HÉLÈ^E , entrant.

Oh ! mon Dieu , quel chagrin !

PAULINE

Oui , j'ai du chagrin ; oui, je suis malheureuse, mais j'aurai du courage et je ne l'aimerai plus.

HÉLÈIVE.

Et pourquoi ne l'ai nieriez- vous plus ?

PAl'LINE.

Parce qu'il en aime une autre. Conçois-tu , Hélène, aimer une brune, une femme qui a des cheveux noirs, quel mauvais goût !

HÉLÈNE , se regardant dans une glace.

Mais non , il me semble que ce n'est pas trop laid!

PAULINE, se reprenant.

Oh ! mais toi , Hélène , tu as les cheveux noirs... d'un très-beau noir !

HÉLÈNE

Et madame de Vertpré, votre tante , a les cheveux noirs aussi.

PAULINE

Tiens ! c'est vrai, ma tante...

HÉLÈNE

Elle est jolie, votre tante.

PAULINE

Oh! mon Dieu, tu as raison, Hélène! ma tante est brune , elle est jolie , elle est veuve , à peine si elle a quelques années de plus

que moi; ces vers étaient sur l'album de ma tante, les mille soins, les mille complaisances qu'il a pour elle , leurs en-

tretiens , leurs promenades... Dans ce moment... mais dans ce moment encore ils sont ensemble. Oh ! Hélène ! il aime ma tante, c'est ma tante qu'il épousera.

HÉLÈNE

Écoutez, il est possible que M. Léon aime madame de Vertpré; mais je vous réponds qu'il ne l'épousera pas, moi.

PAULIPiE.

Tu en es sûre ?

HÉLÈNE

Très-sùre.

PAtLINE.

Et comment cela? dis-le-moi , je t'en prie , ma petite Hélène.

HÉLÈIVE.

Parce que madame de Vertpré n'est pas... — (Â part.) Ah ! mon Dieu , qu'allais-je dire !

PAULINE

N'est pas quoi?

HÉLÈNE

Voilà ce qu'il m'est défendu de vous apprendre ; mais , tenez , il y a un Dieu pour les amants . et voilà qu'il vous venge,

PAULINE

Comment cela?

HÉLÈNE

Voyez-vous la pluie?

PAULINE

Eh bien?

HÉLESE.

Ne iii'avcz-vous pas dit qu'ils étaient à la promenade?

PAiLiiNE , allant rers la fenêtre.

Oh ! oui , c'est vrai , ils vont être mouillés , trempes jusqu'aux os, et j'en suis contente, j'en suis cnchanlce. Regarde, regarde donc! Hélène, les \()is-lu revenir! Comme ils courent.... le chapeau de Léon s'envole... qu'ils sont amusants !... quelle excellente pluie !

HÉLÈNE

Qui trempe sa tante et son flancé. Excellent petit cœur !

PAtLiNE , riant.

Ce n'est pas cela du tout , mademoiselle : c'est qu'il y avait très-longtemps qu'il n'avait tombé d'eau, que la terre était desséchée, et que cette averse était très-nécessaire à la récolte.

(Elle se sauve en riant.)

HÉLÈNE

l*elite folle qui rit ctpleure à la fois ! que M. Léuu (Il trouve beaucoup comme cela.

HÉLÈNE, MADAME DE \T:RTPRÉ, LÉON

(Trempés tous deux, ils entrent rivement.)

MADAME DE VERTPRÉ

Hélène ! Hélène ! vile ! à moi !

LÉo?i , se secouant. Je vous l'avais bien dit; ce n'est pas ma faute.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ! le grand malheur ! je changerai de robe, voilà tout. Venez, Hélène, oh! j'ai froid, vile ! vite!

{Elle entre avec Hélène dans sa chambre.)

scÈiNE vri. 31

SCÈNE VIL

LEON, seul.

Vous changerez de robe, c'est très -bien; mais moi je ne changerai pas d'habit... et cela par une excellente raison. Au diable la promenade ! C'est que je suis tout trempé. Elle a froid... moi aussi, pardieuîje grelotte !... (S' arrêtant devant le feu.) Du reste , je suis bien bon de me gêner... il y a bon feu, et je suis tout seul!... Pendant qu'elle change de robe, je ne vois pas trop pourquoi je me priverais de faire sécher mon habit... Oui... c'est une excellente idée! (Il défait son habit ^ le met devant le feu sur le dos d'une chaise, et se place à califourchon sur la chaise.) Là ! ne perdons pas de vue la porte delà chambre, et au moindre bruit... Ma foi ! si le monsieur au-devant duquel nous allions est en route de ce temps-là , je lui en fais mon compliment bien sincère.,, et s'il arrive par le parc, il serait bien aimable de me rapporter mon chapeau. (Il se retourne en entendant entrer quelqu'un.) Qu'est-ce ?

■n lE MARI DE LA VErVE.

SCÈNE VIII

M. DE VERTPRÉ, LÉON

{Un domestique suit M. de Fertpré, arec un sac de nuit qu'il pose sur une chaise, et sort. Léon, le dos tourné à la porte, n'aperçoit pas ce jeu de scène.)

M. DE VERTPRÉ

Pardon, monsieur, je me trompe probiblemen'.

LÉo^. sans se déranger.

Ces! possible, monsieur.

M. DE VERTPRÉ

Je croyais entrer chez madame de Vcrtpré.

Vous y êtes.

DE VERTPRÉ

Mais elle n'y est pas, sans doute?

LÉON, montrant la chambre de madame de Fertprù. Si fait, elle est là.

M. DE VERTPRÉ, allant vers la porte.

Merci !

LEGS, l'arrêtant.

Pardon! c'est qu'elle change de robe.

M. DE VERTPRÉ

Ah !... et vous d'habit, à ce qu'il paraît?

LÉo>-.

Non, je n'ai pas le bonheur d'en avoir un de

SCEIVE VIII. ùô

rechange, et je me contente de le faire sécher. II faut vous dire que nous venons tous les deux d'être mouilles jusqu'aux os. Vous

permettez, n'est-ce pas?

(Il se remet à la cheminée,)

M. DE VERTPRÉ

Comment donc... (A part.) Qui diable est ce monsieur qui se met si à l'aise chez moi?

LÉON

Vous n'êtes pas mouillé, vous?

M. DE VERTPRÉ

Je suis venu de Paris en cabriolet; j'étais trèspressé de voir madame de Vertpré.

LÉON

Ah! oui : n'est-ce pas vous qu'elle attend? Oui, oui, elle attend un monsieur. Je vais la prévenir. (// va vers la chambre de madame de Fertpré.)

M. DE VERTPRÉ

Comment , vous allez entrer ainsi chez madame de Vertpré pendant qu'elle change de robe?

LÉOIV,

Non, je vais le lui dire à travers la porte.

M. DE VEltTPRÉ.

Merci, j'attendrai.

LÉON

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. »E VERTPRÉ

Vous êtes trop bon... Ainsi, madame de Vertprc vous a dit qu'elle m'attendait?

34 LE MARI DE LA VEtVE.

LÉON

Oui, ce malin elle a parlé de cela en l'air.

M. DE VERTPRÉ

Elle a ajouté que c'était pour affaires pressantes?

LÉO

Non, elle n'a pas ajouté cela. {Il sonne, un domestique entre.) Joseph ! du bois.

M. DE YERTPRÉ, à part.

Très-bien! — (Hmit.) Monsieur, l'affaire dont je dois entretenir madame de Yertpré est secrète.

LÉON

Cela se peut, monsieur.

M. DE VERTPRÉ

Ce qui fait qu'à moins que vous ne soyez son mari...

LÉON

Je n'ai pas cet honneur, monsieur.

M. DE VERTPRÉ

J'oserai attendre de votre discrétion...

LÉON

Que je me retire, n'est-ce pas?

Si vous aviez cette complaisance...

LÉON

Dites- moi, est-ce que vous en avez pour longtemps ?

M. DE VERTPRÉ

Pourquoi cela?

scÈ>E VIII. 35

LÉON

Ah ! c'est que vous dérangeriez toute notre journée.

M. DE VERTPRÉ

J'abrégerai.

SCÈNE IX

M. DE \ ERTPRÉ, seul; puis MADAME DE YERTPRÉ.

M. DE VERTPRÉ, regardant Léon qui s" éloigne. Voilà un jeune hoaniie fort original, et, si j'étais jaloux... Maintenant qu'il est parti, je crois que je puis entrer chez ma femme ?

(// frappe à la jwrte.) MADAME DE VERTPRÉ, de SU chamhre.

Ne vous impatientez pas, Léon, je suis prêle.

M. DE VERTPRÉ

Léon!... etpardieu, madame, ce n'est pas Léon, c'est moi.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah! c'est sa voix! {Elle s' élance sur le théâtre.) Cher ami, cher Paul, avec quelle impatience je l'attendais.

M. DE VERTPRÉ

Vraiment, Adèle ?

MADAME DE VERTPRÉ

Oh! oui.

M. DE VERTPRÉ

Allons, embrasse-moi donc alors. Que tu es belle toujours, chère amie!... et tu pensais à moi?

MADAME DE VERTPRÉ

Depuis que j'ai reçu ta lettre, qui m'annonçait ton arrivée au Havre , je compte les heures , les

itiinutes ; et sans cet étrange secret que tu me recommandes, j'aurais parlé à tout le monde de mon bonheur.

Ce secret est encore nécessaire... Mais, dis-moi, quel est ce...

iBADAME DE VERTPRÉ.

Mais les circonstances politiques sont bien changées!

M. DE VERTPRÉ

Changées, changées!... — 11 y avait ici, quand je suis arrivé, un jeune...

MADAME DE VERTPRÉ

Ta traversée a été heureuse?

M. DE VERTPRÉ

Dix-huit jours de New-Yorck au Havre. — Ce ■Jeune homme qui était...

MADAME DE VERTPRÉ

C'est égal, cela t'a fatigué , et tu as besoin de repos. Je vais donner des ordres...

M. DE VERTPRÉ

Non, je t'assure, je ne me sens pas la moindre lassitude. J'ai trouvé en arrivant ici un jeune homme...

^ MADAME DE VERTPRÉ

Ah! oui, Léon.

M. DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que c'est que Léon?

M\DAME DE VERTPRÉ

Un jeune homme charmant.

38 LE MARÎ DE LA VECTE.

M. DE VEKTPRÉ.

Je l'ai vu, el là-iicssus mon avis...

MADAME DE VERTPRÉ

Plein d'esprit.

M. DE VERTPRÉ

Je lui ai parlé, et cependant...

MADAME DE VERTPRÉ

Avocat distingué.

M. DE VERTPRÉ

Est-ce que vous avez des procès , madame de Yertpré ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, monsieur, mais j'ai une nièce.

M. DE VERTPRÉ

Après?

MADAME DE VERTPRÉ

Une nièce à marier.

M. DE VERTPRÉ

Et ce jeune homme?

Vient ici pour Pauline.

M. DE VERTPRÉ

Voulez-vous que je vous dise?

MADAME DE VERTPRÉ

Dites.

M. DE VERTPRÉ

Vous ne vous fâcherez pas?

MADAME DE VERTPRÉ

Moi, mon ami. ah !

M. DE VERTPRÉ

C'est que c'est fort délicat ce que je vais vous dire.

MADAME DE VERTPRÉ

N'importe.

M. DE VERTPRÉ

Je n'ai fait qu'apercevoir ce jeune homme, je ne lui ai dit que quatre paroles...

5IADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien?

M. DE VERTPRÉ

Eh bien, je jurerais qu'il ne vient pas ici pour

MADAME DE VERTPRÉ

Par exemple !... Et pour qui donc?

M. DE VERTPRÉ

Pour une femme charmante ,])elle comme un ange, fraîche comme une jeune fdle, et spirituelle à elle seule comme tous les avocats du monde, pour madame veuve Adèle de Vertpré, ma femme.

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! mais vous êtes fou, mon pauvre Paul ! vous laites dix-huit cents lieues pour me revoir, ditesvous, et, en arrivant, au lieu de me parler de vous, de votre voyage, des motifs qui vous font continuer de désirer que le bruit de votre mort soit répandu...

M. DE VERTPRÉ

Plus tard, chère amie, je te parlerai de tout cela, mais pour le moment, vois-tu, j'ai une idée fixe : M. Léon...

MADAME DE VERTPRÉ

Vient ici pour Pauline.

M. DE VEUTPRÉ.

Je ne demande pas mieux que de le croire, mais...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous en voulez la preuve?

M. DE VERTPRÉ

La preuve ne m'en serait pas désagréable... et tout de suite, si cela est possible.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ! monsieur, puisque c'est là ce qui vous occupe le plus en me revoyant, je vais vous la donner cette preuve... voyons... que puis-je faire?... ah ! tenez, cachez-vous là.

{Elle indique la porte de sa chambre.)

M. DE VERTPRÉ

Ensuite?

MADAME DE VERTPRÉ

Je le ferai venir, je lui dirai de s'expliquer sur ses intentions, et vous l'entendrez me répéter l'aveu de son amour pour Pauline et me demander sa main.

M. DE VERTPRÉ

Ce sera très-bien.

MADAME DE VERTPRÉ

Je ne l'ai pas vu, je ne le verrai pas; je vais le faire appeler, et, séance tenante, nous prenons jour pour le contrat de mariage.

M. DE VERTPRÉ

Je le signerai avec plaisir.

SCÈ>E IX. 41

MADAME DE VERTPRÉ, SOnnUtlt.

Hélène! — {Hélène entre.) Prévenez M. Léon lue je désire lui parler, et annoncez-le quand il \iendra.

(Hélène sort,)

M. DE VERTPRÉ

Merveilleusement, chère amie.

MADAME DE VERTPRÉ

Et après cette preuve vous me permettrez sans ioute de vous en vouloir tout à mon aise ?

M. DE VERTPRÉ

Vous êtes la meilleure des femmes.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous êtes un jaloux.

M. DE VERTPRÉ

Moi!

MADAME DE VERTPRÉ

Et vous mériteriez que je ne vous donnasse :)oint...

M. DE VERTPRÉ

MADAME DE VERTPRÉ, luï montrant le portrait que lui a apporté Léon.

Voyez !

M. DE VERTPRÉ, prenant le portrait.

Ton portrait ! ah !

MADAME DE VERTPRÉ

Oue j'ai fait faire pour vous, et que j'ai fait metliC exprès dans la même boîte que le vôtre, afin que dans l'absence même nous fussions réunis.

Vous êtes toute charmante, et je serai enchanté d'avoir eu tort dans mes conjectures pour vous de^ mander pardon et vous baiser les pieds.

MADVME DE VERTPRÉ.

Alors, à genoux !

M. DE VERTPRÉ

Après l'entrevue.

MADAME DE VERTPRÉ

Incrédule.

HÉLÈNE, annonçant.

M. Léon!

MADAME DE VERTPRÉ

Vite dans ce cabinet, et écoutez de toutes vos oreilles.

M. DE VERTPRÉ

Je n'en perdrai pas un mot, je t'en réponds.

MADAME DE VERTPRÉ

C'est bien : vous allez voir qui il aime. {AL de Ferfpré entre dans le cabinet à gauche.) Faites entrer et laissez-nous. v

SCENE X

MADAME DE VERTPRÉ, LÉON, M. DE VEPiïPRE, caché dans le cabinet.

(Combien je vous rends grâce, madame, de m'a- • oir fait appeler aussitôt que vous avez été débarrassée de notre fâcheux.

MADAME DE VERTPRÉ

Comment, monsieur !

LÉON

Il vous a bien ennuyée, n'est-ce pas? je m'en doutais. Il n'a pas l'air amusant du tout.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais, monsieur, vous ne connaissez pas la personne...

>v lÉON.

Et je ne me sens aucune envie de faire sa coniiaissance.

MADAME DE VERTPRÉ

Brisons là-dessus, s'il vous plaît; je vous ai prié de venir pour vous parler d'autre chose.

LÉON

Je vous écoute, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

D-puis deux mois, monsieur, vous venez ici tous les jours.

44 l.E MARI DE LA VEl'VE.

I.ÉOK

El ce n'est pas encore assez souvent, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous avez dû vous apercevoir que vous étiez reçu avec plaisir?

lÉON.

Je l'ai espéré quelquefois, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Le titre auquel vous vous présentiez m'en faisait un devoir ; mais ne vous semble-t-il pas à vousmême que le temps est aujourd'hui venu de parler plus formellement de vos projets?

LÉON

Oh ! madame, je tremble.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ! jeune, possédant un état distingué, d'une famille honorable et riche , vous ne pouvez pas craindre un refus?

LÉON

Oh ! madame, dites-vous ce que vous pensez?

MADAME DE VERTPRÉ

Il y a plus, c'est que je crois dire ce que pense Pauline.

LÉON

11 ne s'agit malheureusement pas de Pauline, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Comment, monsieur!

Ouand je suis venu chez vous et que vous avez

SCÈKE X. 45

!)ion voulu m'y recevoir, je connaissais mademoiselle Pauline et je ne vous connaissais pas; je no croyais pas qu'il pùl exister

une femme qui l'emportât sur elle en grâces, en esprit, en beauté. Je vous ai vue, madame, j'ai eu le bonheur de passer deux mois près de vous, et j'ai été détrompé.

MADAME DE VERTPRÉ

Oh! que me dites-vous?

LÉOIV.

C'est vous qui m'y forcez, madame ; mais le premier je n'aurais osé vous parler de mon amour... non, je l'aurais enfermé dans mon cœur, et si vous ne l'aviez pas lu dans mes yeux, deviné dans le tremblement de ma voix, je vous l'aurais laissé ignorer; mais je me serais du moins enivré du plaisir de vous voir, du bonheur de vous entendre : j'aurais.,,

{M, de r^-tpré entr'ouvre la parle pour mieux entendre, et la referme presque aussitôt de crainte d'être aperçu. Ce jeu se répète durant toute la scène.)

MADAME DE VEUTPRÉ.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous.

LÉorj.

Maintenant il est trop tard : cet aveu serait une offense, sans ce que j'ai à vous dire encore. Vous parliez de mon état, de ma famille, de ma fortune; vous les regardiez comme des titre_s à l'amour d'une femme, eh bien! nom, état, fortune,' partagez tou!,

madame, je vous le demande à genoux... ah! vous m'avez dit que je ne devais pas craindre un refus.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais moi, monsieur, je ne puis...

i.Éo:v.

N'êles-vous pas veuve, n'étes-vous pas libre? Oh! votre main, votre main chérie!

MADAME DE VERTPRÉ

Monsieur, comment ai-je pu mériter que vous oubhiez à ce point...

LÉO?î.

Je n'oubhe pas, madame, je me souviens, au contraire...

MADAME DE VERTPRÉ

Et de quoi"^

LÉON

C'est de la fatuité , peut-être... mais j'avais cru que ces légers services que vous demandiez plutôt à moi qu'à un autre... j'avais espéré que des heures entières passées ensemble s'étaient écoulées pour tous deux avec une rapidité presque égale... quelques mots affectueux...

MADAME DE A^ERIPRÉ.

Oh ! mais, monsieur, ces légers services, ces conversations, ces mots affectueux, tout cela! oh! tout cela s'adressait à l'ami.

Il y a cruauté à une femme de votre âge de choisir des amis du mien. L'ami d'une femme jeune et jolie doit avoir au moins

soixante ans.

StÈTJE X. 47

MADAME DE VERTPRÉ

Vous raillez, monsieur ?

LÉoiv, tombant à genoux.

Non, madame, j'implore.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah! c'est trop fort, laissez-moi, sortez, sortez!

LÉON

Je ne me retirerai pas que...

MADAME DE VERTPRÉ

Faudra-t-il que je vous cède la place?

LÉON

J'obéis, madame, mais j'espère que plus taixl..,

MADAME DE VERTPRÉ

Jamais!

LÉON

Oh ! madame, jamais!

MADAME DE VERTPRÉ

Encore une fois, laissez-moi, monsieur.

V LÉON

Je me retire. [A part, en sortant.) Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose!

SCENE XI

31. DE VERTPRÉ, sortant du cabinet; MADAME DE VERTPRÉ , stupéfaite.

{Ils se regardent quelque temps sans rien dire.)

M. DE VERTPRÉ, sur le setiH de la porte. Eh bien ! madrme?

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ! monsieur, que voulez-vous que je vous dise?

a. DE VERTPRÉ.

Effectivement, ce jeune homme venait ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah ! monsieur, de la générosité, je vous en prie.

M. DE VERTPRÉ

Savez-vous qu'il était temps que cela finit : j'entendais fort bien de ce cabinet, mais je voyais fort mal, et au train dont allaient les choses....

MADAME DE VERTPRÉ

Grâce! je vous en supplie.

M. DE VERTPRÉ

Oui, oui, vous avez raison, ce n'est point à vous que je dois en vouloir ; cependant je ne suis pas fâché d'être arrivé.

MADAME DE VERTPRÉ

Je vais fermer ma porte à ce jeune homme.

SCÈNE XI

M. UE VERTPRÉ

Ouelle folie! t'en faire un ennemi!... non, non.

MADAME BE VERTPRÉ

Quelle est donc votre intention?

M. DE VERTPRÉ

Je le verrai.

MADAME DE VERTPRÉ

Une qacrelle?

M. DE VERTPRE.

Une explication tout au plus.

MADAME DE VERTPRÉ

Et VOUS lui direz?...

M. DE VERTPRÉ

Qui je suis.

MADAME DE VERTPRÉ

Et votre incognito?

M. DE VERTPRÉ

J'y renonce.

sÎaDAME de VERTPRÉ.

Mais vous vous exposez en le perdant.

M. DE VERTPRÉ

Je ne m'expose à rien en le gardant, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ne pensez pas qu'un pareil fat...

M. DE VERTPRÉ

Non, je ne le pense pas; j'aime à ne pas le penser, du moins... et après notre entrevue... (Il va pour sortir; madame de Vertpré le retient,)

MADAME DE VERTPRÉ

Mon ami, je vous en conjure!...

M. DE VERTPRÉ

Écoute, chère Adèle, je n'ai pas troublé ton têteà-tête, ne dérange pas le mien. Ce jeune homme est au jardin, je vais le joindre.

MaDASE de VERTPRÉ.

Paul, cher Paul !

M. DE VERTPRÉ

Madame, m'arrêter plus longtemps serait me faire croire que vous craignez cette entrevue encore plus pour vous que pour moi, et ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas?

Oh! non, certes.

M. DE VERTPRÉ, gaiement.

Alors, au revoir, cher ange.

(Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME DE VERTPRÉ, seule.

Que va-t-il faire? Il ne faut qu'un mot ironique de l'un pour blesser l'autre. Si je pouvais voir Léon, je lui dirais de Se contenir par amitié pour moi ; qu'à cette condition je lui pardonnerais sa

folle conduite Comment pouvais-je penser que

ces mille riens qui formaient nos relations encourageraient son amour? mais c'est que je ne m'en

doutais pas le moins du monde, de son amour ! Mon

Dieu, que faire? {Elle remonte en scène en

disant ;) Ah ! voilà Léon dans le jardin, les yeux fixés sur celte fenêtre... et mon mari de ce côté qui le cherche : Léon m'a vue! le voilà qui me fait des signes; quelle présomption! Mais c'est qu'il faut que je l'appelle avec tout cela! Il n'a pas l'air de douter... (Elle fait signe de la tête.) Oui, oui... il vient, le fat! et mon mari qui l'a aperçu et qui accourt par l'autre allée!... Ils vont prendre chacun l'escalier opposé; ils se rencontreront ici... et moi au milieu d'eux... mais c'est impossible! j'en deviendrai folle. Voilà Léon qui monte en fredonnant

J'entends les pas de Paul quelle ridicule position !... Les voici, ma foi! je me sauve.

{Elle sort.)

SCÈNE XIII

LÉON, M. DE VERTPRÉ

(Ils entrent chacun par l'une des portes du fond.)

M. DE VERTPRÉ. s'essuyaut le front.

J'arrive à temps.

LÉO?i.

Encore ce monsieur ! ah çà , mais il y met de l'acharnement.

M. DE VERTPRÉ, CSSOUfpé.

Monsieur!

LÉo?î, essoufflé.

3Ionsieur!

M. DE VERTPRÉ

C'est vous qui couriez dans l'allée à gauche?

LÉo:«.

El vous dans l'allée à droite ?

M. DE VERTPRÉ

Moi-même.

LÉON

Je vous en fais mon compliment : vous avez d'excellentes jambes.

M. DE VERTPRÉ

Mais il me semble que les vôtres ne vous refusent pas du tout le service.

SCÈNE XIII

LÉON

Dites -moi, sans indiscrétion, est-ce que vos ;itTaires vous retiendront longtemps ici?

M. IXE VERTPKÉ.

Et vous, monsieur?

lÉOlS.

Oh! moi, j'y demeure presque.

M. DE VERTPRÉ

Et moi, je vais y demeurer tout à fait.

LÉO?i.

Chez madame de Vertpré?

M. DE VERtPRÉ.

Chez madame de Vertpré. Vous permettez. {// tire une robe de chambre du sac de nuit.) Je suis tout en nage, et...

LÉON

Que diable faites-vous donc?

M. DE VERTPRÉ

Je prends possession.

I.ÉOPi

De cette chambre?

Certainement.

LÉON

Mais elle touche à celle de madame de Vertpré.

M. DE VERTPRÉ

Raison de plus.

LéOÎS.

Et vous allez vous y mettre en robe de chambre?

M. DE VERTPRÉ

Je VOUS y ai bien trouvé en chemise.

itoy.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

M. DE VERTPRÉ

Alors, vous êtes plus susceptible que moi ; car, moi. j'ai souffert.

ttoy.

Raillez-vous quelquefois, monsieur?

M. DE VERTPRÉ

Pour n'en pas perdre rhabitude.

LÉON

Et quand cette envie vous prend, vous vous attaquez?...

M. DE VERTPRÉ

A tout le monde, et de préférence à mes rivaux, monsieur.

C'est-à-dire, monsieur, que vous avouez....

M. DE VERTPRÉ

Que je suis votre rival!... J'ai cette impudence.

LÉON

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne céderai pas.

M. DE VERTPRÉ

Ni moi non plus !

LÉON

Je ne connais alors qu'un moyen...

M. DE VERTPRÉ

Je comprends, je comprends.

SCÈNE xiir

LÉO\

Et vous l'adoptez?

M. DE VERTPRÉ

Je ne l'adoplc pas.

LÉON

Monsieur!...

M. DE VERTPRÉ

Écoutez : que voulons-nous tous les deux? Réussir, n'est-ce pas? Eh bien! si l'un de nous deux

peut arriver à son but sans tuer l'autre Il me

semble qu'être éconduit et recevoir un coup d'épée par-dessus le marché, ce serait du luxe.

LÉON

Ainsi, nous allons, chacun de notre côté?...

ÎI.

DE VERTPRÉ

Faisons mieux.

LÉON

J'écoute.

DE VERTPRÉ

Une proposition.

LÉON

Dites, dites.

M. DE VERTPRÉ

Que celui de nous deux qui est le moins avancé dans les bonnes grâces de madame de Vertpré... C'est de madame de Vertpré que vous êtes amoureux, n'est-ce pas?...

LÉON

Oui. monsieur !

M. DE VERTPRÉ

Très-bien! très-bien!... que le moins avance, dis-je... cède la place à l'autre.

LÉOIV.

Mais qui fera foi ?

M. DE VERTPRÉ

Vous êtes homme d'honneur, je m'en rapporte à votre parole.

LÉON

Je vous remercie de votre conGance; mais j'avoue...

M. DE VERTPRÉ

Que vous ne m'accordez pas la vôtre. Soit. Je donnerai des preuves, moi.

LÉON

Pardicu ! c'est trop fort.

M. DE VERTPRÉ

Acceptez-vous?

LÉON

J'accepte.

M. DE VERTPRÉ

Et vous me direz tout ?

LÉON, tendant la main.

Parole d'honneur.

M. DE VERTPRÉ, lui donnant une poignée de main. Allons, dites, et dites tout,

LÉON, à part.

Voilà un monsieur passablement fat !

M. DE VERTPRÉ

Eh bien ?

SCÈNE XIII

LÉON

Eh bien, monsieur, madame de Vertpré, sans doute à titre d'ami, remarquez bien que je n'ai pas comme vous tant de

confiance en moi-même , accepte souvent mes services. A la promenade, c'est mon bras qu'elle choisit de préférence : une main posée sur un bras glisse facilement dans une autre main, et lorsque cela arrive par hasard à celle de madame de Vertpré, notre conversation la préoccupe assez pour qu'elle l'y laisse , et plus d'une fois...

M. DE VERTPRÉ

Plus d'une fois ?

LÉON

Je l'ai pressée dans les miennes sans qu'elle songeât à la retirer. ^

M. DE VERTPRÉ

Et elle ne pressait pas la vôtre , elle?

LÉON

Non, monsieur, je dois le dire.

M. DE VERTPRÉ

Eh bien , je dois vous dire , moi, qu'en pareille circonstance elle pressait la mienne.... et très-tendrement encore.

LÉON, surpris.

Très-tendrement !

M. DE VERTPRÉ

Si tendrement, qu'un jour un anneau que lui avait donné son mari...

LÉON

M. de Vertpré?

M. DE VERTPRÉ

M. de Vertpré... m'est resté entre les mains.

LÉON

Et qu'a-t-elle fait?

M. DE VERTPRÉ

Elle l'y a laissé.

LÉON

La preuve ?

M. DE VERTPRÉ, luî motitrant Vanneau.

Le voici.

LÉON

Je vois bien un anneau , mais...

M. DE VERTPRÉ , ouvrant l'anneau. Regardez.

LÉON , lisant.

Adèle, Paul.

M. DE VERTPRÉ

Sont-ce bien là leurs deux noms de baptême?

LÉON , un peu déconcerté.

Je l'avoue, je suis battu.

M. DE VERTPRÉ

A un autre !

LÉON

Madame de Vertpré a fait faire son portrait.

M. DE VERTPRÉ

Ah! ahl

LÉON

Une miniature charmante , d'une ressemblance parfaite.

SCÈNE xiir

M. DE VERTPRÉ

Après?

LÉON

Eh bien, madame de Vertpré m'a chargé de l'aller prendre chez le peintre , et aujourd'hui , quand je le lui ai rendu , elle m'a demandé comment je le trouvais, de manière à me faire croire...

Quoi?

LÉON

Qu'il ne tarderait pas à être offert à la personne à qui il est destiné.

M. DE VERTPRÉ

Et cette personne?

LÉON

C'est ma fête demain, monsieur.

M. DE VERTPRÉ

Et la mienne aujourd'hui; vous voyez qu'on me l'a souhaitée.

(Il lui montre le portrait.) LÉON, dans la dernière surprise.

Ah!

M. DE VERTPRÉ

Continuez, monsieur.

LÉON

Ma foi, s'il en est ainsi... je vais tout vous dire !

M. DE VERTPRÉ, s'essufatit le front.

Je suis préparé.

LÉON

Madame de Vertpré aime la lecture ; souvent, le

soir, quand la porte est fermée pour tout le monde, quand Pauline s'est retirée, nous choisissons dans la bibliothèque quelques poésies d'André Chénier ou de Lamartine; nous ouvrons quelque roman de Nodier ou de Victor Hugo ; et ce sont les pages les plus tendres, les vers les plus délirants que nous cherchons. Puis le livre se ferme, nos paroles succèdent à celles de ces grands auteurs, et elles conservent, sinon le talent, du moins la teinte de leurs ouvrages ; ainsi le temps, si long pour les autres, le temps passe, le temps vole pour nous et...

M. DE VERTPRÉ

Et quoi ? Faites-moi donc le plaisir d'achever.

IjÉON.

Minuit sonne.

M. DE VERTPRÉ

Minuit sonne...

l;':oîs.

Nous nous promettons pour le lendemain une aussi douce soirée... et je me relire.

M. DE VERTPRÉ

Eh bien! moi, monsieur, c'est exactement la même chose, excepté...

LÉOÎÏ.

Excepté quoi ?

M. DE VERTPRÉ

Excepté que je reste.

lÉoiv, s'échatiffant.

Monsieur, c'est une infâme calomnie, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous faites à la plus pure des femmes !

SCÈIVE XIII. 61

M. DE VERTPRÉ

Très-bien, jeune homme.

LÉON

A celle qui, rare entre toutes, n'a pas dans sa vie une pensée coupable à se reprocher... même en rêve!

M. DE VERTPRÉ

Bravo !

LÉon.

De la seule femme enfin de Thonneur de laquelle je répondrais sur ma vie !

M. DE VERTPRÉ

Permettez que je vous embrasse.

LÉON, le repoussant.

Oh! ne raillons pas, monsieur, vous m'avez offert des preuves, eh bien! j'en exige à l'instant, à la minute,

M. DE VERTPRÉ

Diable! mais de pareilles preuves sont difficiles à fournir.

LÉON

Je vous préviens cependant qu'il m'en faudra , monsieur.

M. DE VERTPRÉ

Une lettre...

Peut être supposée, et d'ailleurs je ne connais pas son écriture, je ne crois pas m'être vanté qu'elle m'ait écrit. Autre chose, monsieur. . . autre chose! . . .

M. DE VERTPRÉ

Ah! pardieu!

{Il tire le portrait de sa poche.)

LÉON

Eh bien! son portrait, je l'ai déjà vu,

M. DE VERTPRÉ

Poussez ce petit ressort.

LÉGÎV.

Ce portrait ne prouve rien, monsieur.

M. DE VERTPRÉ

Poussez !

LÉON, stupéfait.

Le vôtre !

M. DE VERTPRÉ

Lisez !

LÉON

Donné à mon Adèle le 28 juin 182a, jour de mon mariage.

M. DE VERTPRÉ

Le trouvez-vous ressemblant?

Le peintre vous a diablement Uatté, monsieur!

M. DE VERTPRÉ

Cependant vous m'avez reconnu tout de suite.

LÉON

Ainsi vous vous nommez ?

M. DE VERTPRÉ

Paul de Vertpré.

LÉON

Et vous n'êtes pas mort?

SCÈNE xiir. 6û

M. DE VERTPRÉ

Voyez si je vous en impose.

LÉON

Ainsi, le bruit qu'on avait répandu...

M. DE VERTPRÉ

Etait nécessité par les circonstances.

LÉON

Et madame de Vertpré savait que vous étiez vivant?

M. DE VERTPRÉ

Je ne le lui ai jamais laissé oublier, je vous prie de le croire.

lÉOIV.

Alors, elle se moquait de moi.

M. DE VERTPRÉ, riant.

Mais... j'en ai peur. ^

LÉON

C'est bien... je me vengerai.

M. DE VERTPRÉ, avBC inquiétude.

Comment cela ?

LÉON

Je m'entends.

M. DE VERTPRÉ

Plait-il?

LÉON

Et tout le monde trouvera que j'ai raison.

M. DE VERTPRÉ

Du tout, monsieur, tout le monde vous donnera tort.

LÉON

Peu m'importe!

M. DE VERTPRÉ

Vous perdrez votre temps,

LÉON

Je suis jeune.

Vous vous lasserez.

LÉON

J'ai de la patience.

M. DE VERTPRÉ

Mais c'est de l'entêtement! moi, monsieur, je ne VOUS ai rien fait.

LÉON

Aussi , je ne vous en veux pas , à vous...

M. DE VERTPRÉ

C'est bien heureux.

LÉON

Non , vous êtes un brave homme ! c'est de votre femme que je veux me venger.

M. DE VERTPRÉ

Prenez garde, monsieur l'avocat, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

LÉON

Ça m'est égal .

M. DE VERTPRÉ

Mais ça ne me l'est pas à moi.

LÉON

Tant pis!

Ah cà! vous êtes fou.

SCÈIVE XIII. 65

LÉON

Non, monsieur, je suis piqué; on a sa réputation de jeune homme...

M. DE VERTPRÉ

Après?

LÉON

Et on tient à la conserver.

M, DE VERTPRÉ

Et moi , monsieur , ma réputation de mari , croyez-vous que je veuille la perdre?

LÉON

Ce n'est pas que je l'aime , au moins , votre femme !

M. DE VERTPRÉ

Et vous avez raison.

LÉON

Je la déteste.

M. DE VERTPRÉ

A la bonne heure.

LÉON

Mais c'est égal , je me sacrifierai.

Vous êtes trop bon.

LÉON

Une coquette !

M. DE VERTPRÉ

Ah ! oui, par exemple.

LÉON

Qui se trouve jolie...

M. DE VERTPRÉ

Et qui ne l'est pas.

Si, monsieur, elle l'est... vous ne viendrez pas in'apprendre... Mais un caractère!...

M. DE VERTPRÉ

Atroce.

LÉO^

Mais c'est qu'elle croit que je l'aime.

M. DE VERTPRÉ

Pourquoi diable le lui avez-vous dit?

LÉON

Je mentais : c'est Pauline que j'aimais. Quelle différence entre elles deux ! Pauline si pure , si douce , si naïve, qui pleurerait d'avance à la seule idée de me faire un chagrin : Pauline qu'elle a

pu croire que j'oubliais pour elle ! Oh! elle saura que je ne l'ai pas aimée une minute... elle le saura!

M. DE VERTPRÉ

Tout de suite, tout de suite.

LÉON

Oui, monsieur... plus tard.

M. DE VERTPRÉ

Et en attendant vous la laisserez jouir de sa conquête, se vanter de vous retenir près d'elle comme un enfant; vous donnerez le temps à Pauline de s'apercevoir de votre indifférence et d'en aimer un autre?

LÉON

Vous avez raison, elle serait trop fière.

M. DE VERTPRÉ

Écoutez... mieux que cela.

SCÈNE xiir

LÉON

Qu'y a-t-il à faire ?

M. DE VERTPRÉ

Tenez, je ne vous connais que depuis un instant; mais vous êtes bon, vous avez l'âme candide, vous êtes un excellent jeune homme , et je vous aime comme un frère.

LÉON

Merci.

Et je me ligue avec vous contre ma femme.

LÉO>"

Voyons.

M. DE VERTPRÉ

A votre place, voici ce que je ferais.

LÉON

Parlez.

M. DE VERTPRÉ

Je demanderais à madame de Vertpré une entrevue.

LÉON

Je le veux bien.

M. DE VERTPRÉ

Devant son mari, ça me serait égal.

LÉON

Non, j'aime mieux seule.

M. DE VERTPRÉ

Eh bien! seule: ça m'est encore égal... et je lui dirais que ce que j'ai fait n'était qu'un jeu, pour me moquer d'elle ; que je ne l'ai jamais aimée, que

je ne l'aimerai jamais; que c'est Pauline seule, suivez bien ce que je vous dis , que c'est Pauline seule que j'aime, et la preuve , c'est que je la lui demande pour femme.

Ltoy.

Si elle me la refuse?

M. DE VERTPRÉ

Je vous la donnerai, moi.

itoy.

Permettez que je réfléchisse.

M. DE VERTPRÉ

Non, voyez-vous , ces choses-là veulent être faites tout de suite, enlevées dans un moment de colère, parce qu'alors on y met une verve, une vérité qui ne permettent pas de douter de la franchise des sentiments. Pauline est une charmante enfant, vous allez voir. (// sonne. — Hélène paraît.) Hélène, dites à Pauline que son oncle n'est pas mort, qu'il est arrivé, et qu'elle vienne. (// é/è«e sort.) Je vais me faire reconnaître à elle, je lui dirai vos intentions.

3Ionsieur...

M. DE VERTPRÉ

Je les approuve , elles sont pures. Je veux vous voir heureux, mon jeune ami, et cela le plus tôt possible ; vous le méritez si bien. Voici Pauline.

SCENE XIV

LÉON, M. DE VERTPRÉ, PAULINE, entrant

toute joyeuse.

PAULINE

Oh! mon oncle, mon bon oncle, j'apprends que vous n'êtes pas mort : que je suis heureuse ! que je suis contente !

Et moi aussi, je suis content et joyeux, et je"he suis pas le seuL

PAULINE

Comment?

M. DE VERTPRÉ

Tiens, voilà Léon qui est dans le délire. [A Léon.) Remettez-vous, Léon, c'est décidé, rien ne s'opposera à votre bonheur.

PAULINE

Que dites-vous, mon oncle?

M. DE VERTPRÉ

Je dis que ce jeune homme t'adore.

PAULINE

Et moi je le déleste.

M. DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que tu dis là? un amour si pur, si vrai, si ardent... Mais parlez donc un peu, vous aussi. Ne me disiez-vous pas tout à rheure...

LÉON

Que j'aimais mademoiselle.

Que vous l'aimiez.... Vous disiez que vous en étiez fou, que vous ne pouviez pas vivre sans elle, que vous vous brûleriez la cervelle si vous ne l'ob teniez pas. C'est à peu près cela que vous avez dit, n'est-ce pas?

LÉo:s.

Pas tout à fait... mais...

M. DE VERTPRÉ

Entends-tu? Il répète qu'il se brûlerait la cervelle. Malheureux jeune homme, un suicide.... Y avez-vous bien songé?

PATLIINE.

Comment, Léon, vous m'aimez à ce point ?

LÉON

Oh ! plus que vous ne pouvez l'imaginer.

M. DE VERTPRÉ

Et il ajoutait : Je voudrais qu'elle fût là pour tomber à ses pieds. (A Léon.) A genoux! {A Pauline.) Qu'il n'y aurait de bonheur pour lui que lorsqu'il aurait obtenu de ta bouche... (^ Léon.) à genoux! {A Pauline.) l'aveu qu'il était payé de retour ; et tu ne peux pas le lui refuser , Pauline , car c'est un amour véritable , cela se voit , cela se sent, et tu répondrais de sa mort. (A Léon.) Mais à genoux donc!

{Léon tombe à genoux.)

scÈ.^E XIV. 71

PAlLIJiE.

Ah ! si je le croyais !

IÉ

Croyez-le, car votre oncle vous dit la vérité tout entière , et j'ai encore mille choses , moi , mille choses à vous dire.

PAULINE

Et moi, Léon, je n'en ai qu'une.

LÉON

Dites donc !

PACLINE.

Je vous aime.

M. BE VERTPRÉ, avec Solennité. ^

Enfants , (// saisit leurs mains.) je vous unis. (A part.) Ce n'est pas sans peine.

PAULINE, à M. de Fertpré.

Mon oncle, ma tante seule peut disposer de ma main ; elle est ma seconde mère, et je n'appartiendrai qu'à l'homme de son choix.

M. DE VEKTPRÉ.

C'est très- bien! Conte -lui tout cela, et nous allons chercher le notaire, nous.

LÉON

Ah! laissez-nous un peu ensemble.

M. DE VERTPRÉ

Non, non, voyez-vous, ces choses-là, il faut les terminer séance tenante. {A part.) On ne sait pas ce qui peut arriver. {Prenant Léon à part.) Et maintenant, mon neveu, tu n'es vengé qu'à moitié. {Haut.) Il te reste à demander la main de Pauline à

sa tante, et à lui dire... Tu sais ce que tu as à lui dire, du reste.

LÉON

Soyez tranquille. Au revoir, chère Pauline; je vous quitte , mais pour m'occuper de notre bonheur, et le hâter autant que possible.

PAULINE

Vous ne reviendrez jamais assez vite.

SCENE XV

PAULINE, seule; puis MADAME DE VERTPRÉ.

PAULINE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse! qui aurait cru cela? Mon oncle, qui est assez bon pour n'être pas mort, et qui revient des Etats-Unis pour me marier ; Léon qui m'aime, qui n'aime que moi!... Ce n'était pas vrai les cheveux noirs... c'est moi qui suis une boudeuse... ce pauvre garçon ^qui a été mouillé... mouillé!...

MADAME DE VERTPRÉ, entrant précipitamment.

Où sont-ils ?

Sortis ensemble.

MADAME DE VERTPRÉ

Grand Dieu ! il faut les empêcher !

Non, ma tante, ne les empêchez pas.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais, malheureuse, s'ils allaient se battre!

PAULINE

Chez le notaire?

MADAME DE VERTPRÉ

Comment?

PAULINE

Ils vont le chercher pour mon contrat de mariage.

MADAME DE VERTPRÉ

Ils ne se querellaient donc pas en sortant?

PALMNE.

Ils se tutoyaient.

MADAME DE VERTPRE.

Vraiment?

PAULINE

Et je suis bien contente! Léon...

MADAME DE VERTPRÉ

M'a bien l'air d'un fou, ma chère enfant.

PALLIiNE.

Du tout, ma tante. Il m'adore... je vous assure qu'il a toute sa raison.

MADAME DE VERTPRÉ

Je veux dire qu'il me fait l'efFet d'un homme bien léger.

PAL'LINE

Je ne sais; mais il m'a juré qu'il n'aimait que moi, qu'il n'avait jamais aimé que moi. Est-ce de la légèreté cela, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ

Et où t'a-t-il fait ce serment?

PAILINE.

Ici, à mes genoux.

MADAME DE VERTPRÉ

Pauvre enfant !

PAULINE

Plaît-il, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ, à part.

Peut-être devrais-je lui dire qu'il y a une heure,

SCÈNE XV

i(i, à mes genoux, à moi... Oh ! non, pourquoi l'affliger d'une folie?

PAULINE

A quoi pensez-vous, ma tante?

A ce que lu viens de me dire. Et tu as engagé ta main?

PAULINE

Ma main? c'est vous qui en disposerez, et je l'ai dis à mon oncle et à Léon.

MADAME DE VERTPRÉ

Si bien que Léon...

PAULINE

Va venir vous la demander.

MADAME DE VERTPRÉ

D'accord avec mon mari ?

PAULINE

Très-d'accord ; c'est mon oncle qui l'y excite.

MADAME DE VERTPRÉ

Et M. de Vertpré n'est pas plus mort pour Léon que pour toi?

PAULINE

Très-vivant pour tous deux.

MADAME DE VERTPRÉ

Je voudrais bien de l'encre et une plume.

PAULINE

Voulez-vous que je sonne ?

Non. Va me les chercher dans ma chambre.

PACLINE.

Vous allez lui écrire ?

MADAME DE VERTPRÉ

Ne t'inquièle pas. {Pauline sort.) Ah ! messieurs, il paraît que c'est une ligue, et que vous vous entendez à merveille! 3Ion mari, je conçois qu'il

presse ce mariage; mais Léon, qui tantôt... il a besoin d'une leçon , ce jeune homme, elle ne lui manquera pas ; et s'il désire véritablement épouser Pauline... Et mon mari que j'oublie !... c'est injuste ! il mérite aussi une punition pour sa jalousie : il l'aura.

PAULINE, rentrant et posant l'encrier sur la table. Tenez, ma tante, voici. Qu'allez-vous faire?

MADAME DE VERTPRÉ

Écoute, Pauline, c'est une chose sérieuse qu'un lien qui nous prend toute notre vie pour la donner à un autre, qu'un lien que la mort seule peut rompre une fois que les hommes l'ont formé.

PAIJLIiSE.

Oh ! oui, c'est un bonheur céleste !

MADAME DE VERTPRÉ

Ou un malheur éternel.

PAULINE

Comment?

Eh bien, Pauline, il ne faudrait pas livrer ainsi au hasard toutes les espérances de ton âge. On entre dans la vie par les années riantes et heureuses, ne les abrège pas. chère enfant.

SCÈNE XV

PAULINE

Vous m'effrayez. Refusez -vous de consentir à mon mariage?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, non ; mais auparavant, je veux tenter une épreuve.

PAULINE

Sur Léon?

MADAME DE VERTPRÉ

Sur Léon. Veux-tu tout remettre entre mes mains?

PAULINE

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a-t-il nas été pour mon bonheur?

MADAME DE VERTPRÉ

Je veux continuer. Il ne connaît pas ton écriture?

PAULINE

Non.

MADAME DE VERTPRÉ

Ni la mienne. Bien, mets-toi là, et écris.

J'obéis.

MADAME DE VERTPRÉ, dictant.

«i Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu (lu remords de la manière dont j'avais reçu d'abord l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné.

PAULINE

C'est vrai cela, ma tante ; car je lui ai dit que je le détestais.

MADAME DE VERTPRÉ, dictOUt.

» Mais il en est ainsi du cœur d'une femme ; rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. ;>

PAILINE.

Je comprends moins bien la fin.

MADAME DE VERTPRÉ, SOUriatlt.

Oh ! ça ne fait rien, ça. —Donne-moi cette lettre, et va m'attendre dans mon appartement.

PAULINE

Combien vous faudra-t-il de temps pour votre épreuve ?

MADAME DE VERTPRÉ, Se mettant à la table que vient de quitter Pauline et cachetant la lettre. Un quart d'heure.

PACLiivE, à part. Bon! je reviendrai dans dix minutes.

{Elle sort.)

MADAME DE VERTPRÉ

Il était temps, voici Léon.

SCENE XVI

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ

LÉON, entrant en parlant à M. de Vertpré. Soyez tranquille, mon cher oncle, je sais ce que j'ai à dire.

MADAME DE VERTPRÉ, Cl part.

Et moi aussi.

(Elle se lève d'un air troublé et serre la lettre dans sa main.) LÉON, se retournant , dit à part.

Madame de Vertpré! ! ! (Haut.) Pardon d'être entré ainsi, madame ; mais je vous croyais chez vous. D'ailleurs j'étais avec monsieur votre mari, c'est mon excuse...

MADAME DE VERTPRÉ

Puis, VOUS pensiez trouver ici une autre personne, n'est-ce pas?

LÉON

Non, c'est vous que je cherchais, madame. — Madame... {J part.) Diable, c'est plus difficile à entamer que je ne croyais. (Haut.) Vous avez du me trouver ce matin bien fat et bien ridicule?

Je vous ai trouvé imprudent, du moins.

LÉON

Et vous m'avez bien puni de mon imprudence.

Je VOUS en remercie, madame; dans les maladies désespérées il faut employer les remèdes violents : j'ai souffert, mais j'ai été guéri...

MADAME BE VERTPRÉ

Je me félicite, monsieur , d'avoir fait une cure si merveilleuse et surtout si prompte.

LÉON

Votre sévérité, madame, en ne me laissant aucun espoir...

MADAME DE VERTPRÉ

Ai-je donc été si sévère?

LEON

Mais, à moins que de me faire mettre à la porte par vos gens, je ne vois pas trop...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ignorez dans quelle position j'étais, et que mon mari, caché dans ce cabinet, écoutait notre entretien et devait me forcera la prudence. LÉo>, étonné.

M. de Vertpré était là? Ah!... Je disais donc, madame, que cette sévérité... car vous avezété trèssévère... m'avait éclairé sur mes véritables sentiments. Mon amour-propre blessé m'a fait voir clair dans mon cœur. Oui, j'avais été fasciné, entraîné par le charme de votre conversation, par ce je ne sais quoi qui attire à vous les yeux et les pensées : mais ce sentiment était superficiel, il avait laissé au fond de mon cœur, intact, entier, l'amour que j'avais pour Pauline ; et quand vous avez eu pitié de

SCÈNE XVI

ma folie, elle a disparu comme un songe pour ne plus revenir.

MADAME DE VERTPRÉ

Voilà le second aveu que vous me faites d'aujourd'hui, monsieur ; le second est au moins aussi étrange que le premier, et peut-être le moment estil encore plus mal choisi pour le faire.

LÉON

Que dites-vous?

MADAME DE VERTPRÉ

Je dis, monsieur, que si vous n'êtes bien égoïste, vous êtes du moins bien léger.

LÉON

Moi, madame?

MADAME DE VERTPRÉ

Qu'il est bon pour soi de jouer avec de pareils sentiments, lorsqu'on est sur de s'en débarrasser aussitôt qu'ils nous pèsent, de les rejeter à notre volonté, comme un fardeau qui nous lasse; mais j'ajouterai que Dieu n'a pas donné à toutes les créatures sorties de ses mains votre philosophie et votre force.

{Elle se détourne pour soririre. Le même jeu se continue pendant tout le reste de la scène.)

Je vous demande pardon, madame, mais...

MADAME DE VERTPRÉ

Et si, au lieu de suivre votre exemple, la femme à qui vous vousadresseriez pourjouer ce jeu prenait au sérieux ce qui paraît n'être chez vous qu'une plai-

santerie; si elle n'avait pas su distinguer dans vos yeux, tendrement fixés sur elle, dans votre voix tremblante , lorsque vous lui parliez , cet art du comédien qui fait qu'en vous le faux ressemble si parfaitement au vrai; si, francheet naïve, elle avait laissé son cœur confiant s'abandonner à toutes les espérances d'un amour qui naît; si chaque jouravait ajouté à ses espérances; si cet amour, l'amour d'une femme! s'était glissé dans tout son être, emparé de toute sa vie, s'il était devenu son seul culte, son seul dieu dans ce monde, et que vous vinssiez alors lui dire, à elle, ce que vous venez m'avouer à moi, oh ! dites, monsieur, ne serait-ce pas à en devenir folle, à en mourir?

LÉON, dans le dernier embarras.

Oh ! mais... mais cela n'est pas, madame?

MADAME DE VERTPRÉ

Cela pouvait être, monsieur.

LÉON

Vous m'avez bien effrayé avec cette plaisanterie.

MADAME DE VERTPRÉ

Ai-je plaisanté? je croyais avoir souffert. Pardon, je me trompais.

Mais, madame, ces reproches que vousme faites, Pauline aussi pourrait me les faire.

MADAME DE VERTPRÉ

Je le sais. Croyez-vous, monsieur, que cela vous rende plus excusable ?

SCÈNE xvr

LÉON

Mais, madame, vous m'en dites trop ou trop peu. MADAME DE VERTPRÉ, feignant le plus grand trouble. Cette lettre, qui devait vous être remise lorsque je vous ai rencontré ici , vous parlera plus clairement que je ne puis le faire.

{Elle lui tend la lettre.) LÉON, hésitant.

Une lettre?

MADAME DE VERTPRÉ

llefuserez-vous de la lire ?

LÉON, la prenant.

Refuser! Non, non; au contraire , je suis bien heureux.

MADAME DE VERTPRÉ

Dites bien cruel !

{Elle rentre en riant à la dérobée.)

SCÈNE XVII

LÉON seul; puis M. DE VERTPRÉ. • •

LÉo?i, accablé, sur .un fauteuil.

Oui, le fait est que j'ai été bien cruel , êt^sans m'en douter encore!... Dieu nie pardonne! Me voilà bien entre deux amours, comme ceux-là !... c'eist qu'il n'y a pas eu moyen de lui dire un mot de mon mariage. Une lettre ! (// la regarde arec effroi.) Mais c'est que je ne l'aime plus du tout, moi, je ne sais pas comment cela s'est fait. Une lettre! allons, du courage, il faut la lire : uHestée seule en vous quitîi tant, j'ai presque eu du remords de la manière :> dont j'avais d'abord reçu l'aveu d'un amour qui)> pa-

raissait si vrai et si passionné.)> Oh! il n'y a pas de doute ! continuons ! (// s'essuie le front.) u Mais » il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il i> lui estpcrmis d'exprimer toutce qu'elle éprouve.!» Tout ce qu'elle éprouve! j'espère que c'est clair, cela ! <i II faut , quand on est homme , plaindre et)• pardonner.)> Oui , certes, je me plains, mais je ne me pardonne pas. (// retombe sur sachaise.) Eston plus malheureux! mais c'est de la fatalité! Oh! les femmes! les femmes! c'est affreux, quand on y songe ! madame de Vertpré trahir son mari , un homme charmant... plein d'esprit... de franchise... aussi jeune que moi, car il n'a pas quarante ans et

j'enaiplusde vingt... etpour qui? pour... certainement c'est flalleur pour moi; n'importe, je ne dois pas le souffrir. Mais que faire? (Se relevant vivement.) Mon oncle qui va venir me demander le résultat; il est joli le résullat ! Enfln moi, je ne puis pas lui dire... j'aime mieux qu'il l'apprenne par un autre, et ma foi!... {Il va pour se sauver par laporte du fond et s'arrête.) Ah ! le voilà en bas sur la terrasse... si je descends par cette porte ou par l'autre, il va me voir. . . Est-ce qu'il n'y a pas moyen de m'échapper ? Par là!.... ah ! oui, c'est l'appartement de Pauline; qu'est-ce que je lui dirai si je la rencontre? cette porte, elle conduit chez madame de Verlpré; si je la vois , décemment il faudra une réponse à cette lettre. Ah çà ! mais je suis cerné, moi!... Ah ! cette fenêtre qui donne sur le parc! Un peu haute, mais, ma foi, c'est sur le gazon.

(Pendant qu'il monte sur la fenêtre, M. de Fertgré entre doucement, et, le voyant prêt à sauter, il Uarrête par le pan de son habit.. Tous les deux se regardent.)

M. DE VERTPRÉ

Que diable fais-tu là?

LÉON, descendant de la fenêtre.

Moi? rien, mon oncle, je prends l'air.

M. DE VERTPRÉ

Eh bien! l'entrevue?

LÉo?(, à part.

\h! oui, l'entrevue, nous v voilà.

M. DE VERTPRÉ

La scène a-l-elle été chaude ?

LÉOPf.

Très-chaude.

M. DE VERTPRÉ

Raconte-moi ça.

lÉOlV.

Laissez-moi m'en aller, mon oncle.

M. DE VERTPRÉ, le retenant.

Comment?

LÉOiV.

Je vous en prie; vous n'en serez pas fâché.

M. DE VERTPRÉ

Mais du tout.

LÉON

Vous voulez que je reste ?

M. DE VERTPRÉ

Je l'exige.

LÉON, à part.

On ne peut pas fuir sa destinée.

M. DE VERTPRÉ

Tu dis?

LÉON

Mon pauvre oncle !

M. DE VERTPRÉ

Hein?

LÉON

Vous me faites de la peine.

M. DE VERTPRÉ

Plaît-il?

SCÈNE XVll

LÉON

Car enfin vous êtes bon, et vous méritiez d'être aimé.

Allons ! allons au fait.

LÉON

Mais ne voyez-vous pas que c'est le fait qui m'embarrasse?

M. DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que ça veut dire! Est-ce qu'elle t'a refusé Pauline?

LÉON

Pardieu !

M. DE VERTPRÉ

Comment pardieu? voilà un pardieu qui est bien bizarre.

LÉON

Mais franchement peut- elle me la donner? De pareils sacrifices sont au-dessus de la force d'une femme.

M. DE VERTPRÉ

Allons, quand tu voudras t'expliquer...

LÉON

Mais vous ne me comprenez donc pas ?

M. DE VERTPRÉ

Quoi?

LÉON

Vous ne comprenez donc pas que votre femme... mais c'est très-difiîcile à dire à un mari ces choseslà, et vous devriez m'épargner le désagrément....

Non? eh bien, mon oncle, votre femme m'aime, voilà tout!...

M. DE VERTPRÉ

Ah! voilà tout! Ahçà! mais tues tu es

aliéné, j'espère?

LÉON

Non, mon oncle, je suis... je suis très-mortifié.

M. DE VERTPRÉ

Et moi donc!... il me semble!... Mais ce matin j'ai entendu... j'étais là...

LÉON

Eh bien, c'est justement cela. Ce matin vous étiez là, et on savait que vous étiez là ; ce soir vous n'y étiez plus, et on savait que vous n'y étiez plus. M. DE y^RJvtit, regardant d'tm air hébété.

Bah!

LÉON

C'est votre faute aussi, mon oncle, c'est vous qui êtes cause de tout cela; a-t-on jamais vu se faire passer pour mort ! Je vous demande un peu s'il existe dans le monde des circonstances capables de faire adopter une pareille résolution à un mari! Mais dites-moi donc un peu ce qui vous y forçait?

M. DE VERTPRÉ

Oui, le moment est bien choisi, n'est-ce pas, pour te faire ce récit?

LÉON

C'est vous qui nous avez conduits où nous en sommes. Vous avez voulu que j'eusse une entrevue

SCÈNE XVII

avec votre femme; eh bien, je l'ai eue cette entrevue... et je vous pardonne.

M. DE VERTPRÉ

II me pardonne! eh bien! il est excellent, lui !

LÉON

Oui, car vous ne pouviez pas deviner le résultat.

M. DE VERTPRÉ

Le résultat?

LÉON

Il vous était impossible de penser qu'on me donnerait à entendre aussi clairement...

M. DE VERTPP;.

On t'a donné à entendre clairement!

LÉON

Oh! si cela se fut arrêté là, il y avait encore moyen d'éluder.

M. DE VERTPRÉ

Ah ! ça ne s'ect pas arrêté là !

Non, non, mon oncle, cela a été plus loin.

M. DE VERTPRÉ

Dis-moi donc vite jusqu'où cela a été?

LÉON

Je ne le devrais pas peut-être ; car un homme d'honneur doit garder de pareils secrets, si ce n'est pour lui , du moins pour la femme qui les lui a confiés, mais...

H. DE VERTPRÉ

Mais nous nous sommes donné notre parole de tout nous dire.

yU LE MARI DE LA VEIVE.

LÉON

Je le sais, et c'est cette parole qui faisait que j'aimais mieux m'en aller par la fenêtre.

M. DE VERTPRÉ

Jeune homme , au nom de cette parole que j'ai respectée, moi. puisque je vous ai tout dit, au nom de rhonneur, je vous adjure...

LÉO>"

Vous vous souvenez, mon oncle ce matin,

je vous disais que je ne connaissais pas l'écriture de votre femme.

M. DE VERTPRÉ

Eh bien?

Eh bien, ce soir, je la connais.

M. DE VERTPRÉ

Elle t'a écrit?

LÉON

Elle m'a écrit.

M. DE VERTPRÉ

Cela ne se peut pas.

LÉON

Cela ne se peut pas! C'est inouï! ils sont tous comme cela.

M. DE VERTPRÉ

Tu dis cela pour m'effrayer. C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

LÉON

Oui, je suis bien en train de plaisanter. Vous mériteriez que je vous montrasse sa lettre.

SCÈNE XVII

M. DE VERTPRÉ

Je t'en défie !

LÉON, montrant la main gauche avec laquelle il la serre.

Eh bien! mon oncle, tenez , je ne puis pas vous la laisser lire, mais la voilà.

M. DE VERTPRÉ, s'uvançant pour la prendre.

La voilà! Léon, au nom de l'honneur de ton oncle si gravement compromis, car il est gravement compromis l'honneur de ton oncle... tu n'en doutes pas?...

LÉON

Non, mon oncle, je n'en doute pas.

M. DE VERTPRÉ

Remets-moi cette lettre, je t'en supplie !

LÉON

Impossible !

M. DE VERTPRÉ

Mais elle contient donc des choses?...

LÉON

Elle en contient.

BI. DE VERTPRÉ

Plus fortes que celles que tu m'as dites?

LÉON

Oh ! non !

M. DE VERTPRÉ

Eh bien ?

LÉON

Mais une lettre, mon oncle, c'est une preuve; est-ce à moi de vous la donner ?

M. DE VERTPRÉ

Je te la rendrai, parole d'honneur \(IUa hii enlève.) Je la tiens !

LÉON

Mon oncle ! mon oncle !

M. DE VERTPRÉ

J^aissez-moi, je serai prudent. Que vais-je lire?

(Il tombe anéanti dans un fauteuil.)

LÉON, se parlant à lui-même.

Quelle bizarrerie ! je vous le demande ! attendre

le retour de son mari, lorsque, me voyant tous les

jours tête à tète, il lui était si facile...

M. DE VERTPRÉ , SB levant vivement.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?

LÉON

Pardon, pardon! mais je suis désespéré, car enfin si elle me refuse Pauline...

M. DE VERTPRÉ

Pauline? tu penses à te marier, avec mon exemple sous les yeux!... Non, non, je ne le souffrirai pas.

LÉON

Mon oncle, mon oncle! si vous m'exaspérez... (Avec intention.) Je suis capable de tout, je vous en préviens.

Jeune homme, jeune homme ! Léon, mon neveu, veux-tu donc me faire mourir? ne vois-tu pas que je suis hors de moi, que je ne

sais ce que je dis?

LÉON

Ah ! c'est vrai ! Pauvre oncle ! pardon ! pardon !

SCÈNE XVII

M. UE VERTPRÉ

Ah ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent à plusieurs reprises.) Allons, du courage ! (Il ouvre la lettre dans la plus grande agitation^ puis à mesure qu'il lit, sa figure devient

riante.) L'écrilure de Pauline? Qu'est-ce que

cela signifie? tu es sûr que c'est ma femme qui t'a remis cette lettre?

LÉON

Il en doute !

M. DE VERTPRÉ

Alors, je comprends !

I.ÉON

Pauvre homme! il comprend! C'est affreux! {M. de Fertpré rit.) Dans quelle agitation il est ! {M. de Fertpré remonte la scène.)

Que va-t-il faire? où va-t-il? mon oncle, je vous en supplie, pas d'imprudence!

M. DE VERTPRÉ

Sois tranquille.

Cette lettre, au moins, rendez-moi cette lettre.

M. DE VERTPRÉ

Je te la rendrai devant ma femme.

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ, M. DE VERTPRÉ, PAULINE

MADAME DE VERTPRÉ, pomissant ovec Pauline à

la porte de son appartement.

Nous voici.

LÉO?î.

Elles écoutaient toutes deux!

M. DE VERTPRÉ, allant à sa femme et ramenant par le bras sur la scène.

Madame, quand désormais Pauline écrira des lettres, priez-la de les signer, et vous m'épargnerez une des scènes les plus chagrinantes qui me soient arrivées de ma vie.

MADAME DE VERTPRÉ

Cela vous apprendra à être jaloux.

M. DE VERTPRÉ

Moi, jaloux!... Si on peut dire Pauline, (En

remettant la lettre.) rends celte lettre à monsieur.

LÉO?i.

Comment? cette lettre...

PACIINE.

Est de moi. Êtes-vous fâché , monsieur, que je vous aie écrit?

SCENE XVIII

LÉON

Oh!... (^ madame de f^ertpré.) Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas?

MADAME BE VERTPRÉ, gaiement.

Pas le moins du monde, monsieur ; mais je devais une leçon à un étourdi.

LÉON

Oh! que je vous remercie! Mais cette scène?...

MADAME DE VERTPRÉ

Ne m'avez-vous pas dit vous-même que les reproches que je vous faisais, Pauline pouvait vous les faire aussi? J'étais son fondé de pouvoirs.

LÉON

Ah! puis-je du moins espérer?...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ne le méritez guère : cependant {Regardant Pauline.) nous voulons bien croire que vous ne mentiez pas, lorsque, ce matin, vous lui disiez que vous n'aimeriez jamais et n'aviez jamais aimé qu'elle.

Ainsi Pauline...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous appartient.

M. DE VERTPRÉ

Elle t'appartient, mon neveu. Et dire que tout cela n'est arrivé que par suite de la nécessité où j'étais de me faire passer pour mort!

LÉON

Ah ! maintenant, j'espère que vous allez nous en dire la cause...

M. DE VERTPRÉ

Rien de plus juste. Imagine-toi...

(Tout le monde écoute.) HÉLÈNE, entrant.

Monsieur, c'est le notaire et le contrat.

M. DE VERTPRÉ

Je te conterai cela demain.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/dramesdumas00dumauoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.